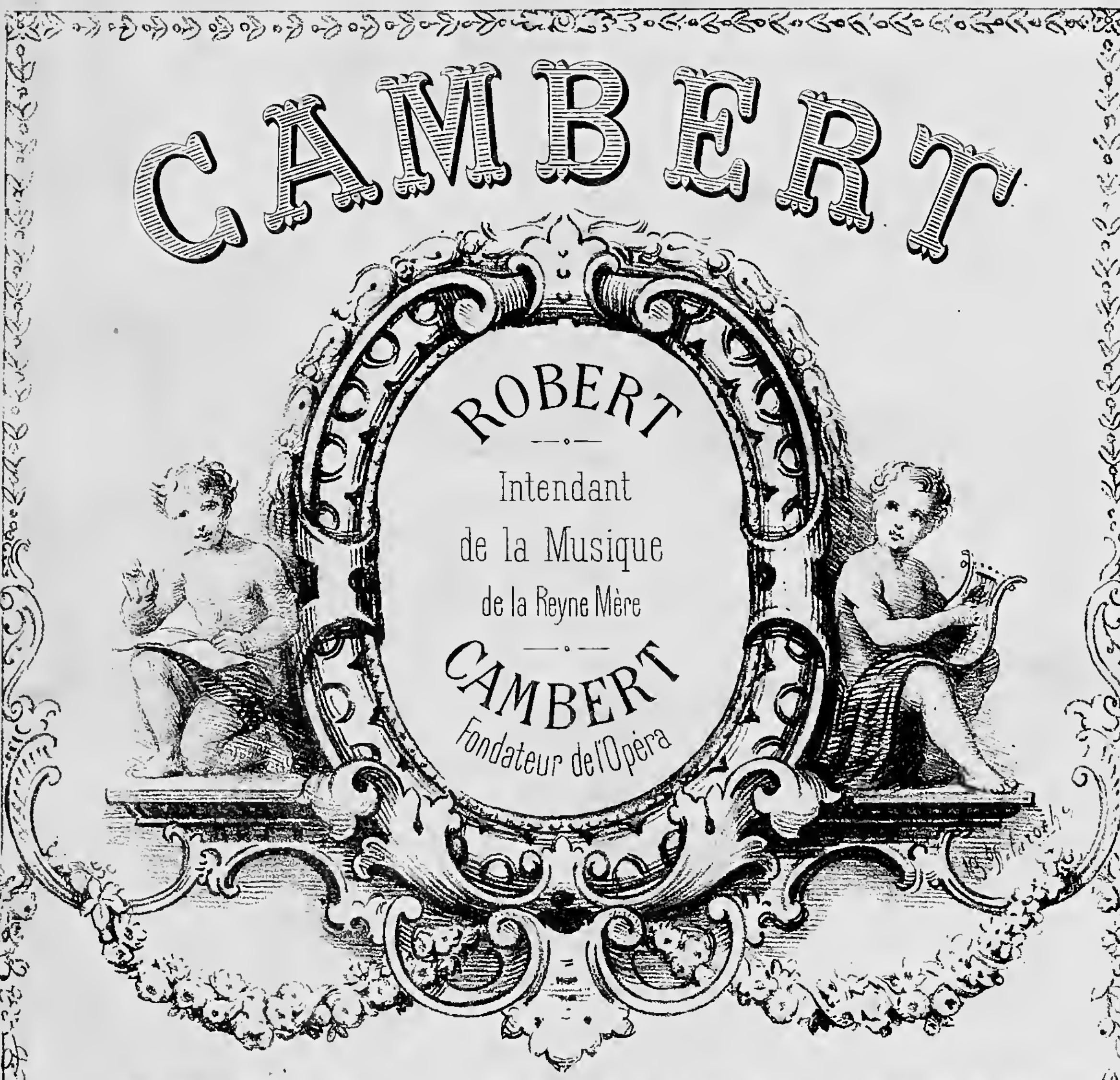
CHEFS-D'ŒUVRE DE L'OPÉRA FRANÇAIS

CAMBERT



LES PEINES & LES PLAISIRS DE L'AMOUR

PASTORALE EN 5 ACTES

PAROLES DE GILBERT

Représentée par l'Académie Royale de Musique le 8 Avril 1672

1er ACTE AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

PAR J-B. WEKERLIN

Édition conforme au Manuscrit de la Bibliothèque du Conservatoire de Musique

PRIX 5 Fcs NET

à l'Agence internationale des Auteurs, Compositeurs et Écrivains
THÉODORE MICHAELIS ÉDITEUR
PARIS, 45-47-RUE DE MAUBEUGE 45-47-PARIS
Imp. Bertauts & Cie Paris.

CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES

DE

L'OPÉRA FRANÇAIS

LULLY, CAMPRA,
RAMEAU, PICCINNI, SALIÉRI, GRÉTRY, etc.

LES PEINES ET LES PLAISIRS
DE L'AMOUR
DE CAMBERT

DEUXIEME PARTIE

DE LA NOTICE SUR CAMBERT ET SON ŒUVRE (1).

Depuis 1658, Lully était le principal fournisseur des ballets de la cour, où il jouissait non seulement de la faveur des courtisans, mais encore de celle du roi. Il ne devait donc pas être des plus empressés à applaudir Cambert, quand celui ci remporta un si éclatant succès avec *Pomone* en 1671.

Nous n'avons toutefois pas de preuves bien authentiques pour affirmer que ce fut à l'instigation de Lully que la zizanie se mit entre les associés, directeurs de l'Opéra naissant, et vivant jusque-là avec un seul ouvrage, la *Pomone* de Perrin et Cambert.

Il paraît que Perrin devait une assez forte somme d'argent à Sourdéac, et qu'en compensation il lui passa son privilège.

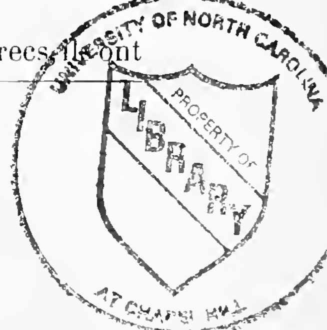
Nous voyons, en effet, que les paroles du second opéra représenté ne sont plus de Perrin, mais de Gilbert, poëte assez fécond, ayant déjà produit un certain nombre de tragédies et de comédies alors, d'ailleurs parfaitement inconnu aujourd'hui.

Ce deuxième opéra, destiné au public, s'appelle *Les peines et les plaisirs de l'amour*; quelquefois ce titre est écrit : *les peines et les plaisirs d'amour*.

Gilbert dédia son œuvre à monsieur Colbert, ministre d'Etat. Dans cette dédicace, il dit entre autres choses : « Les Grecs qui sont les inventeurs du poëme dramatique, ont finy tous les actes de leurs tragédies par des chœurs de musique, où ils ont mis ce qu'ils ont imaginé de plus beau sur les mœurs. »

« Les inventeurs de l'opéra ont enrichy (enchéri) sur les Grecs, ils ont

(1) Voyez *Pomone*, pour la première partie de cette notice.



meslé la musique dans toutes les parties du poême pour le rendre plus accomply, et donné une nouvelle âme aux vers. Que si ces esprits ingénieux ont mérité une estime générale, c'est à vous, Monseigneur, que la principale gloire en est due, puisque vous avez bien daigné les encourager, et qu'ils n'ont rien entrepris que sur l'assurance de votre protection. »

Le livret de Gilbert, sans être un chef-d'œuvre, tant s'en faut, a du moins des situations scéniques, qui devaient immanquablement servir le musicien. Aussi la partition de Cambert, *les Peines et les Plaisirs de l'amour*, est-elle très supérieure à celle de *Pomone*; malheureusement, de même que pour celle-ci, il n'existe que le premier acte de la musique de Cambert.

Cependant la main du musicien se faisait d'une manière sensible, et à juger des progrès des *Peines* sur la *Pomone*, on pouvait prédire une belle carrière à Cambert. Saint-Evremond, en parlant des *Peines et des plaisirs de l'amour*, dit que cet opéra « est quelque chose de plus poli et de plus galant » (que Pomone).

« Les voix et les instruments s'étaient déjà mieux formés pour l'exécution. »

Puis, plus loin : « Cambert a eu cet avantage dans ses opéras, que le récitatif ordinaire n'ennuyait pas, pour être composé avec plus de soin que les airs mêmes, et varié avec le plus grand art du monde. »

Saint-Evremond ne reconnaît pas à Cambert le sentiment dramatique aussi développé qu'à Lully; était-il bien en état de juger de cela, M. de Saint-Evremond?

Nous lisons juste le contraire dans les *Lettres historiques sur les spectacles de Paris*, par Boindin : « Cambert aimait surtout à travailler sur des passions violentes ; c'était un petit Crébillon en musique. »

Il est certain que le nouvel opéra de Cambert eut un grand succès dès la première représentation. Le *Prologue au Roi*, partie indispensable alors pour un opéra, a beaucoup plus de développement que celui de *Pomone*. Il se termine par ces deux vers :

Charmés de sa valeur, nous venons dans ces lieux
Pour divertir en paix ce roi victorieux.

Les nations chantent d'abord ces paroles en chœur, puis on les entend, sur de la musique différente chaque fois, en solo, en duo, en trio, et enfin le retour du chœur à quatre voix. On écouterait encore aujourd'hui avec intérêt cette pièce de musique bien écrite et élégante (Voy. page 10).

Décidément la belle ode adressée à Du Perrier par Malherbe était dans la mémoire de tous les poètes. Nous avons déjà cité cette réminiscence dans *Pomone,* et voilà que dans ce nouvel opéra, dès la deuxième scène, Pan vient chanter, à propos de la mort de Climène :

C'est le destin des belles choses,
L'on voit bientôt fleurir et les lis et les roses,
Les fleurs ne durent qu'un matin.

La petite entrée des bergers, page 34, est fort gentille, quoique très courte. Cela devient musicalement intéressant à l'entrée des satires, quelques pages plus loin, où Cambert n'a pas hésité devant un double chœur à 6 voix.

Comme il n'existe que le prologue et le premier acte des *Peines et des plaisirs de l'amour,* absolument comme pour *Pomone,* nous ne pouvons rien dire du reste. Saint-Evremond nous apprend que la scène du *Tombeau de Climène,* au deuxième acte, fut admirée; il y a certainement lieu de regretter cette scène, car Cambert savait manier les ensembles de voix.

Nous avons déjà fait observer que Cambert semble un harmoniste plus avancé que Lully; il emploie la quarte sixte dans ses cadences, Lully ne l'emploie pas et ne connaît pas non plus cette harmonisation de basse chromatique, toute moderne on dirait, qu'on peut voir aux trois dernières mesures de la page 19.

Ce qui rend ces ouvrages lourds à notre oreille, aussi bien ceux de Cambert que ceux de Lully, ce sont ces interminables conversations, en récitatifs médiocrement rythmés, où la mesure à quatre temps alterne continuellement avec celle à trois temps, ce qui désoriente nos habitudes du rythme carré ; puis ces airs de basse, où la basse d'accompagnement va à l'unisson avec le chant, sans dévier d'une note : c'est lourd et commun.

Eh bien ! devant ces pages longues et ennuyeuses comme la pluie, nos aïeux et nos aïeules se pâmaient d'aise !

On met généralement les vers de Gilbert bien au-dessus de ceux de Perrin. Il y aurait bien à redire à cela, et l'air des melons dans *Pomone,* n'est pas dans tous les cas aussi grossièrement grivois que celui du Faune au 4e acte, 3e scène des *Peines et des plaisirs de l'amour.* Le Faune parle à Astérie :

J'ai d'excellents dons, je te jure,
J'aime la flûte douce et j'en joue assez bien,
Avec une grosse panse
Je suis sans conséquence,
Et tu pourras m'aimer sans qu'on soupçonne rien.

Cambert a lui-même fait des changements dans les paroles à la scène 4e du 1er acte, Gilbert a mis dans la bouche des bergers :

Nous cajolons en vain nos bergères cruelles,
En paissant nos troupeaux à l'ombre des buissons,
Le bruit de nos soupirs n'est que du vent pour elles,
Nos regrets des chansons.

On préférera sans doute, avec nous, la version de Cambert, tant mirliton qu'elle soit :

Nous disons tous les jours mille chansons d'amour,
Nous faisons tous les jours mille chansons nouvelles,
Mais hélas ! c'est en vain que pour plaire à nos belles,
Nous chantons nuit et jour.

Il y a quelques autres changements de paroles dans la partition, mais Cambert n'a pas ôté cette sentence de La Palisse :

PHILIS.

Cet amant redoutable,
Qui ne vous aime plus, n'est plus pour vous aimable.

Ce pauvre Cambert, sans doute, ne s'attendait pas à une catastrophe prochaine, au moment où on l'acclamait comme artiste.

Quelques rares écrivains ont cherché à innocenter Lully, relativement à sa traîtreuse conduite vis-à-vis de Cambert : cela nous paraît bien difficile.

Voici ce que dit le secrétaire de Lully (1) : «Pendant qu'on continuait les représentations des *Peines et des plaisirs de l'amour*, Perrin employait tous ses amis pour se faire rendre son privilège. L'affaire allait

(1) *Histoire de l'Académie royale de musique*, par un des secrétaires de Lully. Ce secrétaire de Lully nous semble un personnage bien douteux, il relate toutes les phrases de Saint-Evremond, qui a écrit quelque temps après les événements qu'il raconte. Pourquoi le secretaire ne parle-t-il pas de ces choses comme un homme qui les sait par lui-même ?

être portée au parlement, lorsque Lully, pour le bonheur des gens de goût et la gloire du théâtre lyrique, obtint par le crédit de Mme de Montespan, que Perrin, moyennant une somme d'argent, lui céderait son privilège. Cet accord fait entre Lully et Perrin, le premier obtint son privilège, » etc.

Dans l'*Origine et progression de la musique*, (1) nous trouvons cette simple phrase : « Perrin céda en 1672 son privilège à Lully ; le marquis de Sourdéac abandonna ses machines à La Grille. »

Comme le secrétaire de Lully déjà cité se répète quelquefois sans s'en douter, voici son autre version : « L'opéra les *Peines et les plaisirs de l'amour* fut joué à la fin de novembre ou au commencement de décembre de l'année 1671, et non pas en 1672, comme le *Recueil des opéras* l'annonce ; cet opéra, dis-je, qui fut trouvé beaucoup plus supportable pour les vers, et dont la musique parut supérieure aux précédents, aurait eu une grande réussite, si Lully, alors surintendant de la musique du Roi, *profitant de la division qui régnait entre les entrepreneurs*, n'eût obtenu par le crédit de Mme de Montespan un privilège d'une Académie royale de musique, exclusif à tous autres : Cambert, se voyant inutile à Paris, après l'établissement de Lully, passa à Londres où sa *Pomone*, qu'il fit jouer, lui attira des marques d'amitié et des bienfaits considérables de Charles II, et des plus grands seigneurs de la Cour. Mais l'envie, qui est inséparable du mérite, abrégea ses jours, qui finirent en 1677. D'autres disent qu'il fut assassiné par son valet (2) »

La vérité c'est que Lully s'était insinué tellement dans les bonnes grâces du roi, que Louis XIV écrivit lui-même au lieutenant de police M. de la Reynie, de fermer la salle où les représentations des *Peines et des plaisirs de l'amour* continuaient triomphalement leur cours.

A ce propos, M. Arthur Pougin observe judicieusement que «sans souci de la gloire que le génie de Cambert, constaté par trois succès, pouvait faire rejaillir sur son pays, le roi de France et son premier ministre obligeaient un grand artiste national à s'exiler, et, à son détriment, prenaient fait et cause pour un étranger. » C'est l'exacte vérité.

Si Cambert arrivait en Angleterre léger d'argent, il y apportait un nom, car la nouvelle de ses succès avait traversé la Manche. La meilleure preuve, c'est qu'il trouva des protecteurs et qu'il put y faire représenter ses ouvrages, *Pomone*, ainsi que les *Peines et les plaisirs dè l'amour*.

---

(1) *Origine et progression de la musique*, par Dard.

(2) Cette phrase du secrétaire de Lully est empruntée à Le Cerf de la Vieville.

Ariane, qui devait suivre la *Pastorale* donnée en 1659 au théâtre improvisé d'Issy, dans la maison de M. de La Haye, cette Ariane qui fut même répétée à ce théâtre, mais non représentée par suite de la mort du cardinal Mazarin, vit le jour à Londres. M. de Beauchamps (1) en parle ainsi : « Cambert, retiré en Angleterre, fit représenter son *Ariane* à Londres, avec des changements et un prologue nouveau ; il y a été imprimé ; le second opéra (*la mort d'Adonis*) est resté manuscrit; il était dans la bibliothèque de M. de Colbert et il est dans celle du Roi. » (2)

Plus loin (page 204) de Beauchamps revient là-dessus, en parlant de Perrin : « Il y a encore de lui *Ariane, la Reine du Parnasse, la Vengeance de l'amour* ; ces trois opéras n'ont point été représentés. *Ariane* devait l'être deux mois après *Pomone,* et ne l'a point été à Paris; elle le fut à Londres en 1673, où Cambert se retira, après que Lully eut obtenu des lettres patentes, pour tenir *l'Académie royale de musique,* du mois de mars 1672, registrées au Parlement le 27 juin de la même année, qui révoquaient le privilège du sieur Perrin, obtenu à Saint-Germain-en-Laye le 28 juin 1669. Cambert mourut à Londres en 1677. »

D'après cela il paraîtrait tout naturel d'aller chercher à Londres des renseignements sur les dernières années de Cambert. Cette tentative a été faite plus d'une fois avant nous. Toutefois, pour en avoir le cœur net, nous nous sommes mis en relation avec le bibliothécaire du *British Museum* de Londres, et voici sa réponse :

London 18 may 1880.

Sir

« In reply to your letter of the 15 inst. I beg to inform you that the Museum Library possesses nothing whatever of Cambert's compositions. »

I am, Sir,
Your obedient servant

Charles J. Evans.

Monsieur,

« En réponse à votre lettre du 15 courant, je m'empresse de vous in-

(1) *Recherches sur les Théâtres de France,* tome III, page 147.
(2) Il n'y est plus, nous l'avons cherché en vain.

former que la bibliothèque du *British Museum* ne possède absolument rien des compositions de Cambert. »

Je suis, etc.

Voici donc un compositeur français, ayant fait représenter divers opéras à Londres, protégé par le roi Charles II, qui le nomme surintendant de sa musique, et sur lequel la ville de Londres ne renferme aucun renseignement, mais aucun, ni de Cambert ni de ses ouvrages ! c'est à n'y pas croire !

Perrin était mort à Paris le 25 avril 1675. Cambert n'eut point la triste consolation de mourir dans son pays. Voici comment le *Nouveau Mercure galant*, du mois d'avril 1677 relate cet événement : « Disons que la musique est malheureuse cette année de toutes manières, et que, si quelques musiciens ont perdu leur procès, d'autres ont perdu la vie. Le sieur Cambert, maistre de musique de la feüe Reyne mère, est mort à Londres, où son génie était fort estimé. Il avoit reçu force bienfaits du Roy d'Angleterre et des plus grands seigneurs de sa cour, et tout ce qu'ils ont veu de ses ouvrages n'a point démenty ce qu'il a fait en France , c'est à lui que nous devons l'establissement des opéra que nous voyons aujourd'hui ; la musique de ceux de *Pomone* et des *Peines et des plaisirs de l'amour* estoit de luy ; et depuis ce temps-là on n'a point veu de récitatif en France qui ait paru nouveau. C'est ce mesme Cambert qui a fait chanter le premier les belles voix que nous admirons tous les jours et que la Gascogne luy avoit fournies ; c'est dans ses airs que Mlle Brigogne a paru avec le plus d'éclat, et c'est par eux qu'elle a tellement charmé tous ses auditeurs, que le nom de la petite *Climène* lui en est demeuré. Toutes ces choses font connoistre le mérite et le malheur du sieur Cambert : Mais si le mérite de tous ceux qui en ont estoit reconnu, la Fortune ne seroit plus adorée, ou pour mieux dire on ne croiroit plus qu'il y en eust ; mais nous sommes tous les jours convaincus du contraire par des exemples trop éclatants. »

La notice sur *Pomone* ayant une certaine étendue, nous avons tâché de ménager autant que possible la patience de nos lecteurs, et nous les renvoyons, pour plus de détails, aux intéressants articles de M. Arthur Pougin, parus dans le *Ménestrel*.

Notre grand regret c'est de ne pas même posséder un seul opéra complet de Cambert, et de nous trouver obligé de ne donner que des fragments, les seuls qui existent, œuvres insuffisantes pour faire apprécier Cambert à sa valeur et selon son mérite. Malgré cela, en se reportant à l'époque où Cambert parut, on s'apercevra sans peine qu'on est devant un vrai

musicien, un créateur, dont la fécondité aurait certainement rivalisé avec celle de Lully, son successeur et son spoliateur.

J. B. WECKERLIN.

OUVRAGES CONSULTÉS.

Les Œuvres de poésie de M. Perrin, Paris, Estienne Loyson, 1661.

Œuvres de M. de Saint-Evremond, nouvelle édition, avec une vie de l'auteur, par *Des Maizeaux* (Paris), 1740, en 10 vol. (La première édition est de 1668).

Des Représentations en musique anciennes et modernes (par le père Ménestrier). Paris, René Guignard, 1681.

Comparaison de la musique italienne et de la musique française (par *Le Cerf de la Vieville de Fresneuse* (deuxième édition. Bruxelles, François Foppens, 1705, en 3 vol.

Histoire de l'Académie royale de musique, depuis son établissement jusqu'à 1709, *composée et écrite par un des secrétaires de Lully* (Noirville), in-4°.

Lettres historiques sur tous les spectacles de Paris (par *Nicolas Boindin*). Paris, Pierre Prault, 1719.

Recherches sur les théâtres de France, depuis 1161 *jusques à présent*, par *M. de Beauchamps*. Paris, Prault, 1735. 3 vol.

Histoire du Théâtre royal de l'Académie de musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent (par Durey de Noinville), deuxième édition. Paris, Duchesne, 1757.

Origine et progression de la musique, suivies du Parallèle de Lully et de Rameau, avec le Catalogue des Opéra (par Dard, ordinaire de la musique du Roi), Paris, Quillau, 1769, in-4°.

Théâtre de Quinault, etc. Paris, 1778. 5 vol. in-12. (Vie de Quinault par Boffrand.)

L'Académie impériale de Musique, de 1645 *à* 1855, par *Castil-Blaze*. Paris, chez l'auteur, 1855, en 2 vol.

Histoire de la Musique dramatique en France, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par *Gustave Chouquet*. Paris, Firmin-Didot, 1873.

La Chronique musicale, Revue bi-mensuelle de l'art ancien et moderne, sous la direction d'Arthur Heulhard. 1873-1876. 11 vol.

Les vrais Créateurs de l'Opéra français, Perrin et Cambert, par *Arthur Pougin*. Suite d'articles dans le journal le *Ménestrel*, 1875 et 1876.

Supplément et complément à la Biographie universelle des Musiciens de Fétis, par *Arthur Pougin*. Paris, Didot, 1878 et 1880. 2 vol.

LES PEINES ET LES PLAISIRS
DE L'AMOUR
PASTORALE

REPRÉSENTÉE

PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

En 1672.



Les paroles sont de M. GILBERT.

La musique de M. CAMBERT.

I. Opéra.

PERSONNAGES DU PROLOGUE

VENUS.
LA RENOMMÉE.
II PETITS AMOURS.
LES NATIONS.

ACTEURS DE LA PASTORALE

APOLLON, Amant de Climène.
CLIMENE, Nymphe de Diane.
PAN, Amant d'Astérie.
ASTÉRIE, Nymphe, rivale de Climène.
PHILIS, Bergère, confidente d'Astérie.
L'AMOUR.
IRIS, MERCURE.
III GRACES ET III MUSES.
L'AURORE.
SONGES ET SPECTRES.
VI SACRIFICATEURS.
VI PRETRESSES.
Chœurs de Bergers et de Bergères.
LES RIS, LES JEUX.
LA JEUNESSE.

La scène se passe en Arcadie auprès du Mont-Cyllène.

LES PEINES ET LES PLAISIRS
DE L'AMOUR

PASTORALE

PROLOGUE

VÉNUS *paraît avec* LA RENOMMÉE *et* II PETITS AMOURS *dans un char traîné par des Colombes.*

VÉNUS.

Un nouvel Apollon dans la France m'amène:
Le Soleil des Français,
Qui dans le Champ de Mars soumet tout à ses loix,
Et dans un char pompeux en vainqueur se promène.

LA RENOMMÉE.

Il n'a que de nobles désirs,
Et la gloire fait ses plaisirs.

VÉNUS.

Des Dieux et des Héros illustre messagère,
Va d'une aile légère
Dire en publiant ses exploits,
LOUIS est le plus grand des Rois.

LA RENOMMÉE.

J'ai fait voler son Nom des rives de la Seine
Jusqu'où le Soleil recommence son tour,
Et l'Inde quelque jour
Sera dans son Domaine

VÉNUS.

Puisque ce grand Monarque un jour
De tout cet Univers ne fera qu'une Cour,
Allez, petits Amours, sur la Terre et sur l'Onde
Dire qu'il a conquis les cœurs de tout le monde.

VÉNUS *à la* RENOMMÉE.

Et toi, ne te lasse jamais
De vanter partout ses hauts Faits.

LA RENOMMEE.

Déjà les habitants du Nil et du Tage,
Et les plus éloignez de l'Empire François,
Les Sauvages sans loix
Viennent lui rendre hommage.

LES NATIONS *paraissent sur la Terre.*

Charmés de sa valeur nous venons dans ces lieux,
Pour divertir en paix ce Roi victorieux.

Danse d'Espagnols, d'Indiens, de Maures et d'Egyptiens.

Fin du Prologue.

ACTE PREMIER

Le Théâtre représente un parterre orné de fleurs, et arrosé de fontaines.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTERIE, PHILIS.

PHILIS.

A quoi pense Astérie au bord de la fontaine,
Qui grossit de ses pleurs?

ASTERIE.

Je pense à mes malheurs ;
J'ai fait mourir Climène,
Ma jalouse fureur et mon aveugle amour
Lui ravissent le jour;
Je croyais que la mort de ma Rivale heureuse
Finirait ma peine amoureuse.

PHILIS.

Apollon ne veut plus vous voir.

ASTERIE.

C'est là mon désespoir!
Si du plus beau des Dieux mon âme est enflammée,
J'ai la honte d'aimer, sans pouvoir être aimée ;
Je souffre les mépris d un rigoureux Amant,

Est-il quelque supplice égal à mon tourment?
O rage, ô désespoir, ô fureurs insensées,
Qui peignez mille morts dans mes tristes pensées,
O filles de la Nuit, venez me secourir.
Mais je voudrais revoir Apollon et mourir.

PHILIS.

Cet amant redoutable,
Qui ne vous aime plus, n'est plus pour vous ai-
[mable;
Aimez Pan, le Dieu des Bergers,
Qui tient sa Cour dans les Vergers,
Il règne en paix dans l'Arcadie,
Et vous chérit plus que sa vie.

ASTÉRIE.

Hélas! hélas!
On aime ce qui plaît et l'on ne choisit pas,
Dans l'état où je suis, enfin que dois-je faire?

PHILIS.

Éviter d'Apollon la haine et la colère.
Il vient et j'entends ses regrets;
Retirez-vous sous ce feuillage épais.

SCÈNE SECONDE.

APOLLON, PAN, LES SATYRES.

APOLLON.

Ah, Climène! ah, Climène!
Ta rivale inhumaine
M'a privé pour jamais
De tes divins attraits.

PAN.

Il faut se consoler.

APOLLON.

Ah, cruelle aventure!

PAN.

C'est une loi de la Nature,
Que tout ce qui naît doit mourir.

APOLLON.

Climène en son Printemps devait-elle périr?

PAN.

C'est le destin des belles choses:
L'on voit bientôt flétrir et les lys et les roses,
Les fleurs ne durent qu'un matin.

APOLLON.

Je déteste Astérie.

PAN.

Accuse le destin
Qui t'a ravi Climène et déclaré la guerre.

APOLLON.

Je suis au désespoir.
Quand je ne la vois plus je ne veux plus rien voir;
Je ne puis éclairer la Terre.
D'un nuage de pleurs tu vois mes yeux couverts.

PAN.

Tu dois éclairer l'Univers,
C'est par toi que du jour l'éclat se renouvelle;
Tu peins le Ciel d'azur et rends la Terre belle.

APOLLON.

J'étais Roi des Saisons, j'étais Père du Jour,
Favorisé d'Amour,
Et chéri de Climène;
Je ne me flattais pas d'une espérance vaine,
J'étais Roi, j'étais Dieu, l'on m'aimait ardemment,
Et je ne suis plus rien qu'un malheureux Amant.

PAN.

Ne peux-tu pas encor dans un char de lumière,
Semer de rubis ta carrière?
Faire naître les fleurs et les nouveaux amours?

APOLLON.

Hélas! sans ses beaux yeux, que servent les beaux
[jours!

PAN.

Il n'est qu'un Apollon, il est tant de Maîtresses,
Aime les plus belles Déesses,
Prends sur la Terre et dans les Cieux
Ce qui plaît à tes yeux:
Aime la jeune Flore
Ou la charmante Aurore,
Ou pour divertir tes ennuis
Va chez Thétis passer les nuits.

APOLLON.

L'Aurore aime Céphale, et Flore aime Zéphire,
Et Thétis pour Pélée incessamment soupire.
Je veux que la beauté qui me donne la loi,
Comme je n'aime qu'elle aussi n'aime que moi,
Telle était ma Climène.

PAN.

Mais ta constance est vaine,
Car la loi du Trépas
Ne se révoque pas.

APOLLON.

Si la loi du Trépas
Ne se révoque pas,
Je veux rendre à jamais par des pompes funèbres,
Mon amour pour Climène et ses beautés célèbres.
Mais pour croître mes pleurs,
Iris vient d'une aile légère
Confirmer mes malheurs;
Que viens-tu m'annoncer, funeste Messagère?

SCÈNE TROISIÈME

IRIS, APOLLON, PAN, LES SATYRES.

IRIS *paraît dans un char.*

Soleil, apaise un peu tes transports amoureux,
Climène est dans les champs heureux,
Je viens de l'y conduire;
Par mes puissants efforts,
J'ai délié son âme de son corps,
Et fini les douleurs qu'on sent quand on expire :
De mes divines mains j'ai fermé ses beaux yeux,
Et m'en retourne aux Cieux.

PAN.

Au lieu d'augmenter tes soucis
Par de tristes récits,
Entends nos Bergers, nos Satyres,
Qui charmeront tes soins, aux doux sons de leurs [Lyres;
Et dont la musette et les chants
Remplissent à l'envi les vallons et les champs :
Aux champs, Bergers, aux Prés, aux Boccages!

SCÈNE QUATRIÈME.

APOLLON, PAN, LES SATYRES *et les* BERGERS, *précédez par les Flûtes et les Hautbois.*

I BERGER.

Aux champs, Bergers, aux Prés, aux Boccages!

II BERGERS.

L'Aube vermeille,
Qui nous réveille,
Au doux chant des oiseaux,
Peint les coteaux
Et les nuages.
Aux champs, Bergers, aux Prés, aux Boccages!

PAN.

Bergers, au son de vos musettes,
Et vous Habitants de ces bois,
Que l'Amour range sous ses Loix,
Chantez vos amourettes.

LES BERGERS.

Nous cajolons en vain nos Bergères cruelles,
En paissant nos troupeaux à l'ombre des buissons;
Le bruit de nos soupirs n'est que du vent pour [elles;
Nos regrets des chansons;
Et ces fières beautés pour nous inexorables,
Sont, sans aimer, contentes d'être aimables.

LES SATYRES.

Parmi les bois touffus,
Au guet pour la Bergère,
Sans apréhender ses refus,
Nous nous jouons sur la fougère,
Nous disons librement nos désirs amoureux,
Et sous le plus épais feuillage,
Pour devenir heureux,
Nous traitons de même air et la folle et la sage.

LES BERGERS.

Nous fuyons,

LES SATYRES.

nous suivons

LES BERGERS ET LES SATYRES.

les Nymphes légères :

LES BERGERS.

Nous ne cherchons qu'à plaire à nos Bergères.

LES SATYRES.

L'air retentit de nos soupirs,

LES BERGERS.

Nous aimons pour la gloire,

LES SATYRES.

et nous pour les plaisirs.

LES BERGERS.

Ainsi chacun, au gré de notre envie,
Nous passons notre vie.

LES BERGERS ET LES SATYRES.

Ainsi chacun, au gré de ses désirs,
Goûte la gloire ou les plaisirs.

APOLLON.

Je pense toujours à Climène.
Et ces airs amoureux, capables d'enchanter,
Qui devraient adoucir ma peine,
Ne font que l'irriter.

PAN.

Votre douleur cruelle
Doit avoir un cours limité,
Et ne doit pas être immortelle
Pour une mortelle beauté.

APOLLON.

L'Amour a dans mon cœur si bien gravé ses [charmes,
Que la mort ne saurait en effacer les traits;
Et je veux que mes yeux soient deux sources de [larmes
Qui ne se tarissent jamais.

SCÈNE CINQUIÈME

FAUNE, I SATYRE, PHILIS.

FAUNE.

Belle Philis,
Au teint de lys,
Avec ta voix charmante
Viens chanter avec nous
Quelque chanson plaisante.

PHILIS.

Sur qui cette chanson ?

FAUNE.

Sur l'Amour et sur Apollon.

Chanson.

Apollon pour Climène
Ne fait que soupirer,
Il deviendra fontaine
A force de pleurer :
L'Amour fait d'étranges choses,
De sottes métamorphoses;
Un jour dans Cypre, Vénus
Changea les Maris en bêtes,
D'où les Cornars sont venus.

PHILIS.

Qu'Amour fait d'étranges choses,
De sottes métamorphoses !

SATYRE.

Il ôte à l'Univers son plus rare ornement ;
Faisant de Nymphes les plus belles
Des arbres et des fleurs nouvelles,
Qui perdent leurs attraits avec le sentiment.

PHILIS.

Sans doute il vaudrait mieux, par des effets con-
[traires,
Changer les arbres en Bergères.

FAUNE ET LE SATYRE

S'ils avaient comme toi le visage et la voix,
Quel plaisir d'habiter les bois.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Le Théâtre représente une allée de cyprès, terminée par une plaine et par des hameaux.

MERCURE, LES III GRACES.

MERCURE.

Grâces, filles du Ciel, sans qui rien ne peut
[plaire,
Qui vous peut obliger de venir dans ces lieux?

I GRACE.

Le plus charmant des Dieux,
En faveur de celui qui porte la lumière,
Amour favorable aux Amants,
Et qui veut d'Apollon adoucir les tourments,
Te commande, Mercure,
D'aller dans cet Empire où finit la Nature,
Dire à la Mort de la part de l'Amour,
Qu'elle rende Climène au grand Astre du jour.

MERCURE.

Elle est sourde à nos cris, elle est inexorable,
Et le Destin irrévocable.

LES GRACES.

Le Destin toutefois
A révoqué ses loix,
La charmante Euridice, et la fidèle Alceste
Ont revu par deux fois la lumière céleste;
Va donc dire à la Mort, de la part de l'Amour,
Qu'elle rende Climène au grand Astre du jour,

MERCURE.

Je m'en vais de ce pas sur le sombre rivage
Faire cet amoureux message.

I GRACE.

Mais d'où viennent ces cris, cette pompe, ce deuil?

II GRACE.

De Climène, ma sœur, c'est le triste cercueil.
Fuyons ! les Grâces, la Jeunesse,
N'aiment pas la tristesse.

SCÈNE SECONDE

Le Tombeau de Climène paraît.

VI SACRIFICATEURS, VI PRÊTRESSES, APOLLON ET LES BERGERS, *regardant la Pompe funèbre.*

I PRÊTRESSE.

Climène ne vit plus,
(*Trois fois.*)
Nymphes des bois et des montagnes,
Pleurez ses fidèles Compagnes,
Pleurez Amour, pleurez Vénus.
Climène ne vit plus.

APOLLON.

Si l'amour d'un mortel, essayant l'impossible,
A sur son luth plaintif rendu la Mort sensible,
Destin, écoutez à son tour,
Le Soleil qui languit, pâlit et meurt d'amour.

I PRÊTRESSE.

De cyprès et de fleurs nouvelles,
Et des plus belles,

Ornons ce vain Tombeau
Destiné pour l'objet du monde le plus beau.

APOLLON.

Vous qui régnez en paix sur les royaumes sombres,
Parmi le silence et les ombres,
Noires Divinités qui voyez mon souci,
Ou rendez-moi Climène, ou me prenez aussi.

I PRÊTRESSE.

Elle est dans les champs Élysées,
Où les ombres désabusées
Des faux biens qu'on goûte ici-bas,
S'il leur était permis, n'y retourneraient pas.
Là le divin Nectar coule parmi l'ombrage,
Et chacun recevant ce céleste breuvage,
Que de ses propres mains lui sert la Volupté,
Dans des vases sacrés boit l'Immortalité.

APOLLON.

Le plaisir est plus grand d'aimer et d'être aimé :
J'adorais cette Nymphe, et mon âme charmée,
Dans ce triste tombeau trouve encor des appas ;
Je vais voir le Dieu Pan, et reviens sur mes pas.

I PRÊTRESSE *aux* BERGERS.

Que nul Mortel profane
N'approche du cercueil,
Sous peine d'irriter la Nymphe de Diane,
Et par les Dieux vengeurs voir punir son orgueil.

SCÈNE TROISIÈME

Les Bergers contre l'ordonnance de la Prêtresse approchent du Tombeau, d'où il sort des Spectres qui les effrayent.

BALLET DES BERGERS EFFRAYEZ
ET DES SPECTRES

SCÈNE QUATRIÈME

PAN, LES SATYRES, APOLLON.

Pan avec les Satyres chassent les Spectres qui s'évanouissent avec le Tombeau.

PAN.

Fuyez, Démons, fuyez de ces boccages verts ;
Du fleuve ténébreux abimez-vous dans l'onde,
En troublant le Soleil, l'âme de l'Univers,
Vous troublez tout le monde.

SCENE CINQ IÈME

APOLLON, PAN, LES SATYRES.

APOLLON.

Ces funestes objets étaient chers à mes yeux.

PAN.

Ce n'est point aux Démons à consoler les Dieux ;
Si tu veux honorer ta divine Maîtresse,
Renouvelle les jeux que célèbre la Grèce,
Et fais que les Bergers des vallons d'alentour
Chantent ta gloire et ton amour.

APOLLON.

Je veux dès aujourd'hui qu'on célèbre la fête,
Que le chœur des Bergers à sa Pompe s'apprête
Qui louera mieux l'objet dont mon cœur est épris
De ma main recevra le prix.

PAN *aux* BERGERS.

Allez donc de ce pas, par des courses légères,
Inviter les Bergers avecque les Bergères,
Qu'ils fassent retentir, dans les prochains hameaux,
Les flûtes, les hautbois, et les doux chalumeaux.

Fin du second Acte.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Théâtre représente un jardin d'orangers, des fontaines, et une plaine.

MERCURE, CLIMÈNE.

MERCURE.

J'ai tiré ta belle ombre
De la demeure sombre :
Par un grand miracle d'amour :
Une seconde fois Climène voit le jour,
L'amour te rend à la vie.

CLIMÈNE.

Ou suis-je ?

MERCURE.

En Arcadie,
Où règne Pan, Dieu des Bergers,
Ne reconnais-tu pas le jardin d'orangers,
Ce gazon vert, cette fontaine,
Et ce délicieux vallon
Où l'aimable Apollon
Te racontait sa peine ?

CLIMÈNE.

Hélas, je suis encor dans l'assoupissement
D'avoir perdu le sentiment..

MERCURE

La mort est un fâcheux passage.

CLIMÈNE

La mort n'est qu'un sommeil,
Et qu'une absence du soleil,
Qui des sens nous ôte l'usage ;

On est sans passion,
Sans désir, sans ambition,
Sur le sombre rivage,
Et tout s'évanouit dans ce triste séjour.

MERCURE

Mais le fleuve d'oubli s'efface par l'amour,
Dans ces beaux lieux où l'on t'adore,
Du divin Apollon te souvient-il encore,
As-tu mis en oubli ce glorieux Amant?

CLIMÈNE

Si je revois le jour c'est pour lui seulement,
Sans lui je voudrais que la vie
Me fût bientôt ravie.
Les mortels aux malheurs doivent s'accoutumer,
Nous naissons pour mourir....

MERCURE

Vous vivez pour aimer.
Ah! c'est un grand plaisir, quand deux âmes blessées
Ont les mêmes pensées !
Que deux cœurs sont pressés par les mêmes désirs,
Et font un concert de soupirs,
Veux-tu voir Apollon et lui montrer ton zèle ?

CLIMÈNE

Je veux auparàvant savoir s'il m'est fidèle,
S'il fait voir dans mon triste sort
Un amour plus fort que la mort,

MERCURE

Je sais le vrai moyen d'éprouver sa constance
Si tu suis mon conseil.

CLIMÈNE

Je connais ta prudence.

MERCURE

Les grâces dans ces lieux viennent le visiter.

CLIMÈNE

Il faut les éviter;

MERCURE

Suis-moi, belle Climène,
Je finirai ta peine...

SCÈNE II

LES GRACES, APOLLON,

I. GRACE

Allons voir Apollon, mais ce Dieu vient ici,
Tâchons de charmer son soucy.

au soleil.

Bel astre, quand nous voyons
Tes rayons
Rajeunir la terre et l'onde,
Il nous semble que le jour
Et l'amour,
Comme enfants naissent au monde.

APOLLON

Ne voyant plus dans ces lieux
Les beaux yeux
Qui causent ma douce peine,
Il me semble que le jour
Et l'amour
Sont éteints avec Climène.

SCÈNE III

APOLLON, LES GRACES, L'AURORE.

APOLLON

L'aurore qui paraît peint le ciel de ses feux.

L'AURORE

Viens commencer ton tour, soleil trop paresseux,
Déjà plus d'une fois mes chevaux hors d'haleine
Ont couru la céleste plaine,
Le jour meurt en naissant quand tu ne me suis pas

APOLLON

Retourne sur tes pas.

SCÈNE IV

LES GRACES, APOLLON,

I. GRACE

Les muses sont dans cette plaine,
Nous avons vu leur char au pied du Mont-Cyllène.
Qui descendait des Cieux.

APOLLON

Je les vois venir dans ces lieux.

SCÈNE V

LES MUSES, APOLLON, LES GRACES, FAUNE.

I. MUSE

Celui qui dans ses mains
Tient le sceptre puissant des dieux et des humains
Et lance le tonnerre,
T'ordonne d'éclairer la terre.

APOLLON

Jupiter voudrait-il m'imposer ici-bas
Des lois qu'il ne suit pas ?
Met-il pas en oubli l'Univers et soi-même,
Quand l'amour veut qu'il aime ?

II LA MUSE

Ah ! c'est ce Dieu mutin
De tous maux l'origine,
Qui trouble le destin
De la race divine ;
Il faudrait le punir,
Il faudrait le bannir
Par un arrêt céleste,
Puisqu'à tout l'Univers sa puissance est funeste.

I. GRACE.

Si l'on suit vos désirs,
Adieu tous les plaisirs,
Les agréables fêtes,
Où les jeunes beautés vont faire des conquêtes.

II. MUSE.

Il faudrait le jeter dans l'onde.
Ce petit boute-feu,
D'embraser tout le monde ;
Il faudrait le punir,
Il faudrait le bannir.

FAUNE *aux muses*

Vous parlez contre vous, et vous n'y pensez pas,
Sans l'amour votre sexe en vain a des appas ;
Allez vous retirer dans quelque Isle sauvage,
En sortant de ces lieux ;
Fuyez les hommes et les Dieux,
Ou changez de langage.

I. GRACE.

Le Dieu Faune aime à rire, et raille plaisamment.

I. MUSE.

Ah ! quel Dieu ?

APOLLON,

Poursuivez cet entretien charmant.

II. GRACE.

La plus sage mélancolie
Ne vaut pas sa folie ;
Sans l'amour tout mourrait,
Sans lui tout périrait.

II. MUSE.

Quel conducteur de la nature ;
Un aveugle, un enfant fait tout à l'aventure,
Il faudrait le punir,
Il faudrait le bannir.

I. GRACE.

Rien n'est si doux que son empire,
D'aise l'on y soupire ;
Sans l'amour tout mourrait
Sans lui tout périrait.

I. MUSE.

Vos louanges sont vaines.

I. GRACE.

L'amour par ses désirs,

IIe MUSE

Cause toutes les peines,

I. GRACE

Cause tous les plaisirs.

I. MUSE

La jalousie,
La frénésie
Qui trouble la raison ;
La prison,
Les feux et les gênes
Sont des peines.

II. GRACE

Les amoureux soupirs,
La vue après l'absence,
Et la douce espérance,
Qui flattent les désirs,
Sont des plaisirs.

II. MUSE

Sont des peines,

II. GRACE

Sont des plaisirs,

I. MUSE

Sont des peines.

I. GRACE

Sont des peines.

APOLLON

L'amour est un supplice aimable,
Un ciel où l'on se plaint, un enfer agréable,
Et celui qu'il méprise et qu'il laisse en repos,
N'a jamais bien connu ni les biens, ni les maux ;
Mais j'entends les bergers de la forêt prochaine
Qui viennent célébrer la fête de Climène,
Ces amoureux bergers, dans leurs douces chan-
[sons,
Des mystères d'amour vous feront des leçons.

II MUSE

Nous retournons au ciel, et nous laissons les Grâ-
[ces.

FAUNE, *aux bergers.*

L'Amour vous suit partout, et marche sur leurs
[traces.

SCÈNE SIXIÈME

APOLLON, LES GRACES, LES BERGERS, LES BERGÈRES, PAN, FAUNE, SATYRES et L'IMAGE DE CLIMÈNE *apportée par les Bergers et deux petits Amours.*

APOLLON

Grâces, à qui tout doit céder,
Avec moi, dans ces lieux, vous devez présider.

I. GRACE

Qu'est-ce que l'on conduit dans cette riche plaine?

APOLLON

L'image de Climène.

PAN, *aux bergers.*

Pour charmer Apollon avec toute sa cour,
Tracez d'un pas léger mille chiffres d'amour.

BALLET

PAN *après le ballet.*

Qu'avec respect chacun se range.

APOLLON *dit aux Bergers et aux Bergères, montrant l'image de Climène.*

Chantez un hymne à sa louange.
HYMNE PAR DIALOGUE.

I. BERGER

Ce climat amoureux n'a rien vu de pareil,
A la belle Climène, amante du Soleil.

I. BERGÈRE

Telle ne fut jamais l'amante de Thésée
Ni la belle Andromede à la mer exposée.

I. BERGER

Ni celle que Jason
Conquit avec la Toison.

I. BERGÈRE

Telle n'était aussi cette belle insensée,
Sémelé qui trop haut éleva sa pensée.

I. BERGER

Ni celle que pleura le beau-fils d'Apollon,
Aux bords de l'Achéron.

I. BERGÈRE

Locothoé, sa rivale,
N'a rien fait voir qui l'égale,
Et la jeune Psyché, que l'on vante en tous lieux,
Cède à ses appas glorieux.

II. BERGER

Ce qui rend Climène plus belle
Que pas une immortelle,
Son plus rare ornement,
Ce n'est pas ses attraits, ses beautés ni ses grâces,
Dont l'amour suit les traces,
C'est d'avoir un Dieu pour amant.

Deux BERGERS

Apollon est incomparable,
Et Climène adorable.

APOLLON

Avant que de donner le prix, que chacun se pré-
[pare.
En faveur d'un objet si rare,
Pour me mettre au repos,
Je veux que de Climène on emporte l'image
En l'île de Délos.

Deux petits AMOURS

Nous allons l'emporter en l'île de Cythère,
Où l'Amour, notre frère,
Admirant ses appas,
L'a prise souvent pour sa mère,
Et ce Dieu ne se méprend pas.

APOLLON, *parlant aux Amours.*

Allez, petits Amours, d'une course soudaine
Faire adorer Climène.

A la BERGÈRE

C'est vous qui l'emportez.

SCÈNE SEPTIÈME

MERCURE, CLIMÈNE *déguisée en bergère et voilée*, APOLLON, LES GRACES, PAN, LES SATYRES, FAUNE, LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

MERCURE

Attends, tes jugements sont trop précipités,
Dieu de la lumière,
Écoute une bergère,
Dont la voix a charmé les échos d'alentour,
Qui, sans se faire voir, veut chanter à son tour.

APOLLON

Chantez, belle inconnue, et nous faites entendre
Cette voix dont un cœur ne saurait se défendre,
Ah! que je suis surpris!
Un secret sentiment transporte mes esprits!

CLIMÈNE *voilée*

Ah! qu'il est doux d'aimer un amant si fidèle!
Si nous vivons, il chérit nos appas,
Si nous mourons, son amour ne meurt pas,
D'un immortel la flamme est immortelle,
Ah! qu'il est doux d'aimer un amant si fidèle!

APOLLON

Ah! je me sens ravir
D'un excès de plaisir!

CLIMÈNE *continue*

Amour, pour cet amant surmonte les obstacles
Auprès de sa maîtresse il te sert à son tour,
Et la mort la rend à l'amour,
Qui fait pour lui tous ces miracles.

APOLLON

Bergère, votre voix par ses charmes puissants
Enchante l'esprit et les sens ;
Recevez donc cette couronne
Qu'amour vous destinait et qu'Apollon vous donne :
Mais ne verrai-je point cette bouche et ces yeux,
Dont ce voile envieux
Cache les beautés à ma vue ?

CLIMÈNE

Bientôt, grand Dieu, vos vœux seront contents ;
Souffrez que pour un temps
Je demeure inconnue.

MERCURE ET CLIMÈNE, LES BERGERS,
LES BERGÈRES *rentrent.*
PAN *et les* SATIRES *demeurent avec* APOLLON

APOLLON

Hélas ! qui que tu sois ou Bergère ou Déesse,
J'espère en ta promesse.

PAN

Suivez vos désirs amoureux,
Il ne tient qu'à vous d'être heureux,
Climène morte est moins charmante.
Aimez cette beauté vivante.

FAUNE ET LES SATIRES

Aimez-la,
Prenez-la,
Gardez-la,
Puisqu'Amour vous la donne,
Sans craindre que personne
Vous ose dire holà !

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente un verger et des fontaines.

ASTÉRIE, *seule.*

Arbres, ruisseaux, claires fontaines,
Confidens secrets de mes peines,
Un rigoureux amant me fait quitter ces lieux ;
J'aime le plus cruel et le plus beau des Dieux ;
Il est enchanté de Climène,
Il court après son ombre vaine ;
Dans ses regards éteints la mort a des appas
Que dans mes yeux l'amour n'a pas.
Puisque mon mal est sans remède,
Qu'Apollon ne me veut plus voir :
Avant-coureur du désespoir,
Silence affreux, viens à mon aide,
Conduis-moi, conduis-moi, dans ces noires forêts
Où le soleil n'entre jamais.
Contente ma fureur extrême ;
Mais peut-on se résoudre à quitter ce qu'on aime,
J'aperçois le Dieu Pan qui cherche à me parler,
Et veut me consoler.

SCÈNE SECONDE

PAN, ASTÉRIE

PAN

Ah ! d'où vient l'aimable Astérie ?

ASTÉRIE

Le dépit et la jalousie,
Et la peur d'Apollon,
M'ont fait venir dans ce vallon ;
Par une fureur sans égale
J'ai fait descendre ma rivale
En la nuit du tombeau.

PAN

Ce crime est grand, mais il n'est pas nouveau,
Et l'on a déjà vu la jalouse Clitie
Dans ces champs malheureux,
Pour ce crime amoureux,
En souci convertie.

ASTÉRIE

Je crains la même chose et mon teint pâlissant
En est un indice puissant,
Et l'ingrat Apollon qui cause ma faiblesse
Me fait languir d'amour et mourir de tristesse.

PAN

Ah ! ne vous laissez pas changer par la douleur !
Une nymphe vaut mieux que la plus belle fleur.

ASTÉRIE

Mercure m'a promis d'apaiser sa colère.

PAN

Tu ne lui saurais plaire,
Il n'a que du mépris pour toi,
Il te hait, il te fuit ; je t'adore, aime-moi.
Les prés, et ces bocages,
Ces doux rivages,
Et les troupeaux et les bergers,
Sont de mes appanages,
Reçois donc mes hommages,
Laisse ton Apollon.

ASTÉRIE

Il me remplit d'effroi.

PAN

Il te hait, il te fuit, je t'adore, aime-moi.

ASTÉRIE

Apollon a des charmes
Dans sa divine voix, qui font couler mes larmes;
Les accords languissants,
Que pour troubler les sens,
Invente l'artifice,
Font sur son luth plaintif mon amoureux supplice.

PAN

L'art cède à la nature, à ces douces chansons,
Que l'amour fait chanter à l'ombre des buissons,
Si tu voulais m'aimer, rigoureuse Astérie,
Ma flamme et ma galanterie
Feront un plus grand bruit que n'en fait Apollon,
Avec tout le Parnasse, et le sacré Valon.

ASTÉRIE

Pan me sera-t-il plus fidèle?

PAN

Je rendrai ta gloire immortelle,
Les nymphes de ce bois
Qui vivent sous mes loix,
Et les bergers et les satires
Au son des flûtes et des lyres,
Charmés de voir des feux si beaux
Chanteront nos amours sur le bord des ruisseaux.

ASTÉRIE

Espère.....

SCÈNE TROISIÈME

ASTÉRIE, FAUNE.

FAUNE

Adorable Astérie,
Aime-moi, je te prie,
Quitte Apollon, qui te méprise.
Pan n'est qu'un fanfaron
Avec sa barbe grise;
Il n'a pas comme moi de rares qualités
Pour plaire à de jeunes beautés.

ASTÉRIE

Pour un amant, l'agréable figure!

FAUNE.

J'ai d'excellents dons, je te jure,
J'aime la flûte douce, et j'en joue assez bien:
Avec ma grosse panse
Je suis sans conséquence,
Et tu pourras m'aimer sans qu'on soupçonne rien.

ASTÉRIE

Choisis quelque beauté dans les champs d'Arcadie,
Comme toi barbue et jolie;
Ou si tu m'aimes bien.
Dans ma flamme discrète,
Je serai si secrète,
Que toi ni moi n'en saurons jamais rien.

ASTÉRIE *s'en va.*

FAUNE

Peste soit de la cruelle,
Qui ne me croit pas beau,
Tant pis pour elle,
Je ne suis pas d'humeur à pleurer auprès d'un [tombeau.]

SCÈNE QUATRIÈME

APOLLON *seul*

La blessure n'est pas légère
Que m'a fait la Bergère.
Climène me causait cette même langueur,
Elle a son air, son port, elle a sa voix charmante,
La morte et la vivante
Ont partagé mon cœur.
Mais le sommeil à ma prière,
Versant ses doux pavots,
Me ferme la paupière,
Pour me mettre en repos.

Il s'endort.

SCÈNE CINQUIÈME

MERCURE, CLIMÈNE, APOLLON *endormi.*

MERCURE.

Viens, heureuse Climène,
Voir ton fidèle amant,
Qui dort paisiblement
Au bord de la fontaine.

CLIMÈNE.

Ah! que j'ai de plaisir!

MERCURE.

Contente ton désir,
Mais il faut qu'il te voie.

CLIMÈNE.

Laisse-le sommeiller.

MERCURE.

Je puis sans l'éveiller,
Lui donner cette joie.

CLIMÈNE.

Dis, comment pourras-tu
Avoir cette vertu?

MERCURE.

Pour une amoureuse aventure
Laisse faire à Mercure.
Songes, Dieux mensongers,
Fantômes subtils et légers,
D'une course soudaine
Dans les bras du sommeil,
Faites voir au Soleil
L'image de Climène.

SCÈNE SIXIÈME

LES SONGES, MERCURE, CLIMÈNE,
APOLLON *endormi*.

LES SONGES *à* Apollon

Cependant que tu dors,
Du noir séjour des morts
Nous t'amenons Climène.

APOLLON *endormi*.

Ah ! Climène !

LES SONGES.

C'est elle, embrasse-la,
La voilà, la voilà, la voilà !

APOLLON.

Ah ! Climène!

LES SONGES.

C'est elle, embrasse-la,
La voilà, la voilà, la voilà !

CLIMÈNE.

Ah ! que j'ai de plaisir !

MERCURE.

Contente ton désir,
Admire la beauté du Dieu de la lumière,
Qui tient le jour caché sous sa paupière.

CLIMÈNE.

Ah ! rien n'est si charmant
Que mon divin amant;
Loin, vulgaire profane !
Laisse-moi seule ici contempler mon Soleil :
Jamais Endymion dans les bras du Sommeil,
Ne plut tant à Diane !
Et jamais la jeune Psyché,
Pour l'Amour endormi n'eut le cœur si touché !

MERCURE

Vois de ces petits Dieux l'adresse non pareille.

CLIMÈNE.

Apollon seulement a pour moi des appas,
Je ne pense qu'à lui.

APOLLON *endormi*.

Hélas !

CLIMÈNE.

Il se réveille.

MERCURE et CLIMÈNE *rentrent et*
LES SONGES *s'envolent*.

SCÈNE SEPTIÈME

APOLLON *seul, dit en se réveillant*.

Ah! Climène, arrêtez! je ne sais si je veille!
Qu'ai-je vu, qu'ai-je fait,
Suis-je heureux en idée, ou le suis-je en effet?
Ah ! qu'Amour flattait bien mon amoureuse peine!

SCÈNE HUITIÈME

PAN, APOLLON.

PAN.

Mais qui trouble Apollon ?

APOLLON.

L'image de Climène;
Je voudrais toujours sommeiller :
Quand on songe si bien faut-il se réveiller ?
Je sens, les yeux ouverts, le souci qui me ronge;
Hélas! faut-il qu'un Dieu ne soit heureux qu'en [songe !]

PAN.

Au lieu de te troubler,
Tâche à te consoler;
Fuis cette ombre légère.
Et cherche les plaisirs auprès de ta Bergère.

APOLLON.

Pour flatter mon espoir,
La pourrai-je revoir?

SCÈNE NEUVIÈME

PAN, APOLLON, LES BERGERS,
LES BERGÈRES *et* LES SATYRES.

PAN *aux* Bergers.

J'aperçois les Bergers dont la troupe est galante,
Pour divertir ce Dieu, par votre voix charmante,
Chantez-lui ces airs nouveaux,
En votre amoureux langage,
Qu'à la fête du village
Vous chantez sous les Ormeaux.

LES BERGERS *et* LES BERGÈRES *dansent aux chansons autour d'un Ormeau*.

TIRCIS.
Chanson.

On passe bien mal la vie
Si l'on n'aime en son printemps;
Car sans l'amour on s'ennuie,
Les jours durent trop longtemps !

PHILIS.

Tous les Bergers sont volages,
Et les Amants d'aujourd'hui,
Veulent qu'on paie leurs gages,
Avant que d'avoir servi.

TIRCIS.

Les Bergères sont cruelles,
Leurs faveurs tardent si longtemps,
Que des cœurs les plus fidèles
Elles font des inconstants.

PHILIS.

Demander la récompense,
Sans les soins pour l'obtenir,
C'est vouloir que l'on commence
Par où l'amour doit finir

APOLLON.

Ces Bergers sont galants.

PAN *à* APOLLON *montrant* FAUNE.

Il faut que ce Satyre,
Dont l'action fait rire,
Qui sait railler, chante à son tour
Quelque chanson d'amour.

FAUNE.

Chanson.

L'autre jour une Bergère
Que je ne nommerai pas,
En dansant sur la fougère,
Fit par malheur un faux pas.

Un berger assez alerte,
Que l'on croit son favori,
Lui donnant la cotte verte
Lui fit faire un petit cri.

Elle rougit de colère,
D'un procédé si nouveau,
Mais cet heureux téméraire
N'avait rien vu que de beau.

AUTRE.

La pucelle Galathée,
Épousant le jeune Hylas,
Presque toute la nuitée,
L'avait repoussé du bras;
Mais cette pauvre innocente
Dit, étant poussée à bout,
Ah ! que j'étais ignorante,
Il est bon de savoir tout!

SCÈNE DIXIÈME

MERCURE, CLIMÈNE, *déguisée en* BERGER, APOLLON.
PAN, LES BERGERS, LES BERGÈRES *et* LES SATYRES.

MERCURE *à* APOLLON.

Un illustre Berger d'une étrange contrée,
Dont la divine voix est partout admirée,
Vient vous chanter un air nouveau :
Chantez, jeune étranger.

APOLLON.

Ah ! qu'il me paraît beau ?

CLIMÈNE *déguisée en* BERGER.
Chanson.

On court en vain la terre et l'onde,
Pour trouver le bonheur et le faire estimer;
Le plus beau secret du monde,
Est celui de se faire aimer.
L'on fait grand état de la gloire
Qui couronne le vainqueur,
Mais la plus belle victoire
Est de triompher d'un cœur.

CLIMÈNE *s'en va et* LES BERGERS *et* LES BERGÈRES *la suivent.*

APOLLON *à* MERCURE.

Cet étranger sait l'art de plaire...

MERCURE.

C'est le frère de la Bergère.

APOLLON.

Il ressemble à Climène aussi.

MERCURE.

Sa sœur peut mieux que lui charmer votre souci.

APOLLON.

Serait-elle sensible à ma nouvelle peine?

MERCURE.

Tout autant que Climène.

APOLLON.

Mais si je chérissais cette jeune beauté,
On pourrait m'accuser d'une infidélité.

MERCURE.

Leur grande ressemblance
Excuserait votre inconstance.
Et puis tout est permis aux Dieux.

APOLLON.

Fais-la donc promptement revenir dans ces lieux.

SCÈNE ONZIÈME.

FAUNE *seul.*

Ce Dieu, toujours d humeur légère
Pour calmer les ennuis dont il est combattu,
Avec cette Bergère
Veut faire un impromptu.
Fin du quatrième acte.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MERCURE, CLIMÈNE

MERCURE

Adorable Climène,
Venez, venez revoir votre divin amant;
Pour finir, avec votre peine,
Son amoureux tourment.

CLIMÈNE

J'aperçois la fière Astérie,
Qui vient le long de la Prairie.
C'est ma Rivale, hélas !
Qui cause mon trépas.

MERCURE

C'est de moi qu'elle a su que vous êtes vivante.

CLIMÈNE

Fuyons cette cruelle Amante.

MERCURE

Ah ! n'appréhendez plus sa haine et son courroux :
Sa colère est passée, et Mercure est pour vous.

SCÈNE SECONDE

ASTÉRIE, CLIMÈNE, MERCURE.

ASTÉRIE

Si je fus inhumaine,
Accusez en l'Amour.

CLIMÈNE

J'en accuse la haine.
L'Amour ne m'eût jamais ouvert le monument,
C'est votre injuste envie.

ASTÉRIE

Vous avez bien fait pis que de m'ôter la vie,
M'ôtant le cœur de mon Amant.
Pour cacher son amour faire l'indifférente,
Être rivale et confidente !

CLIMÈNE

Mettre sa compagne au tombeau
Est un dessein plus beau.

ASTÉRIE

La tromperie,

CLIMÈNE

La jalousie,

ASTÉRIE

La vanité,

CLIMÈNE

La cruauté,

ASTÉRIE

Le désir d'être préférée.

CLIMÈNE

Le dépit d'être méprisée,
Ont rompu les liens d'une forte amitié,
Et touché par ma mort les rochers de pitié.

MERCURE

Les plus grandes amies,
Quelque sacré bien qui les puisse engager,
Deviennent ennemies,
Ayant un cœur à partager.

CLIMÈNE

Mais c'est porter trop loin une jalouse envie
D'attenter à ma vie,
Et m'ouvrir un tombeau.

MERCURE

Plus un outrage est grave, plus le pardon est beau.
Pour vous faire admirer et vous rendre immortelle.
Soyez aussi douce que belle.

CLIMÈNE

Si j'ai quelque pouvoir sur l'esprit d'Apollon,
Je ferai mes efforts d'obtenir son pardon.

MERCURE à ASTÉRIE

Attendez Pan sous cet ombrage.

SCÈNE TROISIÈME

MERCURE, APOLLON, CLIMÈNE, L'AMOUR

MERCURE à CLIMÈNE

Apollon sort de ce Boccage,

APOLLON.

Je vous cherche en tous lieux,
Pourquoi vous cacher à mes yeux ?

MERCURE à *Climène*

Si les vôtres, belle Bergère ,
Disputent de l'éclat avec la lumière,
Montrez-vous sans voile au Soleil.

L'AMOUR *descendant du Ciel, ôte le voile de* CLIMÈNE *et s'envole.*

APOLLON

Ah ! miracle d'Amour qui n'a point de pareil !
Ma Bergère est Climène!

MERCURE

La Mort te l'a ravie, et je te la ramène.

APOLLON

D'un amoureux transport je sens mon cœur saisir,
Ah! je crois qu'un mortel en mourrait de plaisir!
O vous, ses fidèles compagnes,
Nymphes des bois et des montagnes,
Venez troupe charmante,
Voici Climène vivante.

CLIMÈNE

Si tu n'aimes que moi,
Je ne vis que pour toi.

APOLLON

Je brûlais de te voir, rare objet que j'adore ;
Si Vénus dans les Cieux
Sait charmer tous les Dieux,
L'Amour t'a dans mon cœur peint plus aimable encore.

CLIMÈNE

Je brûlais de te voir, bel astre que j'adore,
Si Mars victorieux
Charme Vénus aux Cieux,
L'Amour t'a dans mon cœur peint plus aimable encore.

APOLLON

Aimons-nous,

CLIMÈNE

aimons-nous,

APOLLON

Et de notre bonheur rendons le Ciel jaloux!

SCÈNE QUATRIÈME

ASTÉRIE, PAN, FAUNE, LES SATYRES, LES BERGERS, et LES BERGÈRES, APOLLON, CLIMÈNE, MERCURE.

APOLLON

Quel est cet objet odieux
Qui paraît à mes yeux?

MERCURE

C'est la Nymphe Astérie.

APOLLON *se tournant vers* ASTÉRIE

Mon Amante et mon Ennemie!
Ah ! fuis pour éviter les traits de ma fureur!

ASTÉRIE

Cruel, en me perçant le cœur,
Perce aussi ton image.

PAN

Aurais-tu ce courage?

MERCURE

Grâce, Grâce !

APOLLON

Non, non !

PAN

Pardon, pardon!

APOLLON

Non, Non!

ASTÉRIE

Insensible Apollon !

MERCURE

L'Amour a fait son crime et lui fournit l'excuse ;

APOLLON

Quand on croit me fléchir, on se flatte, on s'abuse;
Elle a mis au tombeau l'objet de mon amour.

MERCURE *en montrant* CLIMÈNE

Elle revoit le jour.

CLIMÈNE *en montrant* ASTÉRIE

Excuse, en ma faveur, cette aimable inhumaine.

APOLLON

Hé bien! je lui pardonne en faveur de Climène;
Qu'elle s'éloigne donc.

ASTÉRIE

Ah rigoureuse loi !

PAN

Je l'aime, tu la hais : hélas, donne-la moi.

APOLLON

Si j'en puis disposer, Hé bien ! je te la donne.

PAN

Puisqu'il régne en ton cœur, tu vois ce qu'il ordonne,
Chéris Pan, et ces lieux, où la simplicité
Régne avecque l'Amour et la fidélité.

APOLLON

Qu'on prépare à Climène un Palais magnifique,
Avecque la musique.

Le théâtre change et le Palais paraît.

MERCURE à APOLLON

Tout arrive à souhait aux Dieux,
Le Palais est devant tes yeux.

PAN

Pour finir ce beau jour, en l'honneur de Climène,
Que tous les habitants des monts et de la plaine,
Des bois et des vergers,
Satyres, Bergères, Bergers,
Viennent se réjouir de la revoir vivante,
Et dansent, devant elle, une danse galante.

SATYRES, BERGERS et BERGÈRES
dansant avec des guirlandes de fleurs.

CLIMÈNE

D'où vient ce bruit mélodieux?

APOLLON

Vénus paraît aux Cieux.

MERCURE

Sans son fils et sans elle
Nulle fête n'est belle.

Le Ciel de VÉNUS *paraît.*

SCÈNE DERNIÈRE

VÉNUS, LES AMOURS, LES GRACES, LES JEUX, LES RIS, LA JEUNESSE, APOLLON, CLIMÈNE, PAN, ASTÉRIE, MERCURE, LES SATYRES, LES BERGERS et LES BERGÈRES.

VÉNUS

Vivez en paix, heureux Amants,
Conduits par un divin génie,
Goûtez dans vos contentements
De deux cœurs bien unis l'agréable harmonie.
L'Amour propice à vos désirs
Change vos peines en plaisirs.

Un trône descend du Ciel où sont deux petits Amours.

LES AMOURS à APOLLON *et* à CLIMÈNE

Venez, heureux amants ; finir votre tristesse
Avec Vénus, les Jeux, les Ris et la Jeunesse.

PAN à APOLLON *et à* CLIMÈNE,
montant dans le Ciel.

Allez, heureux amants, finir votre tristesse
Avec Vénus, les Jeux, les Ris et la Jeunesse.

APOLLON *et* CLIMÈNE *montent sur le trône d'amour et sont élevés dans le Ciel.*

VÉNUS, *lorsqu'*APOLLON *et* CLIMÈNE *sont montés.*

L'amour propice à vos désirs,
Change vos peines en plaisirs.

LE CHŒUR

L'Amour propice à vos désirs,
Change vos peines en plaisirs.

Fin du cinquième et dernier Acte.

83-242- — Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.


ROBERT CAMBERT
LES PEINES & LES PLAISIRS
DE L'AMOUR
1672
PASTORALE
B. Delarche
Imp. Bertauts & Cie Paris



LES PEINES ET LES PLAISIRS

DE L'AMOUR

PERSONNAGES DU PROLOGUE

VÉNUS.
LA RENOMMÉE.
DEUX PETITS AMOURS.
LES NATIONS.

ACTEURS DE LA PASTORALE

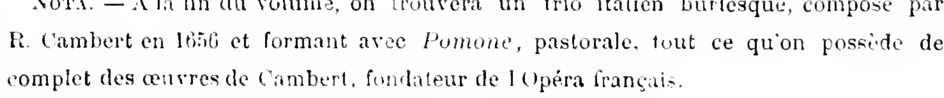
APOLLON, amant de Climène.	CLÉDIERE.
CLIMÈNE, nymphe de Diane.	Mlle Marie BRIGOGNE.
PAN, amant d'Astérie.	THOLET.
ASTÉRIE, nymphe rivale de Climène.	Mlle AUBRY
PHILIS, bergère, confidente d'Astérie.	
L'AMOUR.	
IRIS. — MERCURE	
TROIS GRACES ET TROIS MUSES	
L'AURORE	
SONGES ET SPECTRES	
FAUNE.	
SATYRES.	
Six SACRIFICATEURS	
Six PRÊTRESSES.	
Chœurs de Bergers et de Bergères.	
LES RIS. — LES JEUX.	
LA JEUNESSE	

La scène est en Arcadie, auprès du mont Cyllène.

LES PEINES ET LES PLAISIRS
DE L'AMOUR
PAR CAMBERT

—⁂—

TABLE



Nota. — A la fin du volume, on trouvera un trio italien burlesque, composé par R. Cambert en 1656 et formant avec *Pomone*, pastorale, tout ce qu'on possède de complet des œuvres de Cambert, fondateur de l'Opéra français.




LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.
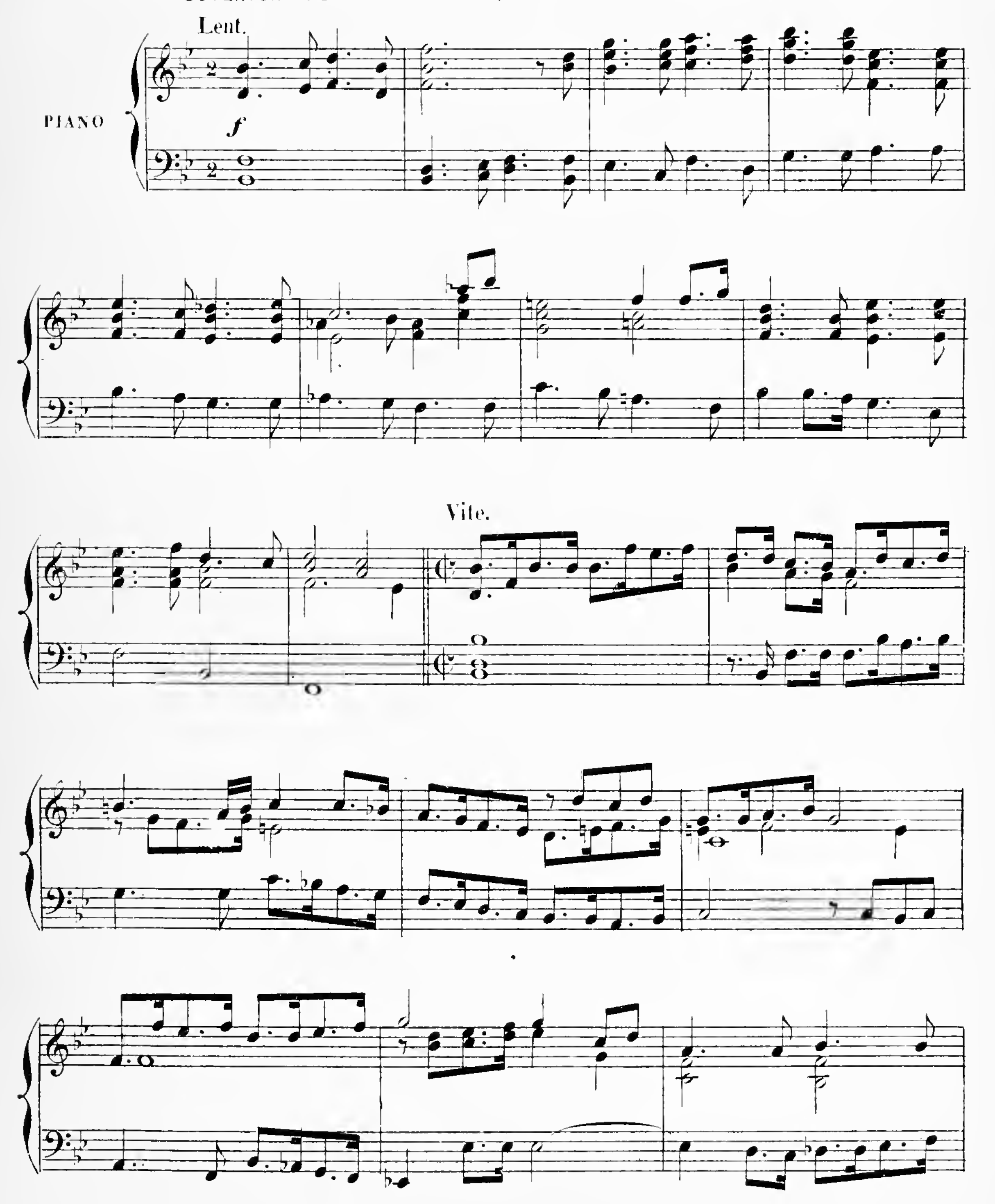
Pastorale de M^r. GILBERT
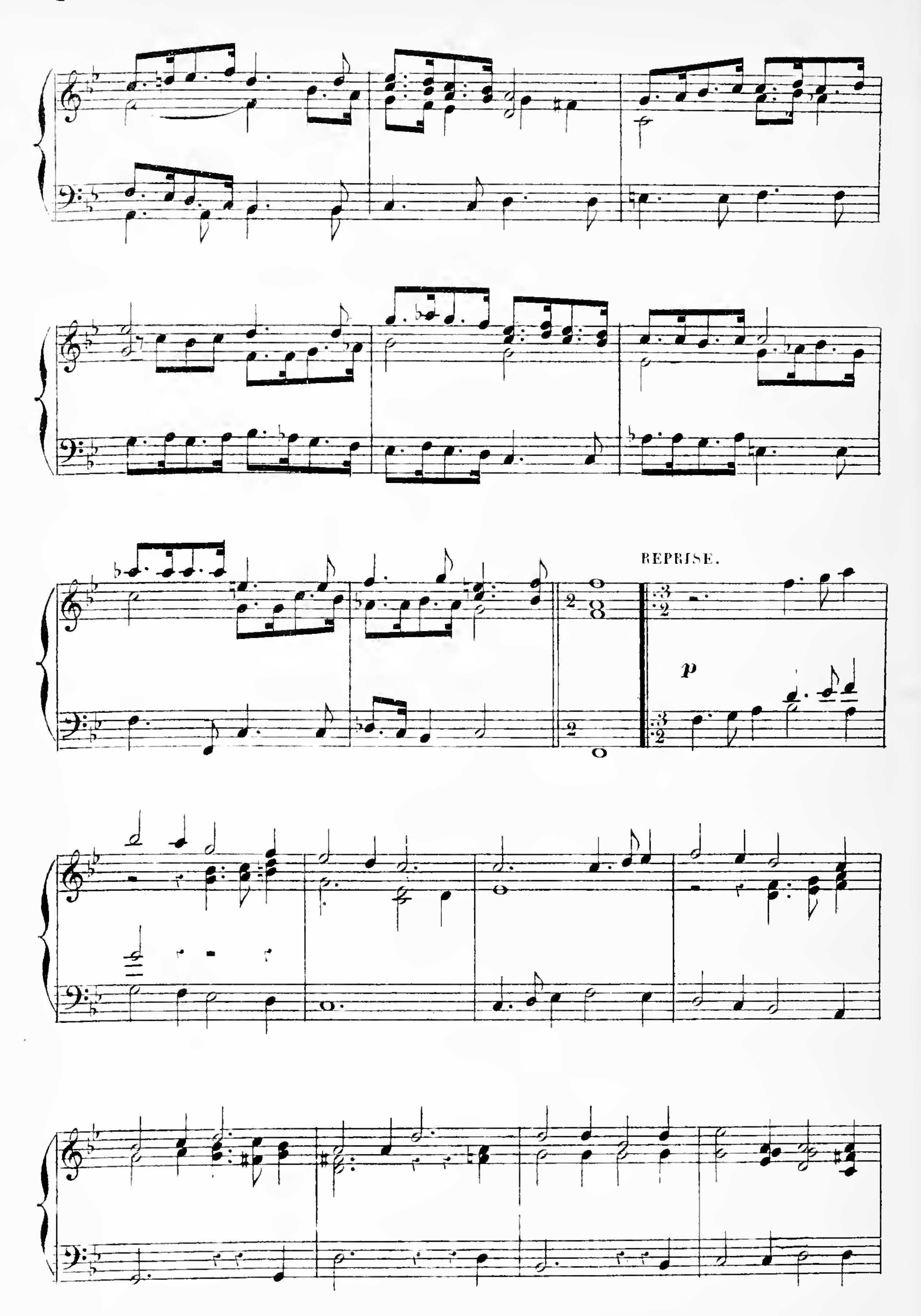
mise en musique
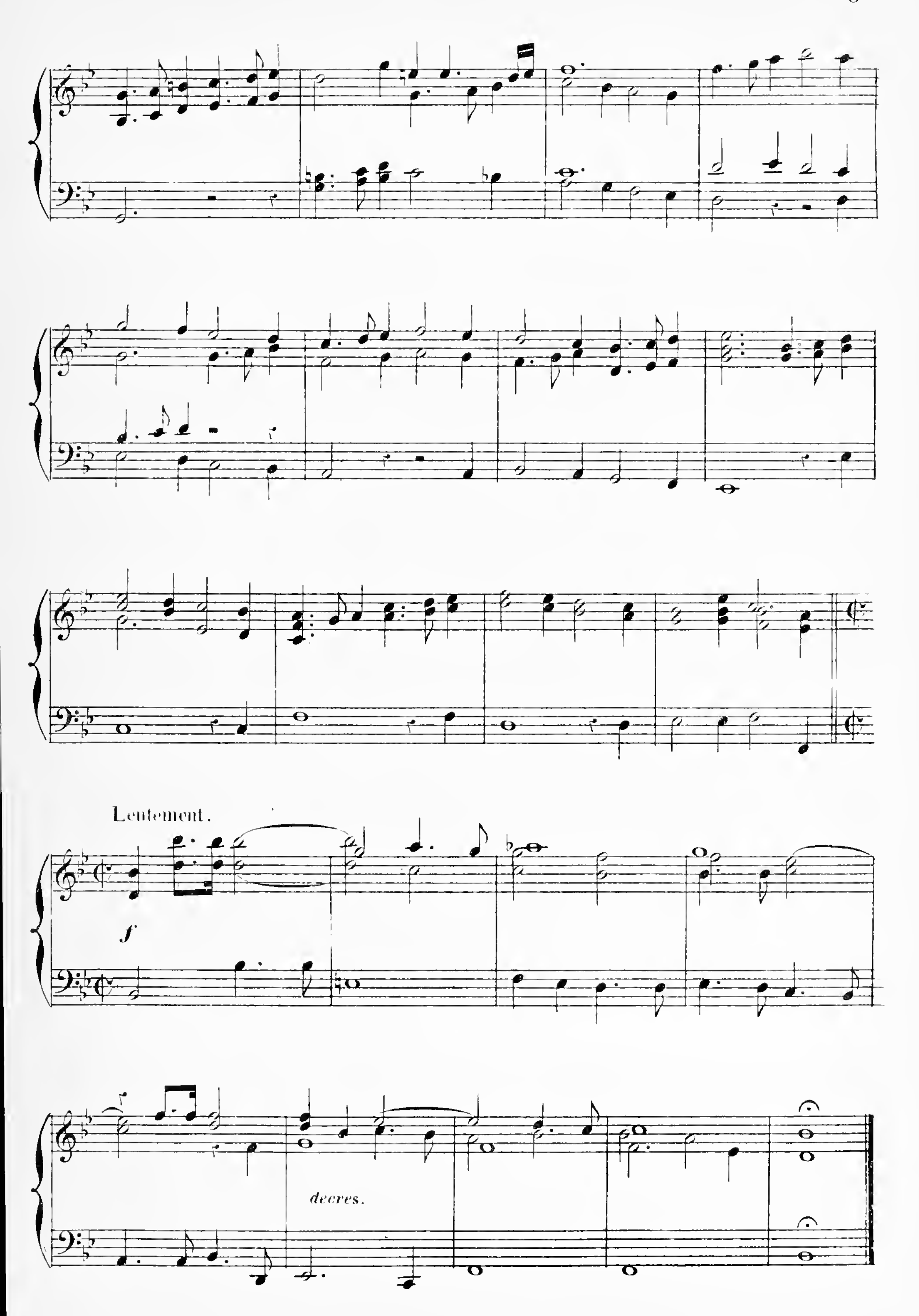
par

M^r. CAMBERT

Intendant de la musique de la Reine mère.
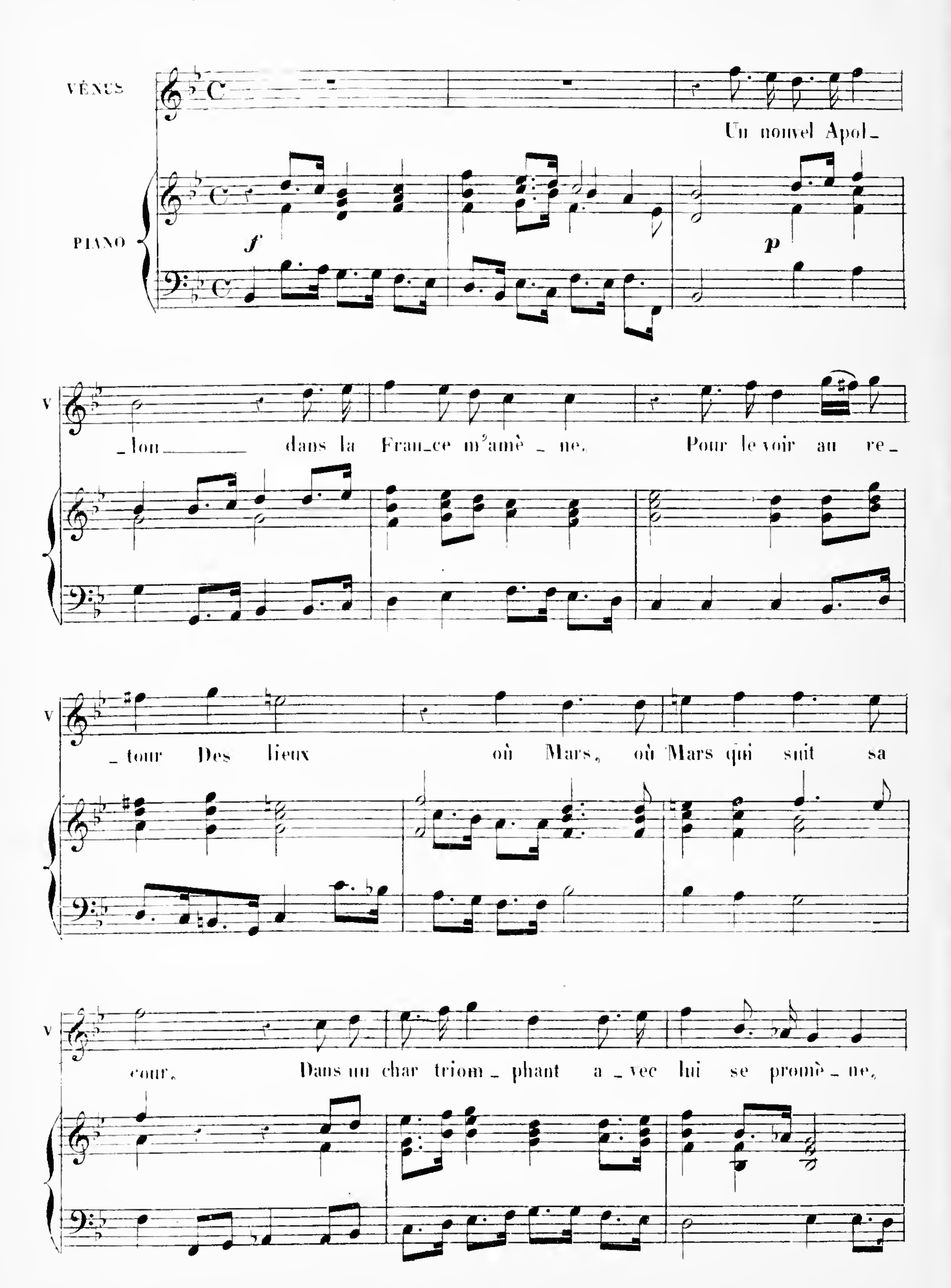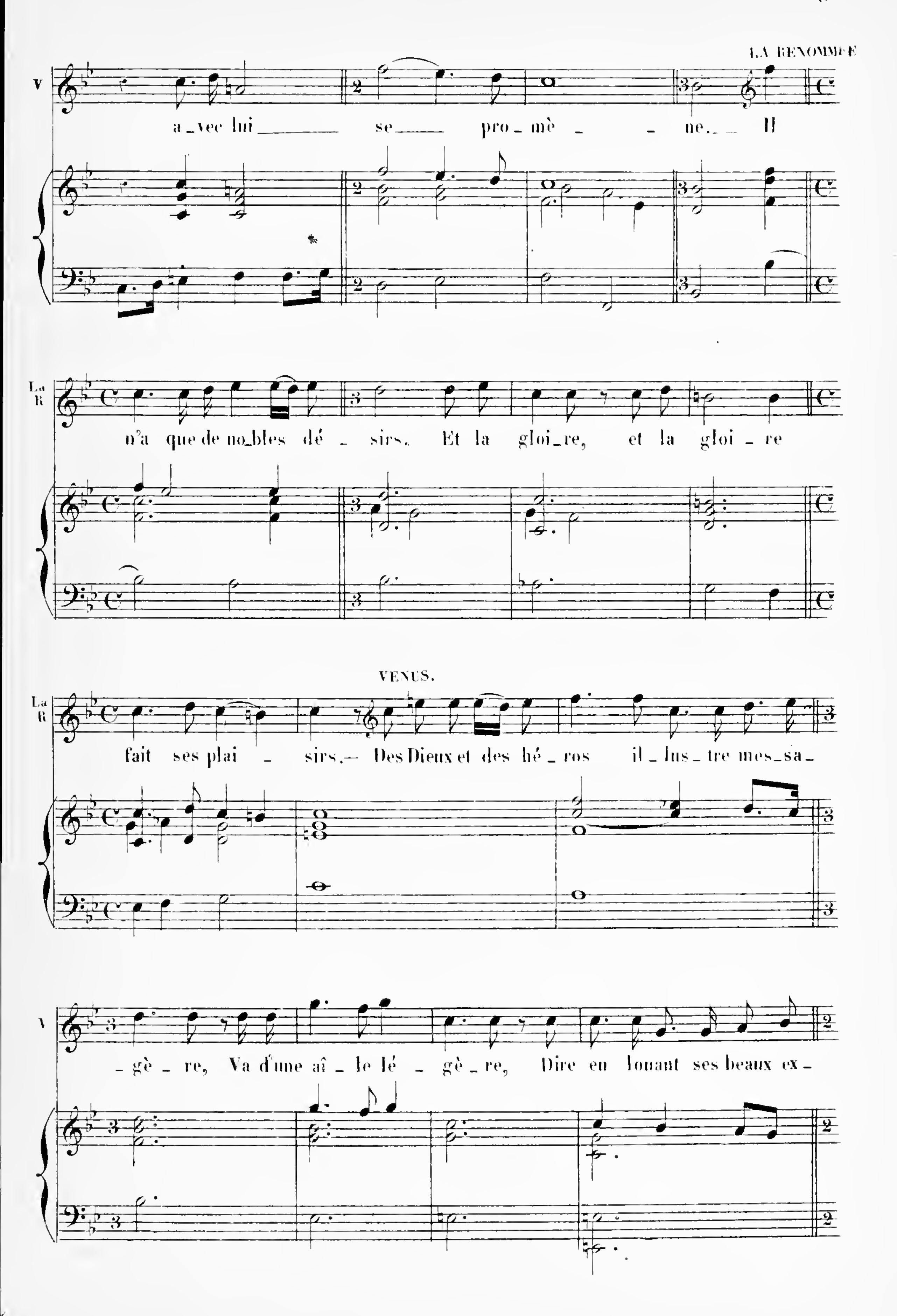



REPRISE.
p
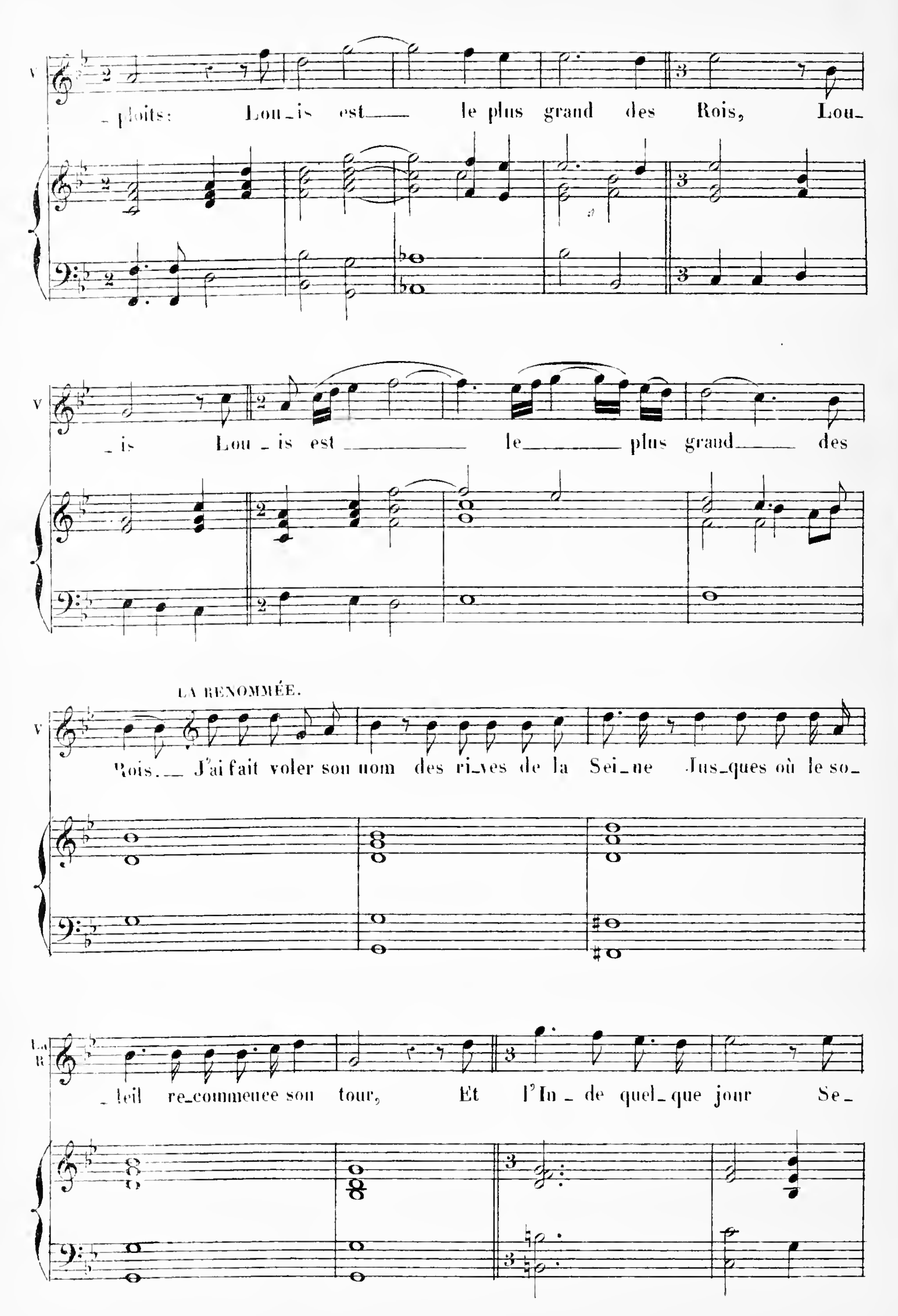

Lentement.
f
decres.
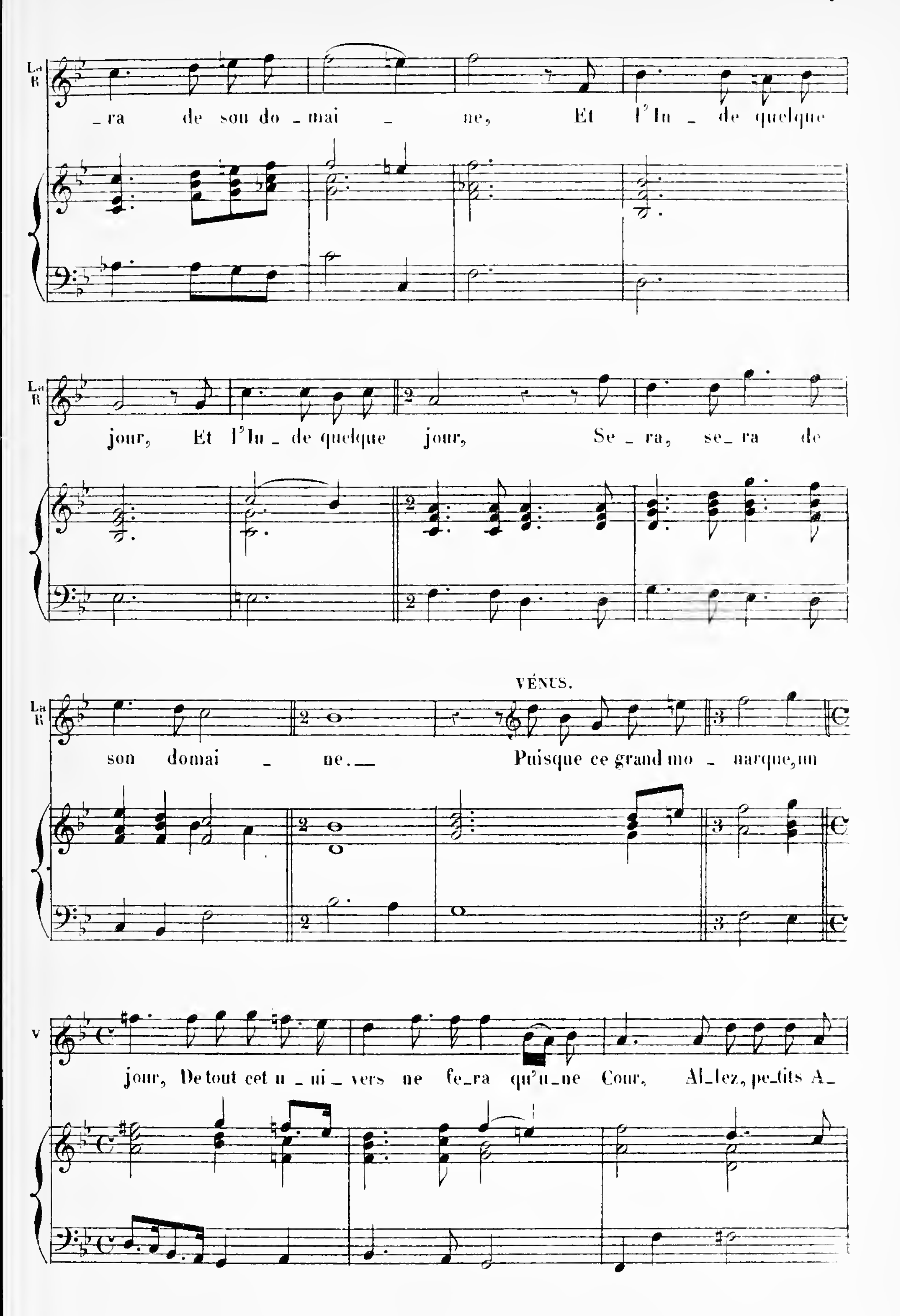
PROLOGUE.
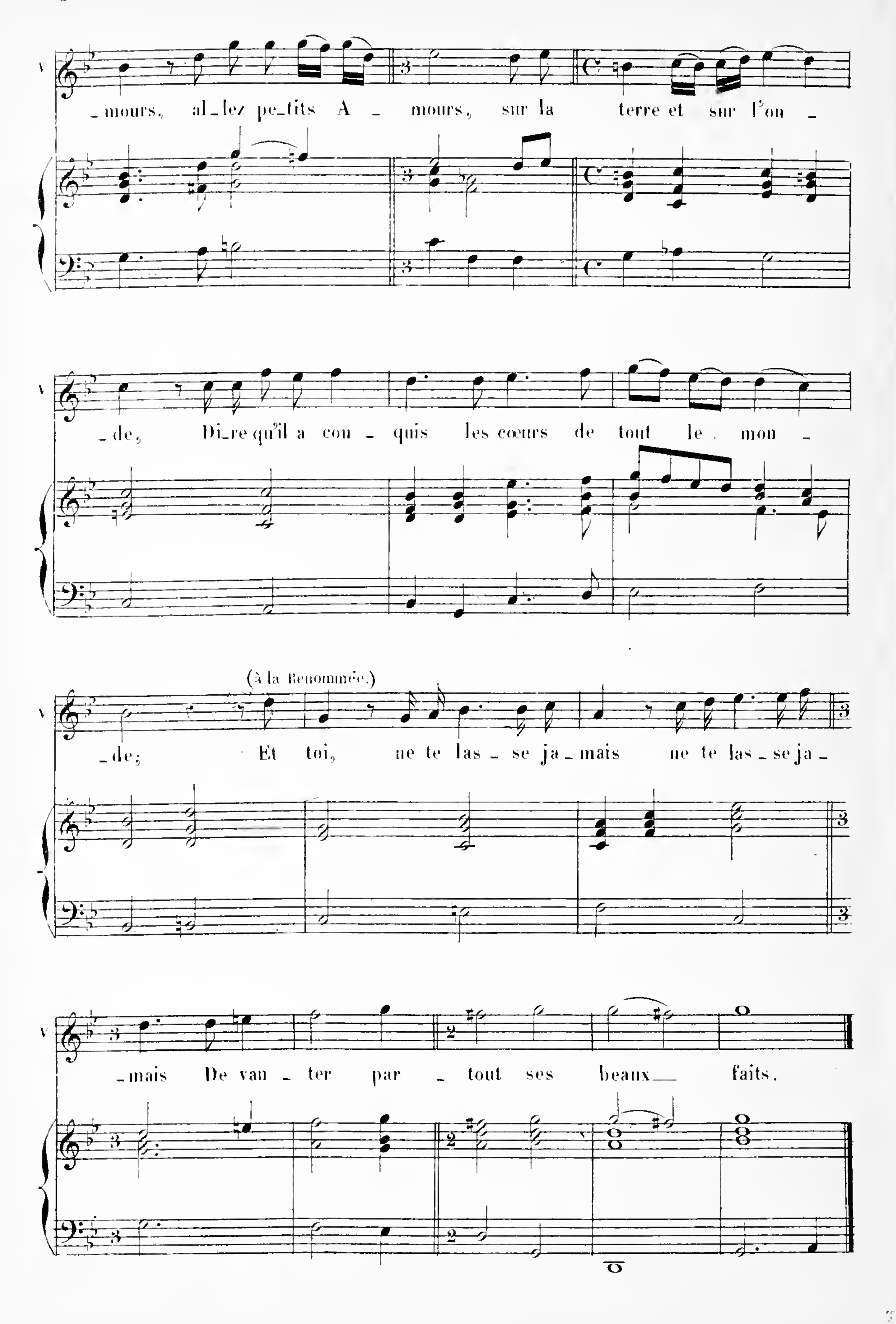
Vénus, La Renommée et deux petits Amours apparaissent en l'air dans un char tiré par des colombes
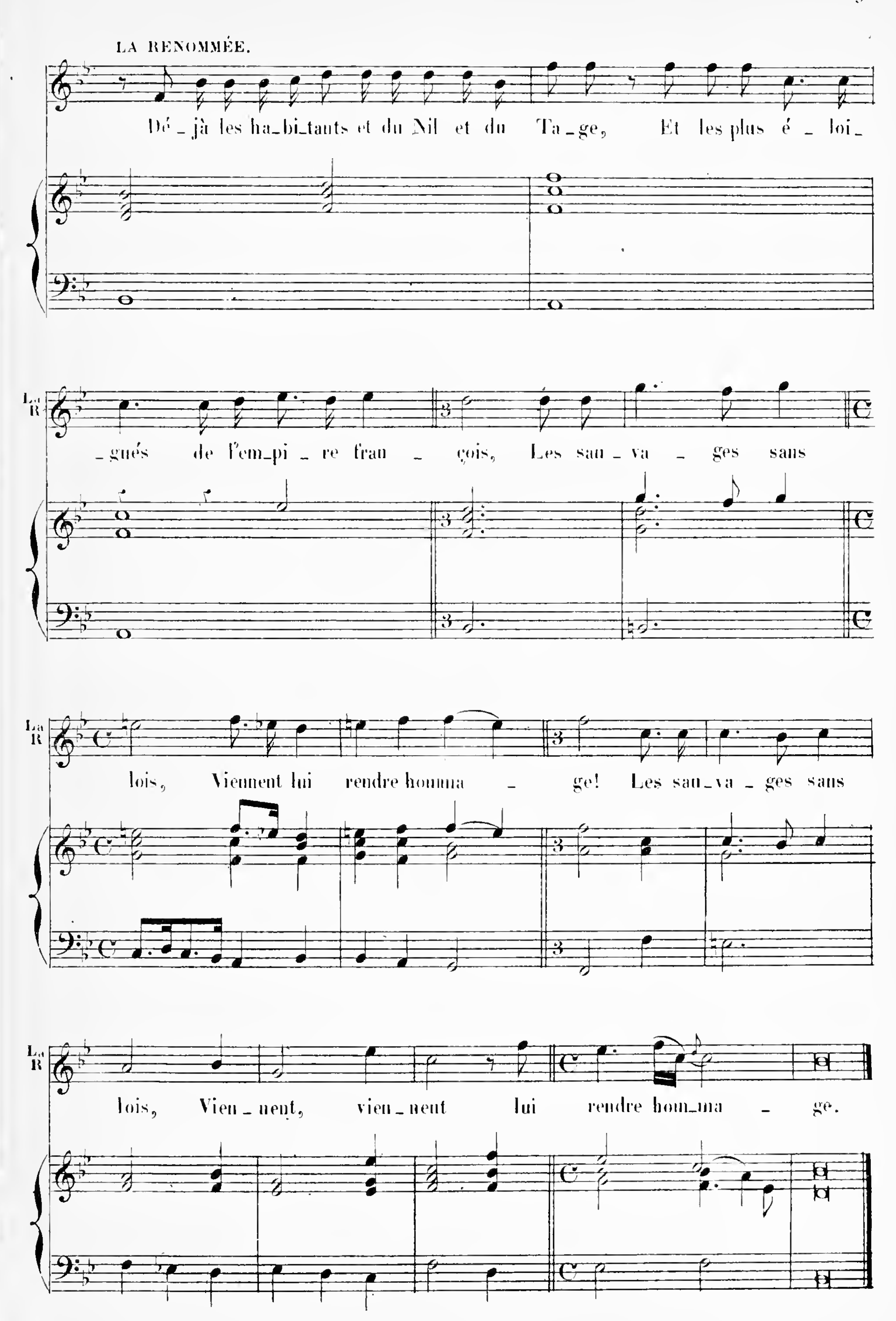



LA RENOMMÉE
V
a_vec lui se pro_mè _ _ ne._ Il
La R
n'a que de no_bles dé _ sirs. Et la gloi_re, et la gloi _ re
VENUS.
La R
fait ses plai _ sirs.— Des Dieux et des hé _ ros il _ lus _ tre mes_sa_
V
_gè _ re, Va d'une aî _ le lé _ gè _ re, Dire en louant ses beaux ex _


V
_ploits: Lou_is est le plus grand des Rois, Lou_
V
_is Lou _ is est le plus grand des
LA RENOMMÉE.
V
Rois. J'ai fait voler son nom des ri_ves de la Sei_ne Jus_ques où le so_
La R
_leil re_commence son tour, Et l'In _ de quel_que jour Se_
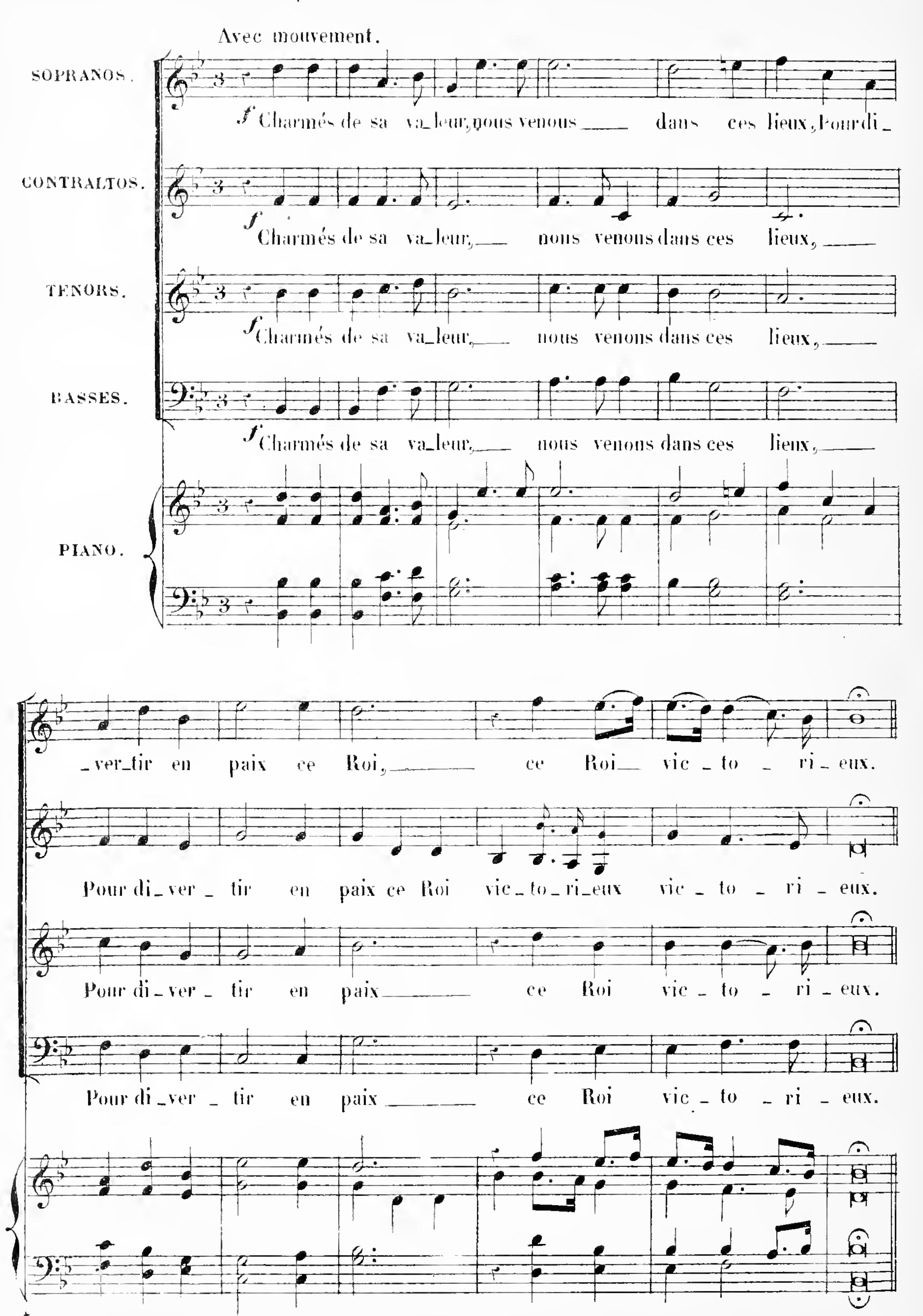

La R
_ra de son do _ mai _ ne, Et l'In _ de quelque
jour, Et l'In _ de quelque jour, Se _ ra, se _ ra de
son domai _ ne._
VÉNUS.
Puisque ce grand mo _ narque, un
V
jour, De tout cet u _ ni _ vers ne fe_ra qu'u_ne Cour, Al_lez, pe_tits A_


V
_mours, al_lez pe_tits A _ mours, sur la terre et sur l'on _
_de, Di_re qu'il a con _ quis les cœurs de tout le mon _
(à la Renommée.)
_de; Et toi, ne te las _ se ja _ mais ne te las _ se ja _
_mais De van _ ter par _ tout ses beaux__ faits.
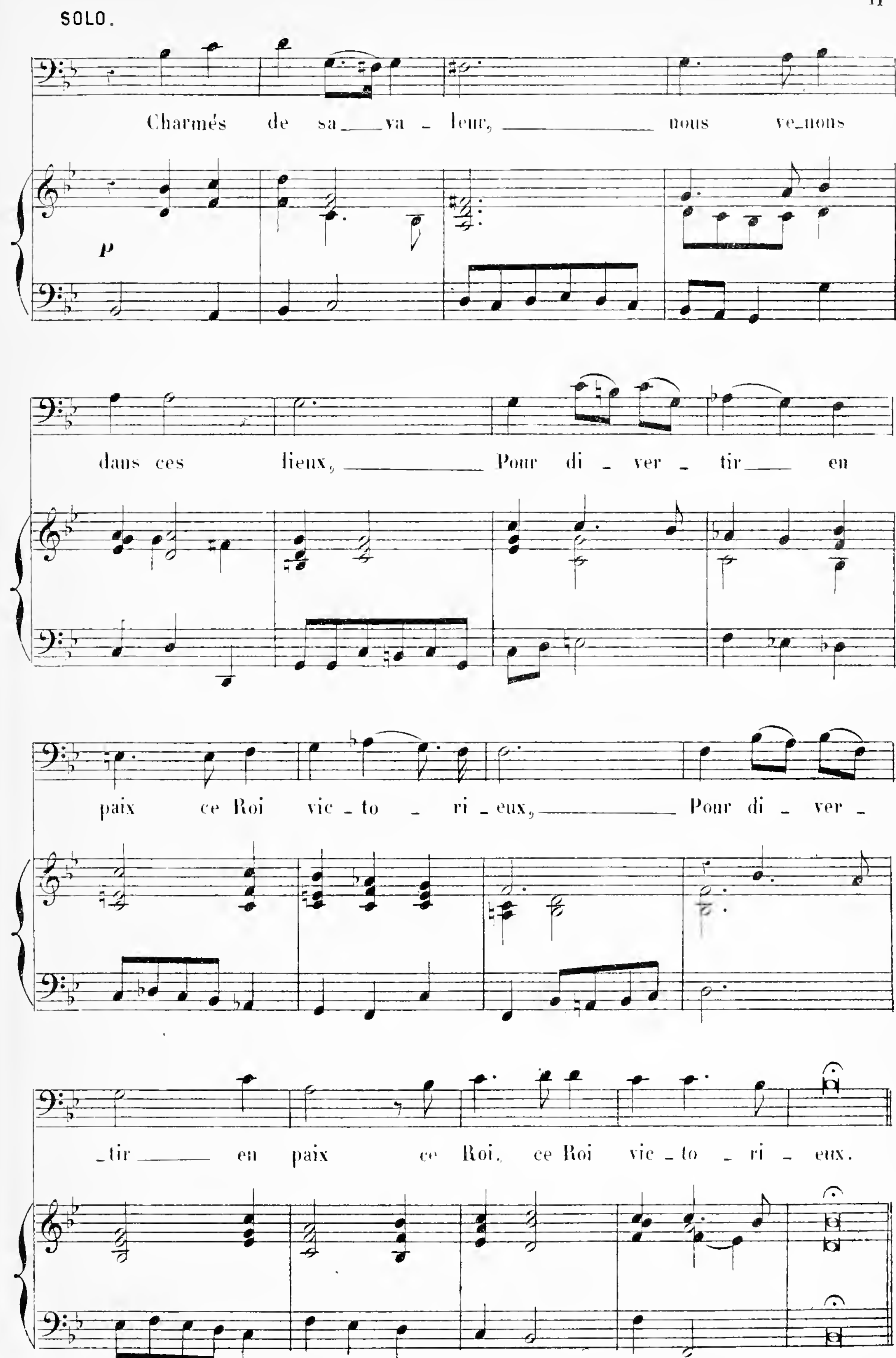

LA RENOMMÉE.
Dé_jà les ha_bi_tants et du Nil et du Ta_ge, Et les plus é_loi_
_gués de l'em_pi_re fran_çois, Les sau_va_ges sans
La R.
lois, Viennent lui rendre homma_ge! Les sau_va_ges sans
La R.
lois, Vien_nent, vien_nent lui rendre hom_ma_ge.
La R.

CHŒUR.
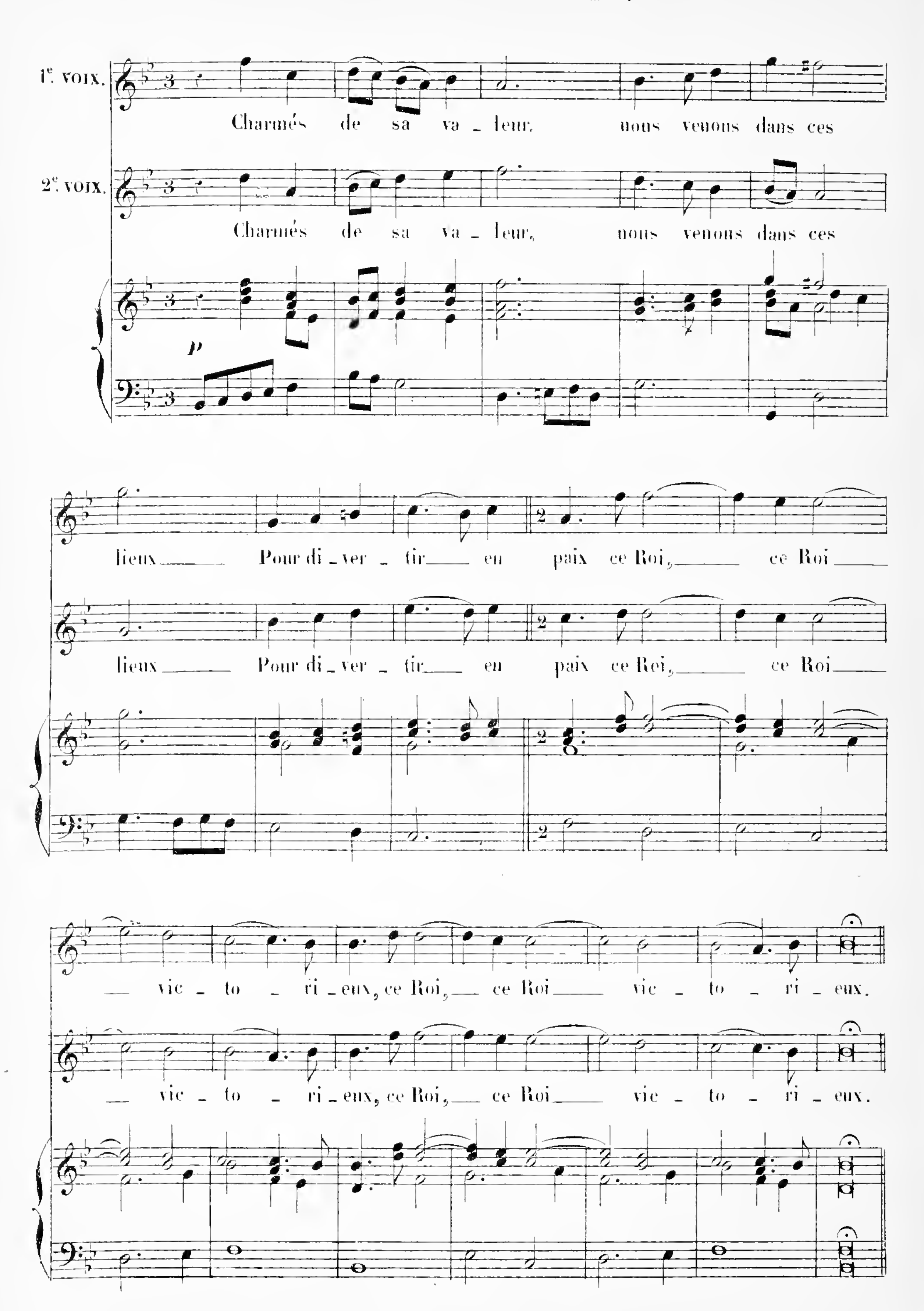
Les Nations paraissent sur la terre *
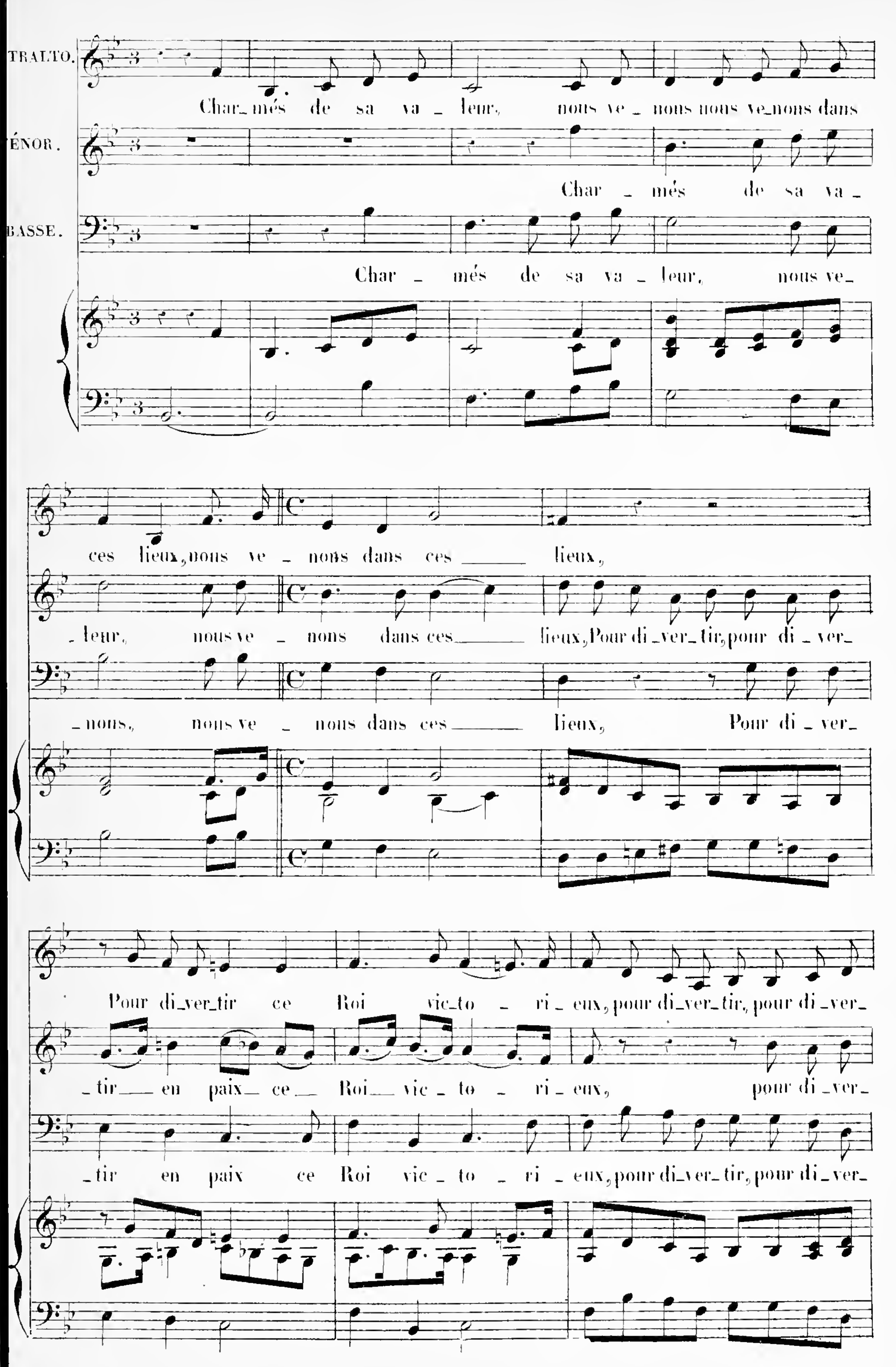


* *Charmés de sa valeur*, à quatre, se dit le premier et dernier, et entre chacun se fait une danse des quatre nations, chacune à part, à savoir les Africains, les Mores, les Egyptiens et les Espagnols.


SOLO.
Charmés de sa_va_leur, nous ve_nons
p
dans ces lieux, Pour di_ver_tir en
paix ce Roi vic_to_ri_eux, Pour di_ver_
_tir en paix ce Roi, ce Roi vic_to_ri_eux.

STROPHE POUR DEUX VOIX DE FEMMES.



TRIO.


TRALTO.
TÉNOR.
BASSE.
Char_més de sa va _ leur, nous ve _ nous nous ve_nous dans
Char _ més de sa va _
Char _ més de sa va _ leur, nous ve_
ces lieux, nous ve _ nons dans ces lieux,
_ leur, nous ve _ nons dans ces lieux, Pour di _ ver_tir, pour di _ ver_
_ nous, nous ve _ nous dans ces lieux, Pour di _ ver_
Pour di_ver_tir ce Roi vic_to _ ri _ eux, pour di_ver_tir, pour di _ ver_
_ tir en paix ce Roi vic _ to _ ri _ eux, pour di _ ver_
_ tir en paix ce Roi vic _ to _ ri _ eux, pour di_ver_tir, pour di _ ver_

_tir en paix ce Roi vic_to_ _ri_eux.

_tir en paix ce Roi vic_to_ _ri_eux.

_tir en paix ce Roi vic _ to_ _ri_eux.

CHŒUR.
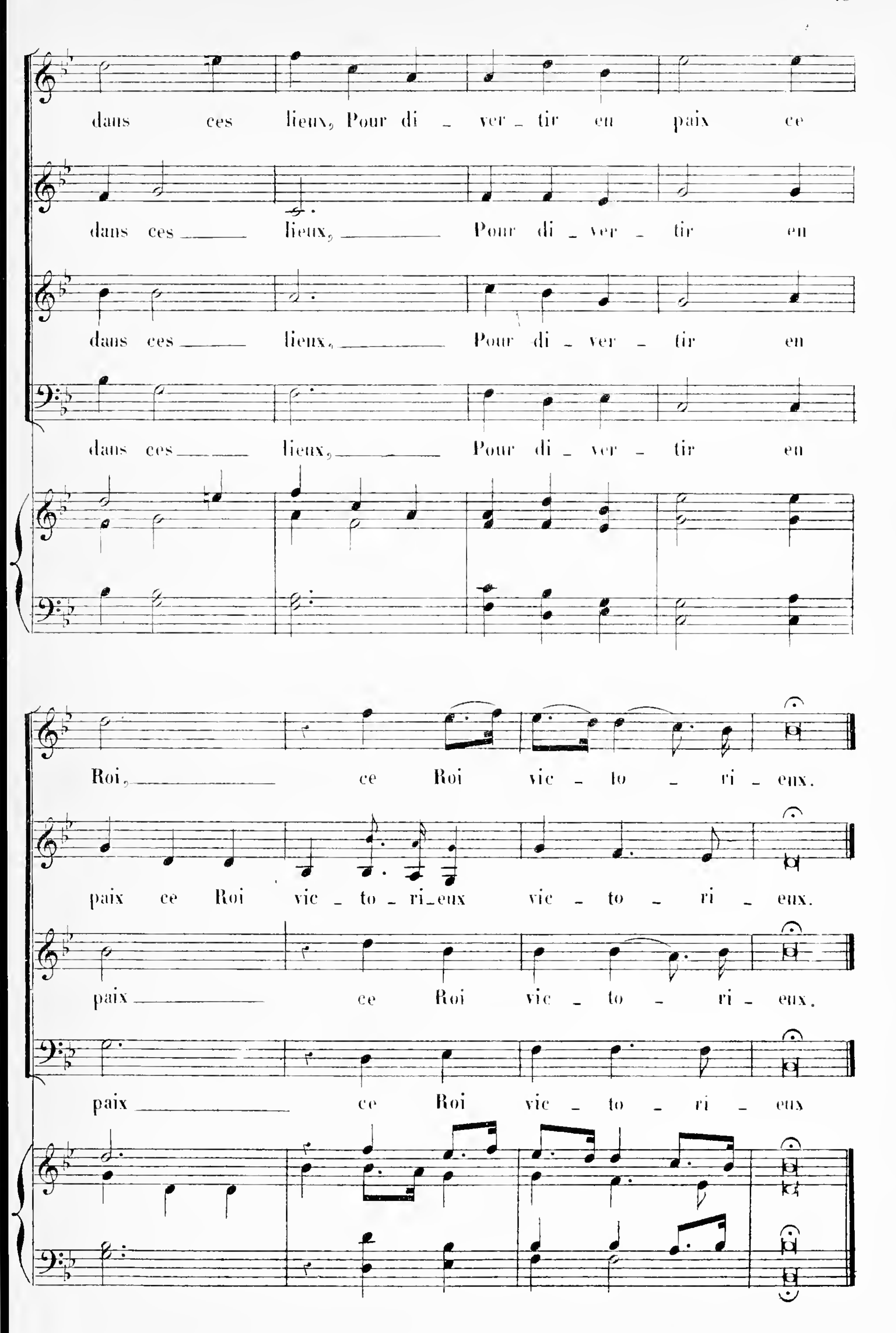
f Char_més de sa va_leur, nous ve_nous

f Char_més de sa va_leur, nous ve_nous

f Char_més de sa va_leur, nous ve_nous

f Char_més de sa va_leur, nous ve_nous

f
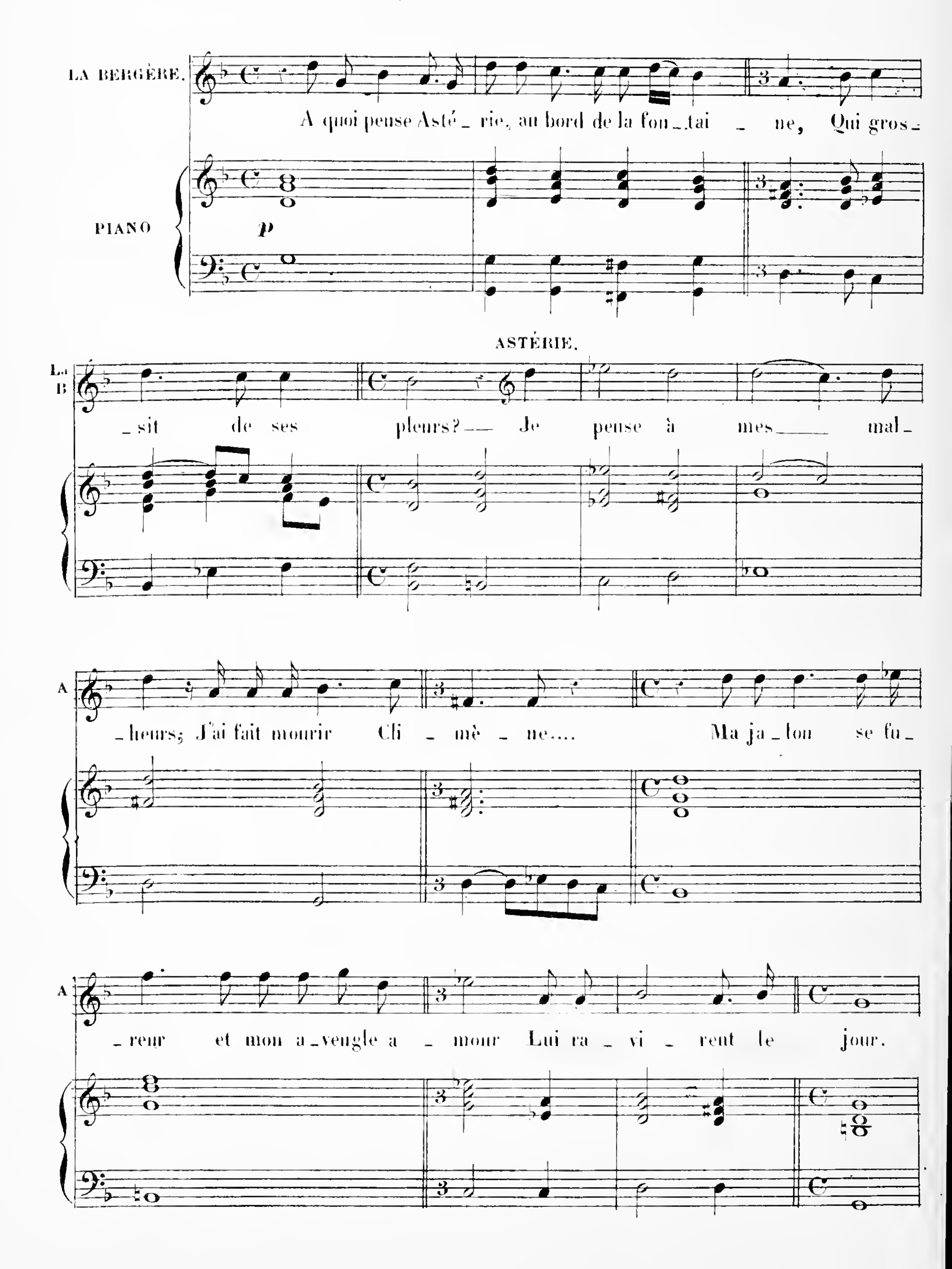

dans ces lieux, Pour di _ ver _ tir en paix ce
dans ces lieux, Pour di _ ver _ tir en
dans ces lieux, Pour di _ ver _ tir en
dans ces lieux, Pour di _ ver _ tir en
Roi, ce Roi vic _ to _ ri _ eux.
paix ce Roi vic _ to _ ri_eux vic _ to _ ri _ eux.
paix ce Roi vic _ to _ ri _ eux.
paix ce Roi vic _ to _ ri _ eux
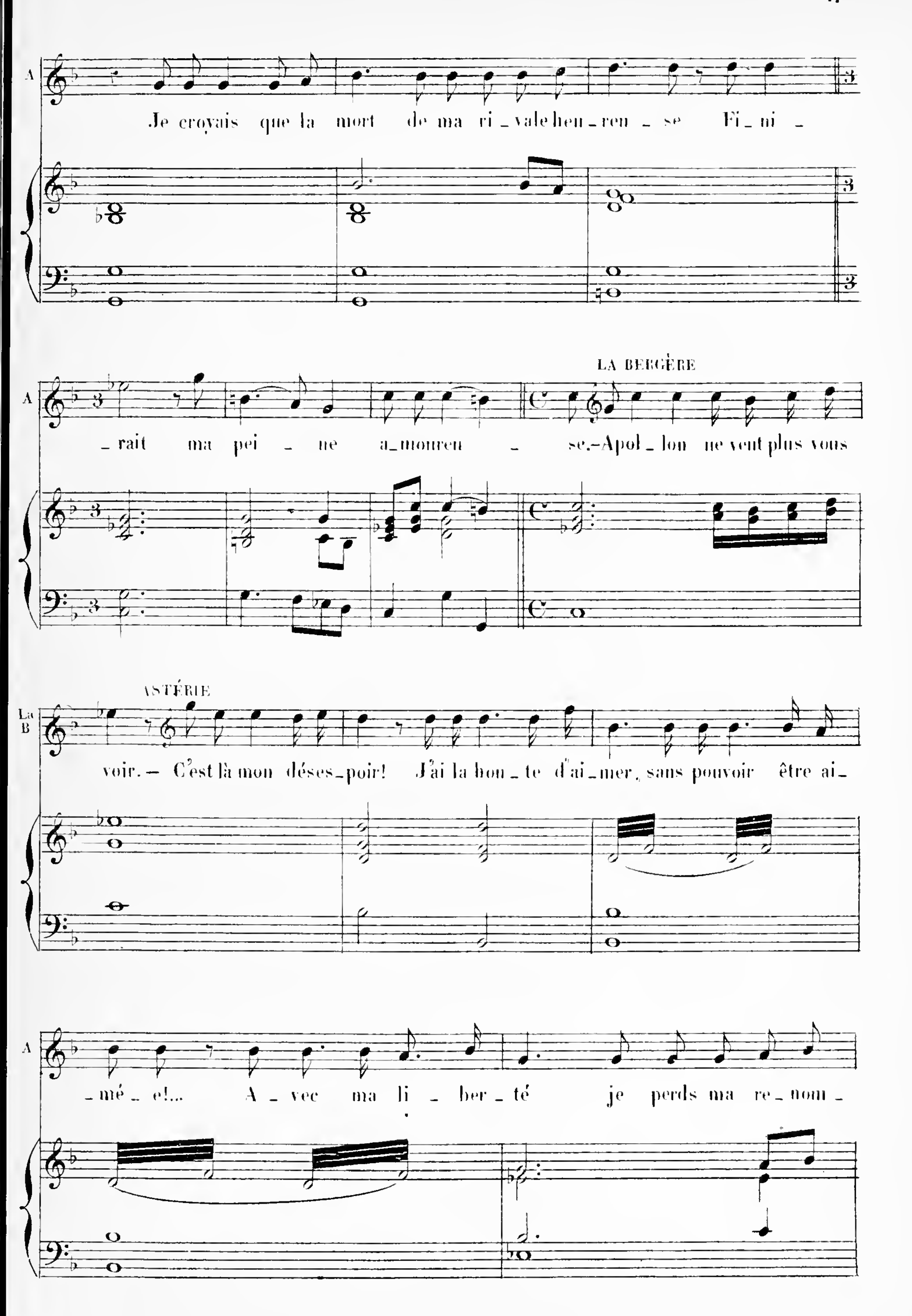
ACTE I.
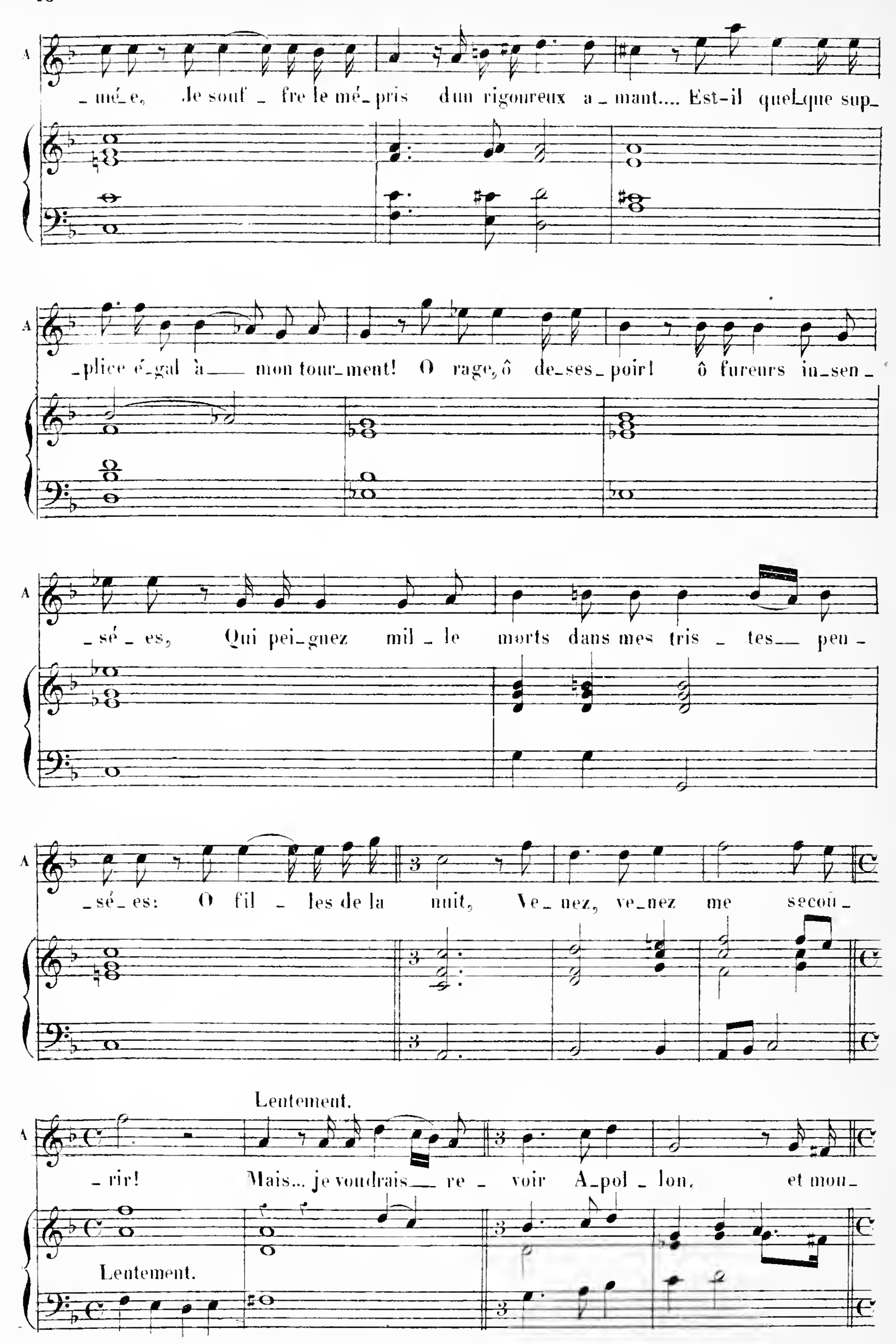
Le théâtre représente un parterre orné de fleurs et arrosé de fontaines.
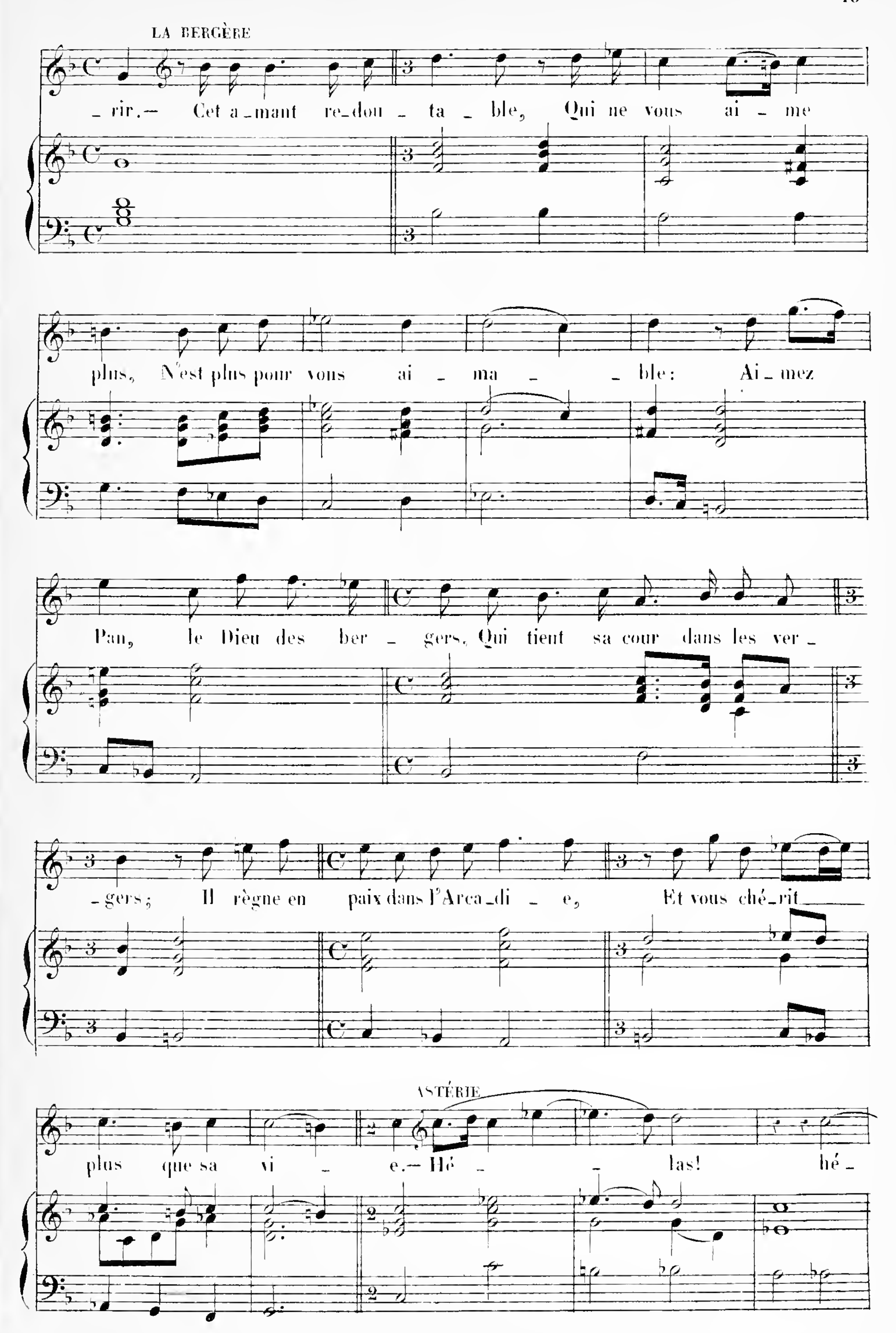
SCÈNE I.
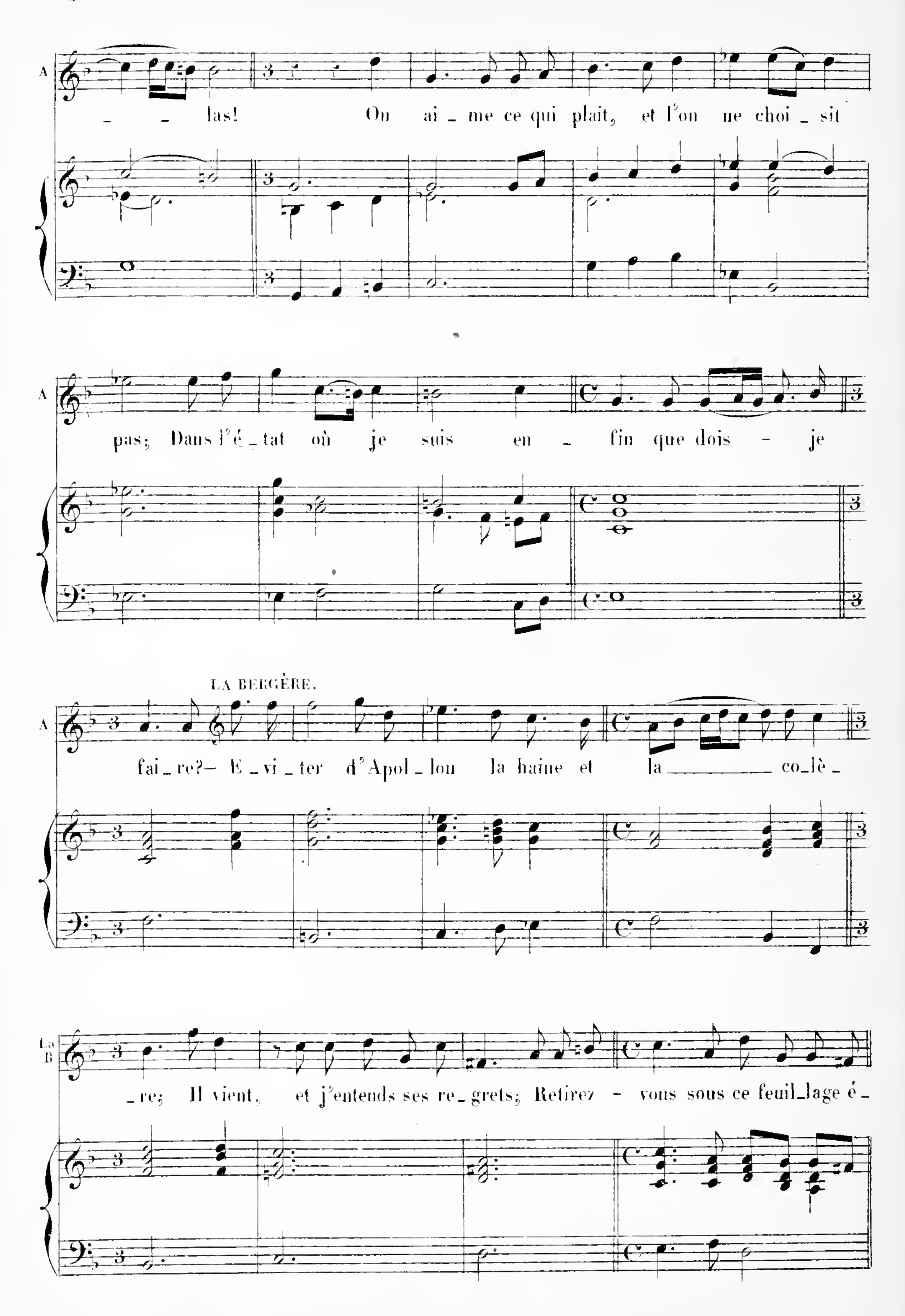
ASTERIE, PHILIS (bergère, confidente d'Astérie)




A
Je croyais que la mort de ma ri_vale heu_reu _ se Fi_ni _
A
_rait ma pei _ ne a_moureu _ se.-Apol_lon ne veut plus vous
LA BERGÈRE
ASTÉRIE
La B
voir.— C'est là mon déses_poir! J'ai la hon_te d'ai_mer, sans pouvoir être ai_
A
_mé _ e!... A _ vec ma li _ ber _ té je perds ma re_nom _
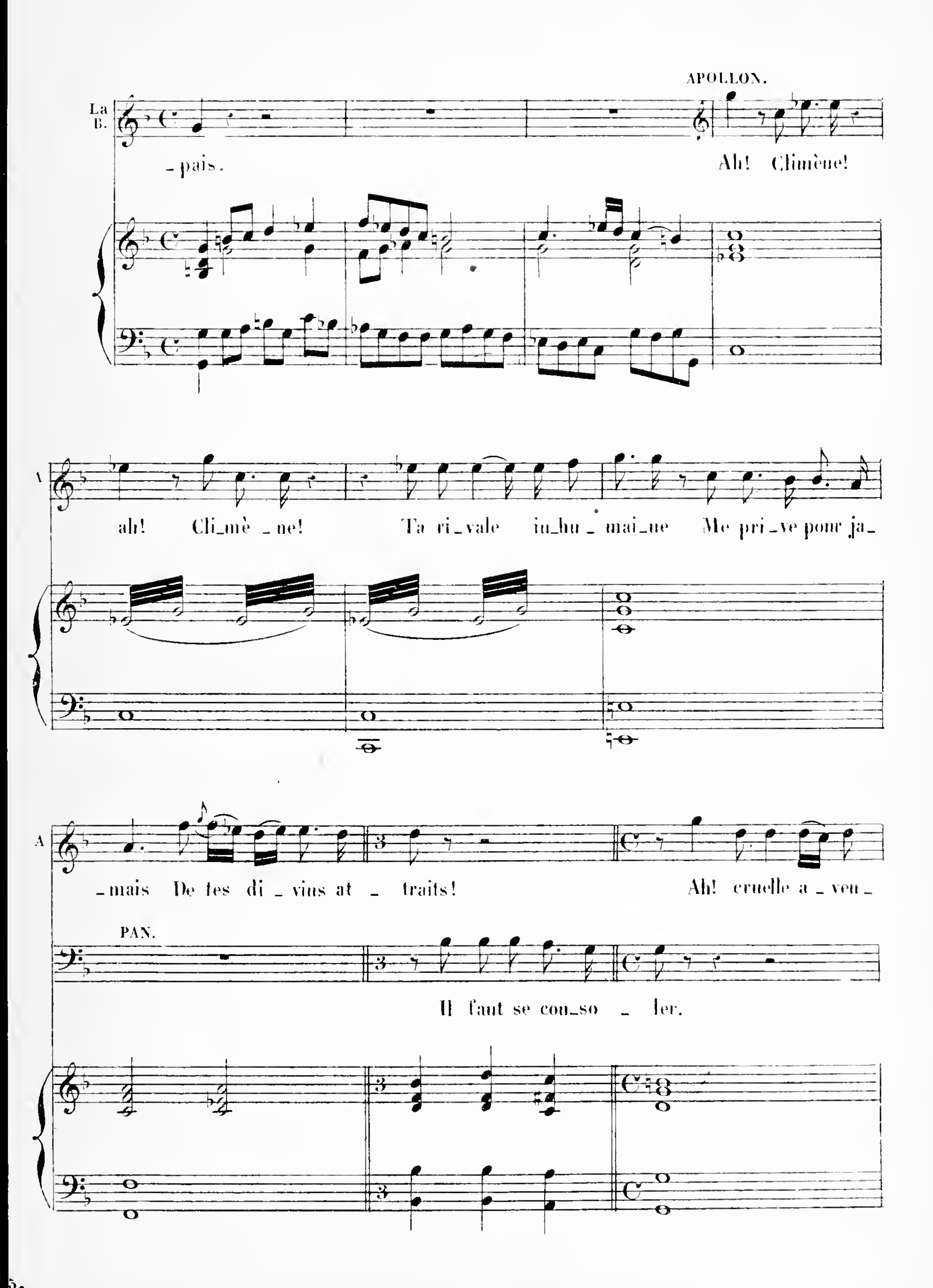

A
_mé_e, Je souf _ fre le mé_pris d'un rigoureux a_mant.... Est-il quel_que sup_
_plice é_gal à mon tour_ment! O rage, ô de_ses_poir! ô fureurs in_sen_
_sé_es, Qui pei_gnez mil_le morts dans mes tris_tes pen_
_sé_es: O fil_les de la nuit, Ve_nez, ve_nez me secou_
Lentement.
_rir! Mais... je voudrais re_voir A_pol_lon, et mou_
Lentement.
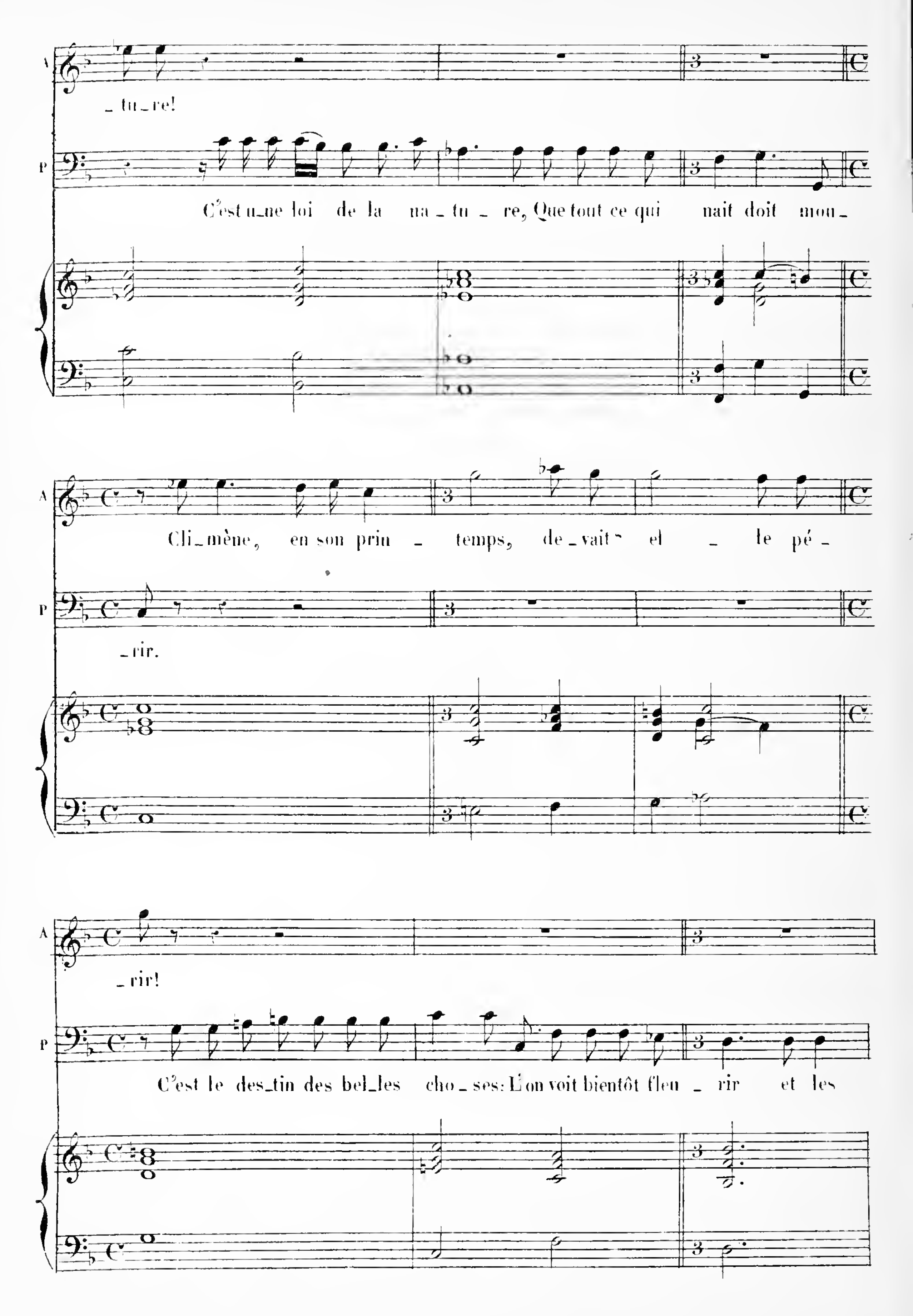

LA BERGÈRE
_rir.— Cet a_mant re_dou _ ta _ ble, Qui ne vous ai _ me
plus, N'est plus pour vous ai _ ma _ _ ble: Ai_mez
Pan, le Dieu des ber _ gers, Qui tient sa cour dans les ver_
_gers; Il règne en paix dans l'Arca_di _ e, Et vous ché_rit
plus que sa vi _ e.— Hé _ _ las! hé_
ASTÉRIE
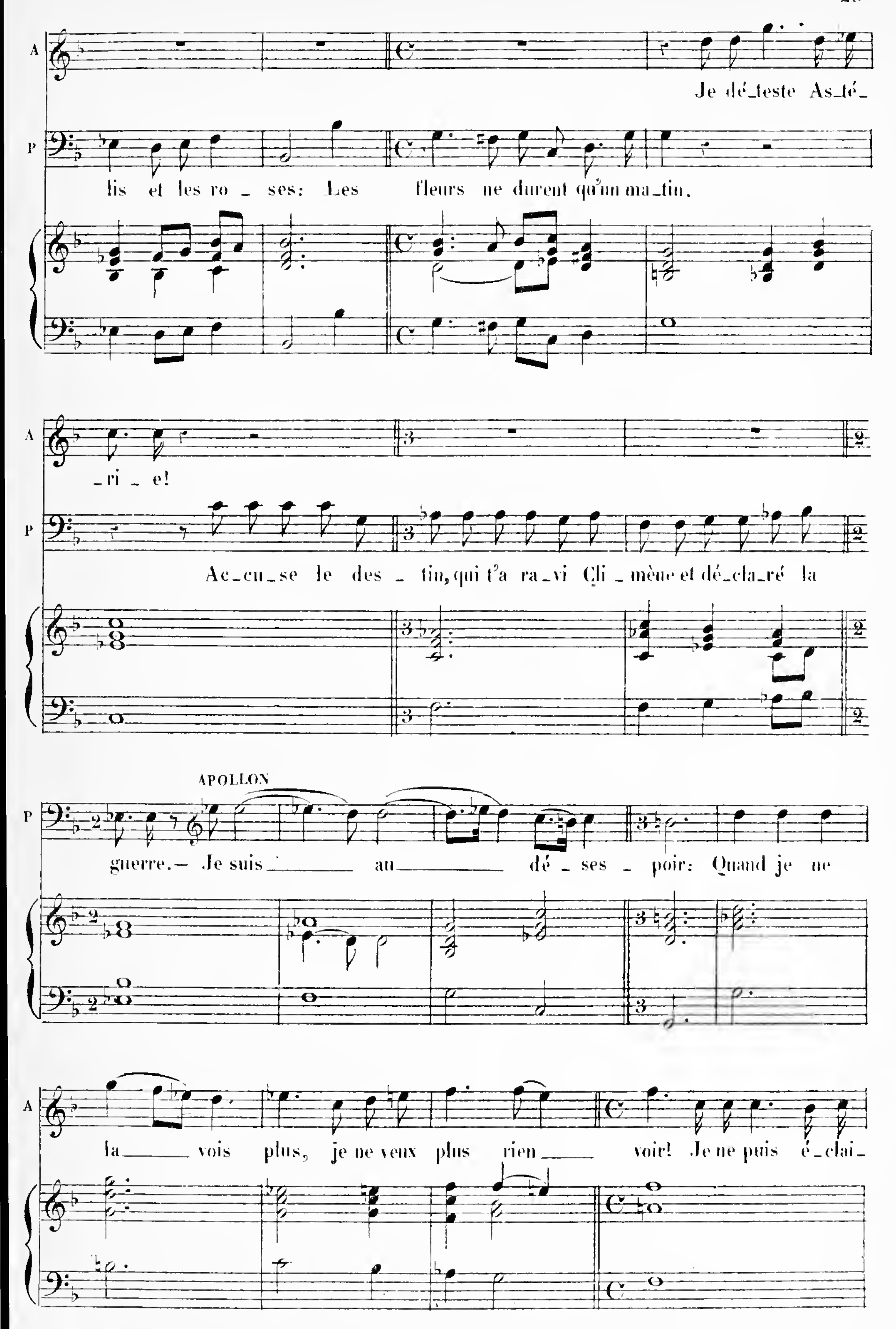

A
_ _ las! On ai_me ce qui plait, et l'on ne choi_sit
A
pas; Dans l'é_tat où je suis en _ fin que dois - je
LA BERGÈRE.
A
fai_re?– E_vi_ter d'Apol_lon la haine et la co_lè_
La B
_re; Il vient, et j'entends ses re_grets; Retirez - vous sous ce feuil_lage é_
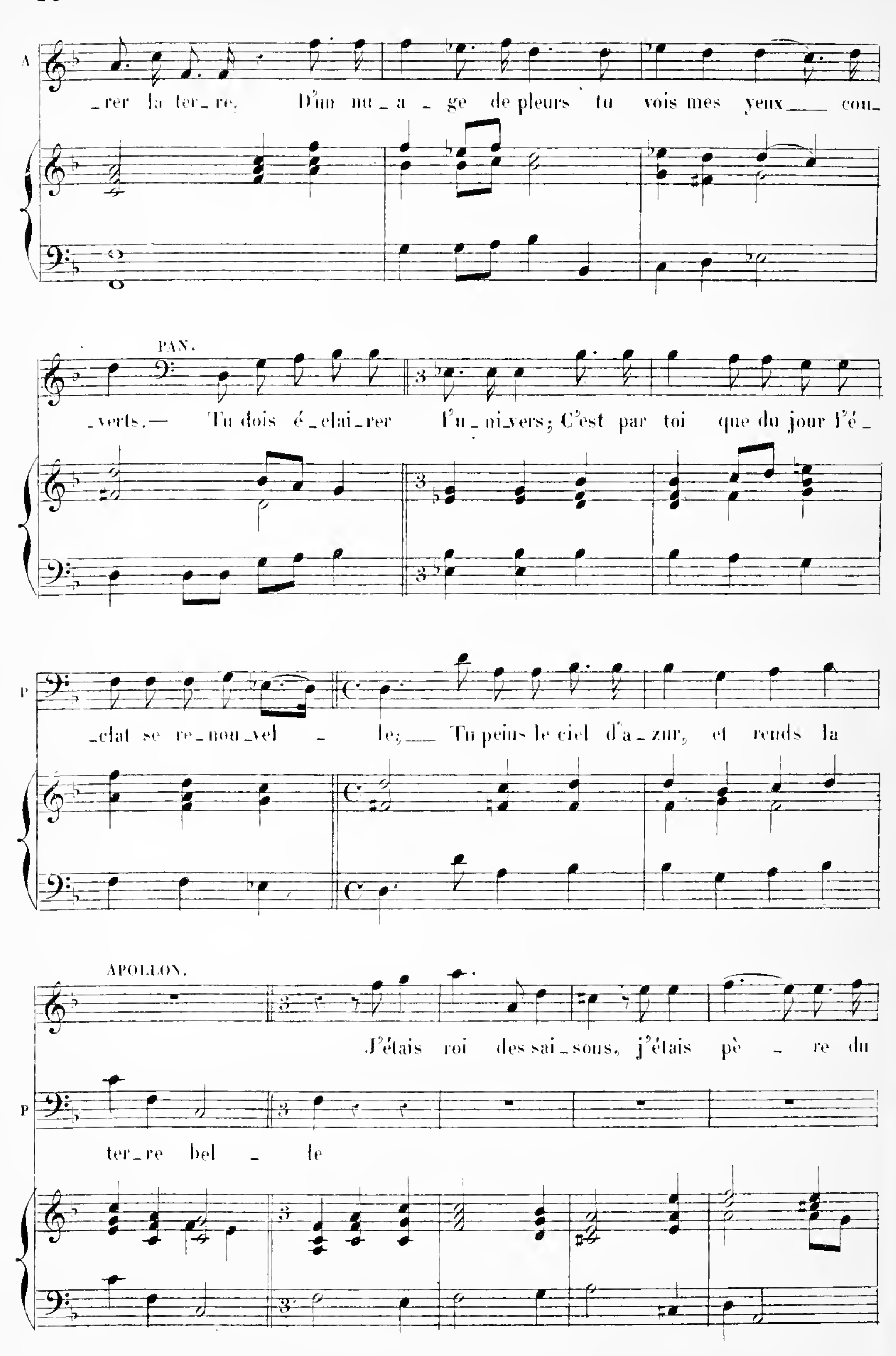
SCÈNE II.
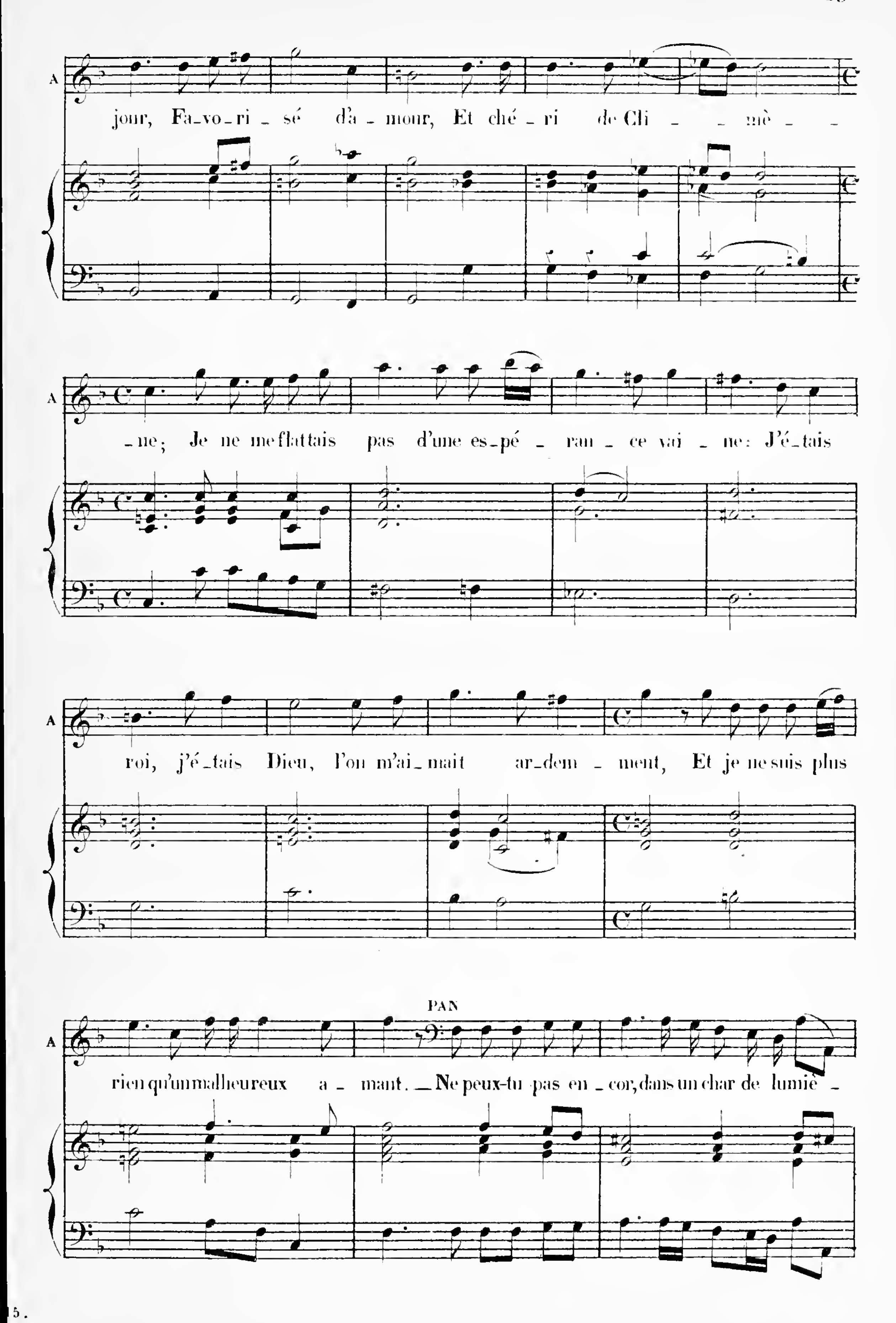
APOLLON, PAN, LES SATYRES.
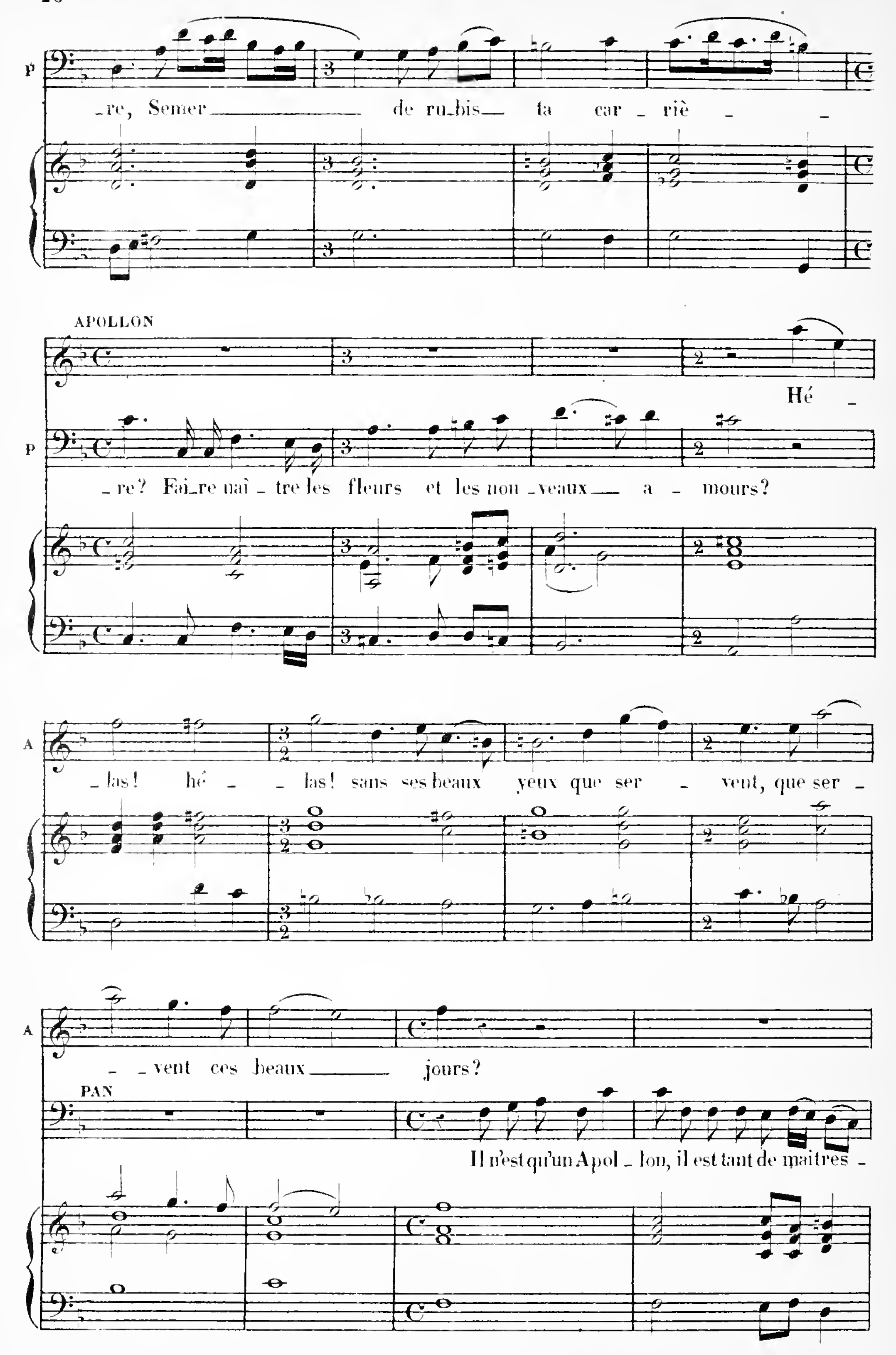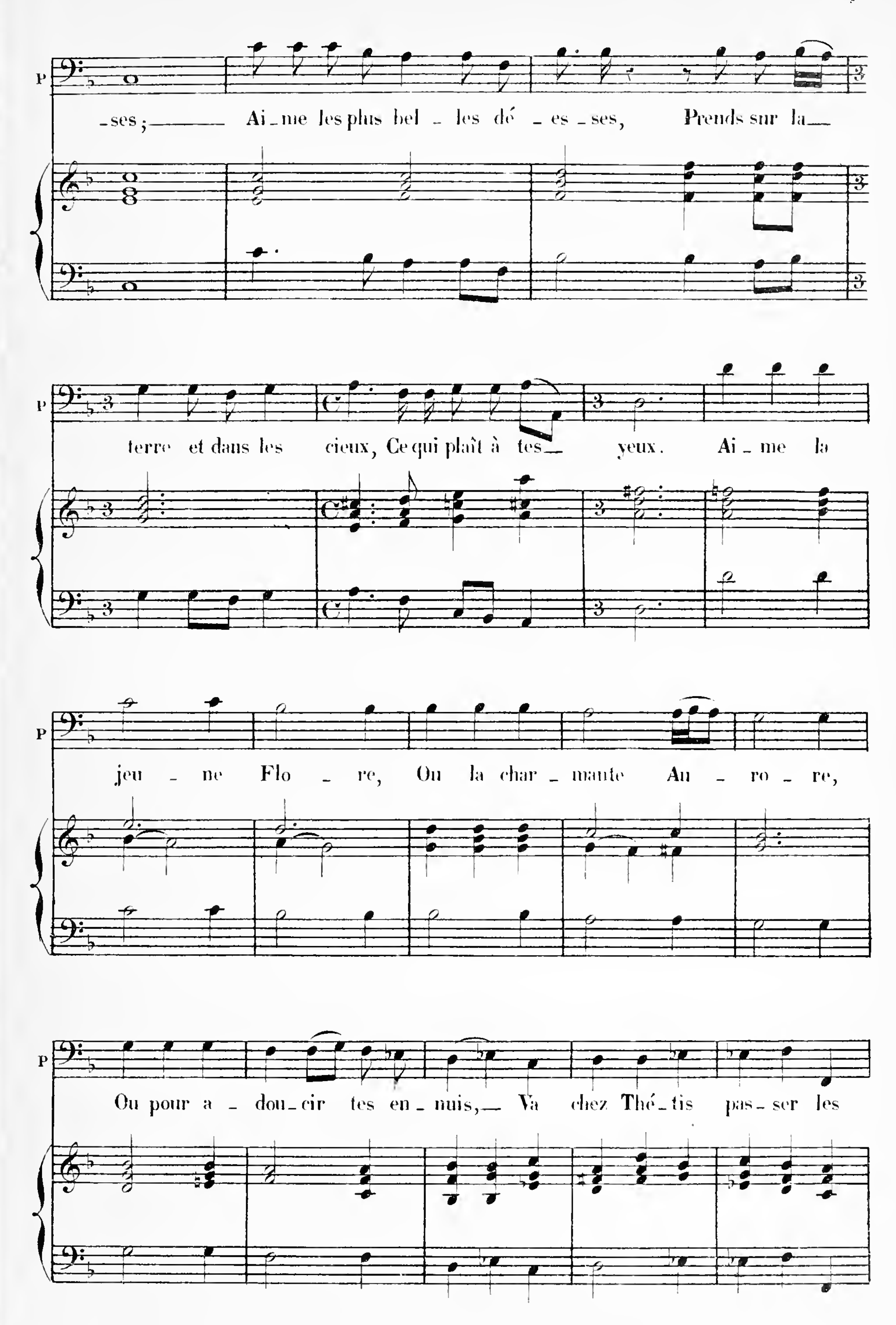



A
_tu_re!
P
C'est u_ne loi de la na_tu_re, Que tout ce qui nait doit mou_
A
Cli_mène, en son prin_temps, de_vait el_le pé_
P
_rir.
A
_rir!
P
C'est le des_tin des bel_les cho_ses: L'on voit bientôt fleu_rir et les
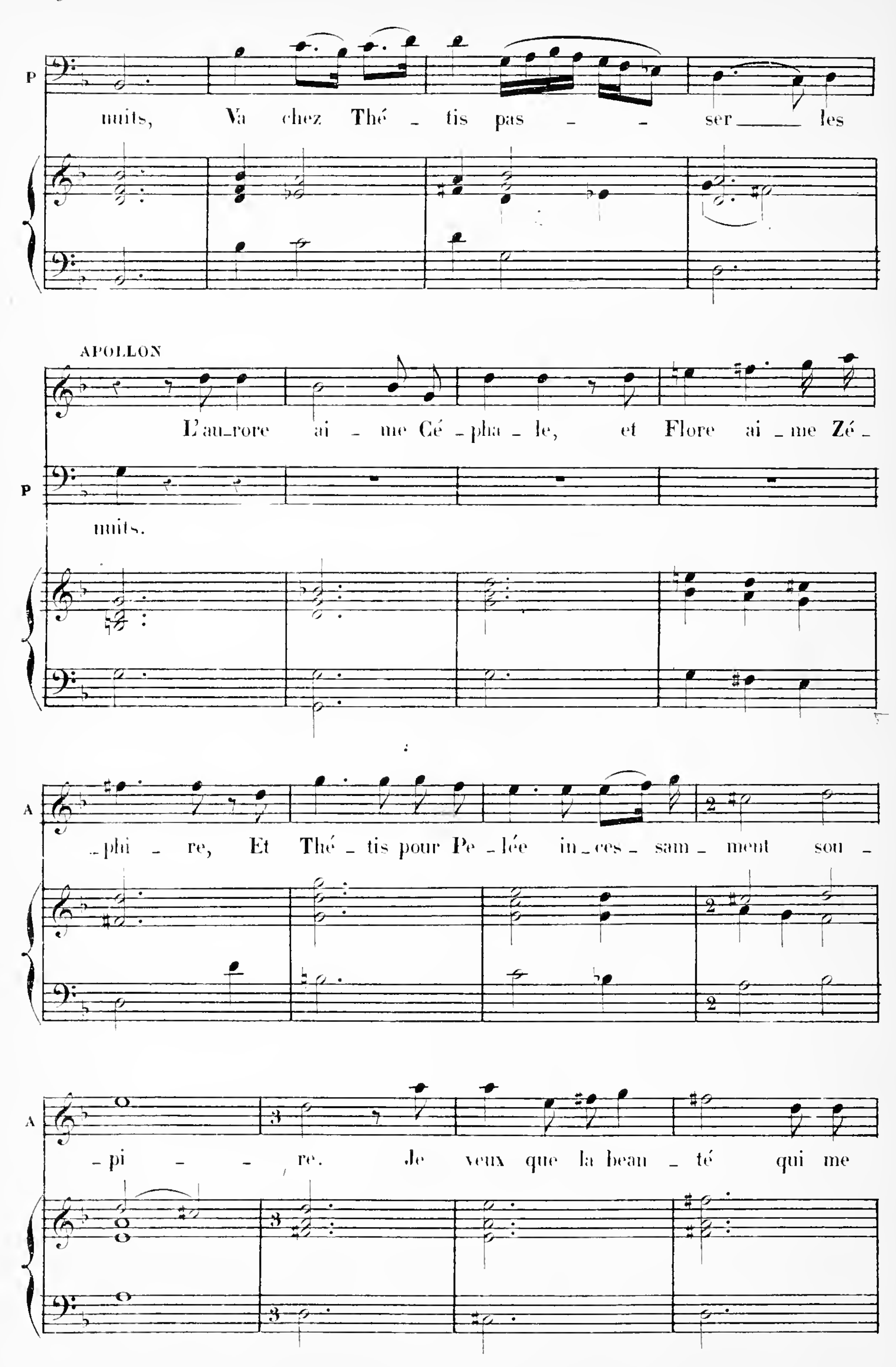

A
Je dé_teste As_té_
P
lis et les ro _ ses: Les fleurs ne durent qu'un ma_tin.
A
_ri _ e!
P
Ac_cu_se le des _ tin, qui t'a ra_vi Cli _ mène et dé_cla_ré la
APOLLON
P
guerre.— Je suis au dé _ ses _ poir: Quand je ne
A
la vois plus, je ne veux plus rien voir! Je ne puis é_clai_
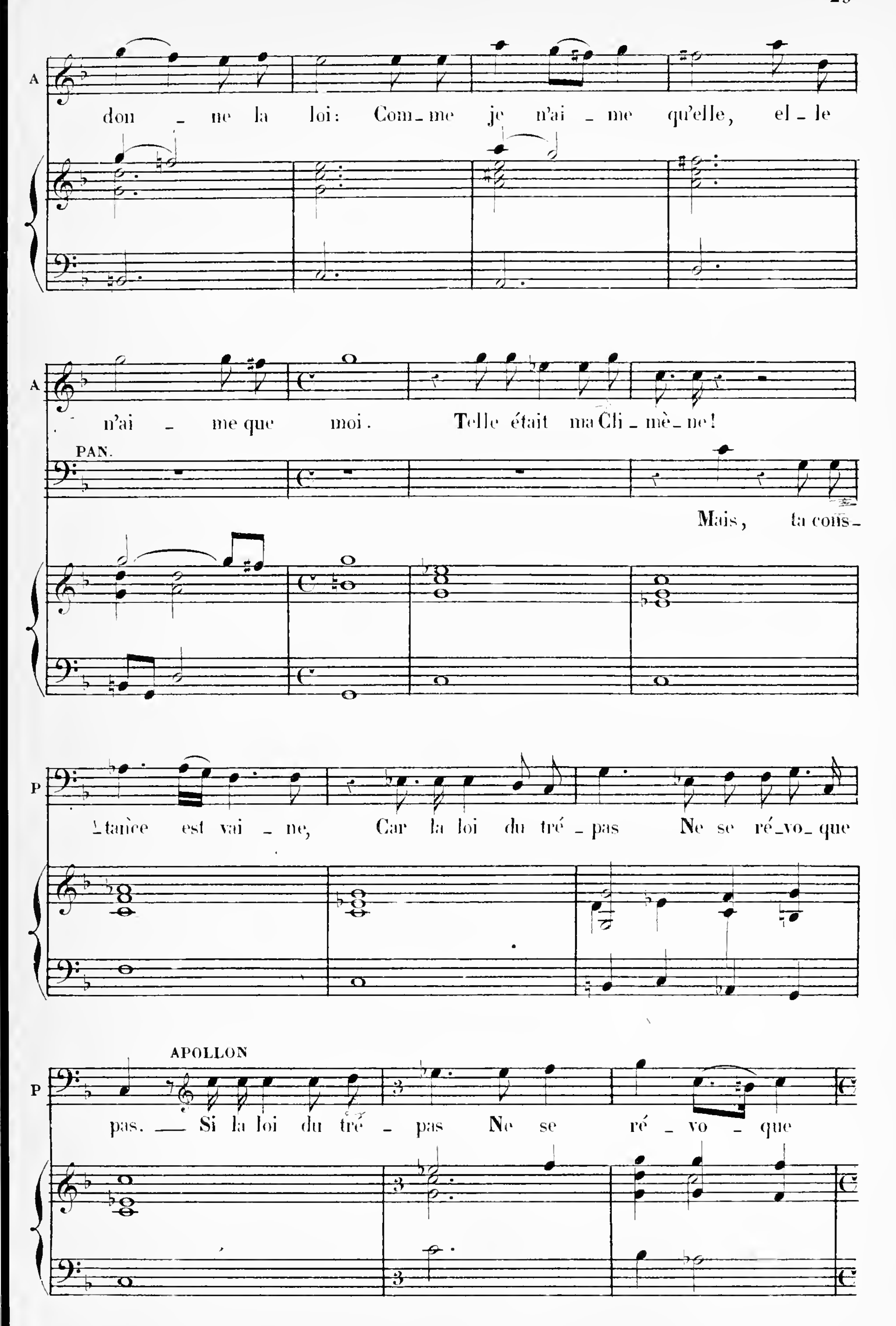

A
_rer la ter_re, D'un nu_a_ge de pleurs tu vois mes yeux___ cou_
PAN.
_verts.— Tu dois é_clai_rer l'u_ni_vers; C'est par toi que du jour l'é_
P
_clat se re_nou_vel _ le;___ Tu peins le ciel d'a_zur, et rends la
APOLLON.
J'étais roi des sai_sons, j'étais pè _ re du
P
ter_re bel _ le
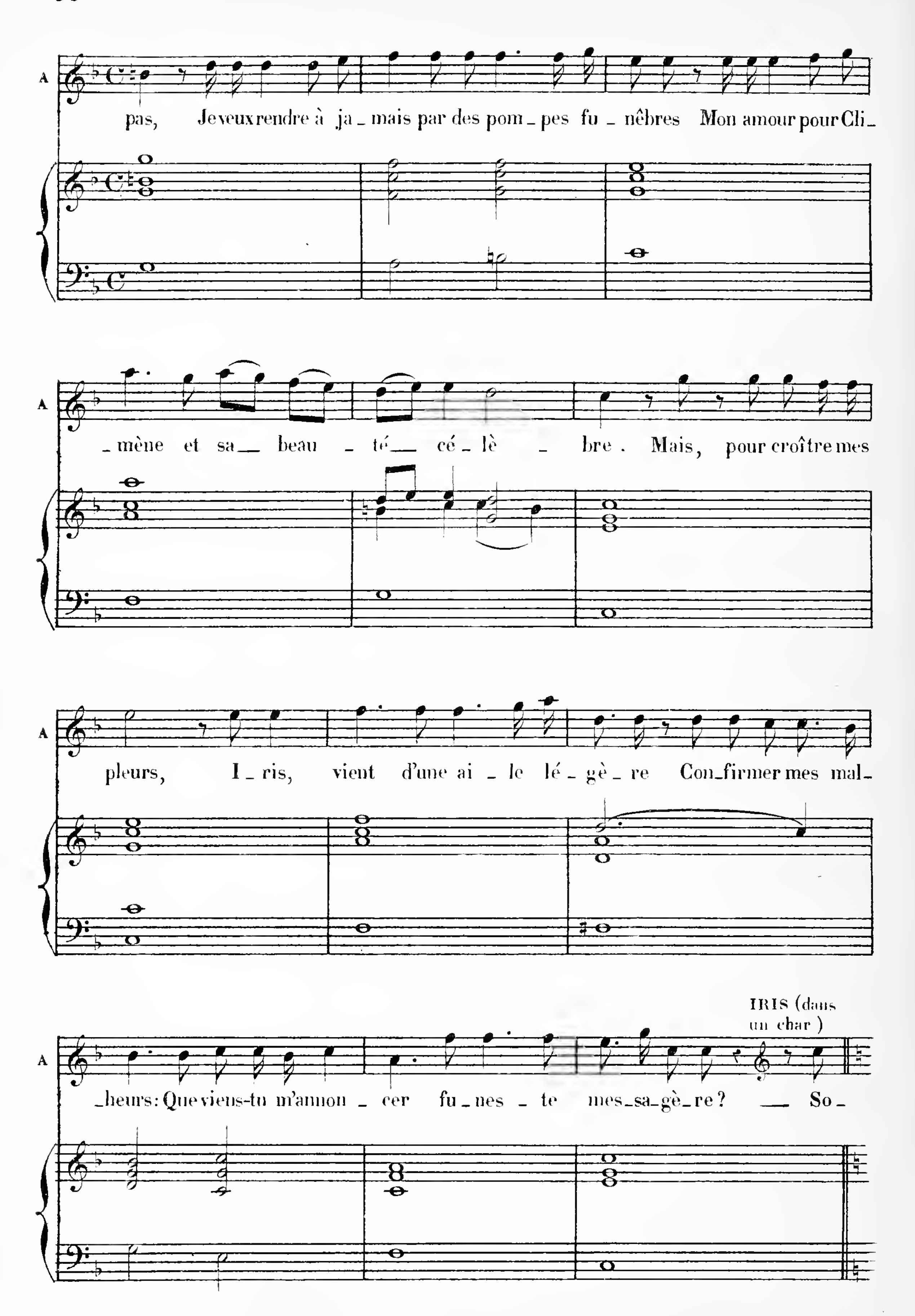

A
jour, Fa_vo_ri_sé d'a_mour, Et ché_ri de Cli_ _ mè_ _
A
_ne; Je ne me flattais pas d'une es_pé_ran_ce vai_ne: J'é_tais
A
roi, j'é_tais Dieu, l'on m'ai_mait ar_dem_ment, Et je ne suis plus
PAN
A
rien qu'un malheureux a_mant. _ Ne peux-tu pas en_cor, dans un char de lumiè_


P
_re, Semer de ru_bis_ ta car_riè_
APOLLON
Hé_
P
_re? Fai_re naî_tre les fleurs et les nou_veaux a_mours?
A
las! hé _las! sans ses beaux yeux que ser_ vent, que ser_
A
_vent ces beaux jours?
PAN
Il n'est qu'un Apol_lon, il est tant de maîtres_


P
-ses; Ai-me les plus bel - les dé - es - ses, Prends sur la
terre et dans les cieux, Ce qui plaît à tes yeux. Ai - me la
jeu - ne Flo - re, Ou la char - mante Au - ro - re,
Ou pour a - dou - cir tes en - nuis, Va chez Thé - tis pas - ser les
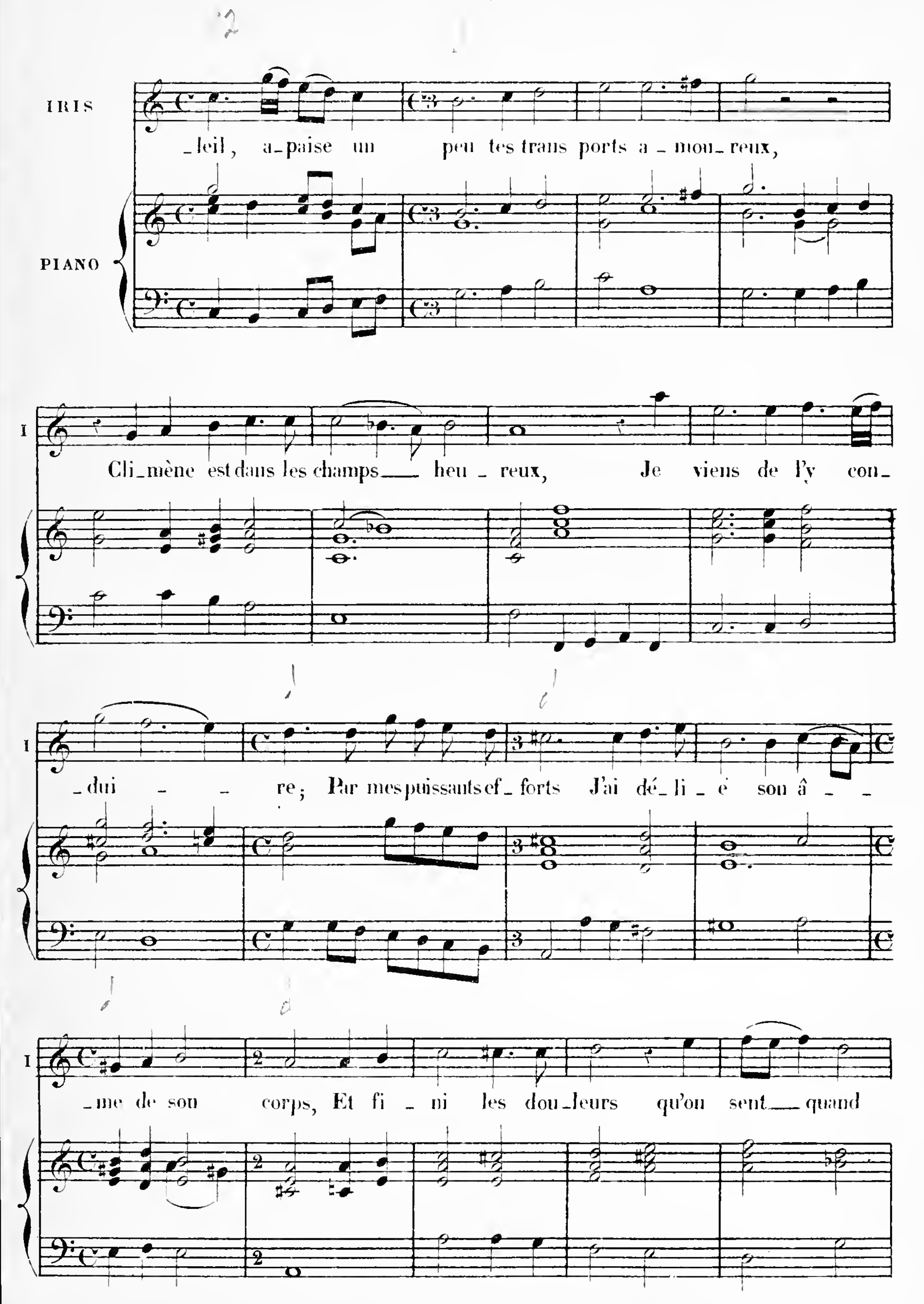

P
nuits, Va chez Thé _ tis pas _ _ ser _ les
APOLLON
L'au_rore ai _ me Cé _ pha _ le, et Flore ai _ me Zé _
P
nuits.
A
_phi _ re, Et Thé _ tis pour Pe _ lée in _ ces _ sam _ ment sou _
A
_ pi _ _ re. Je veux que la beau _ té qui me
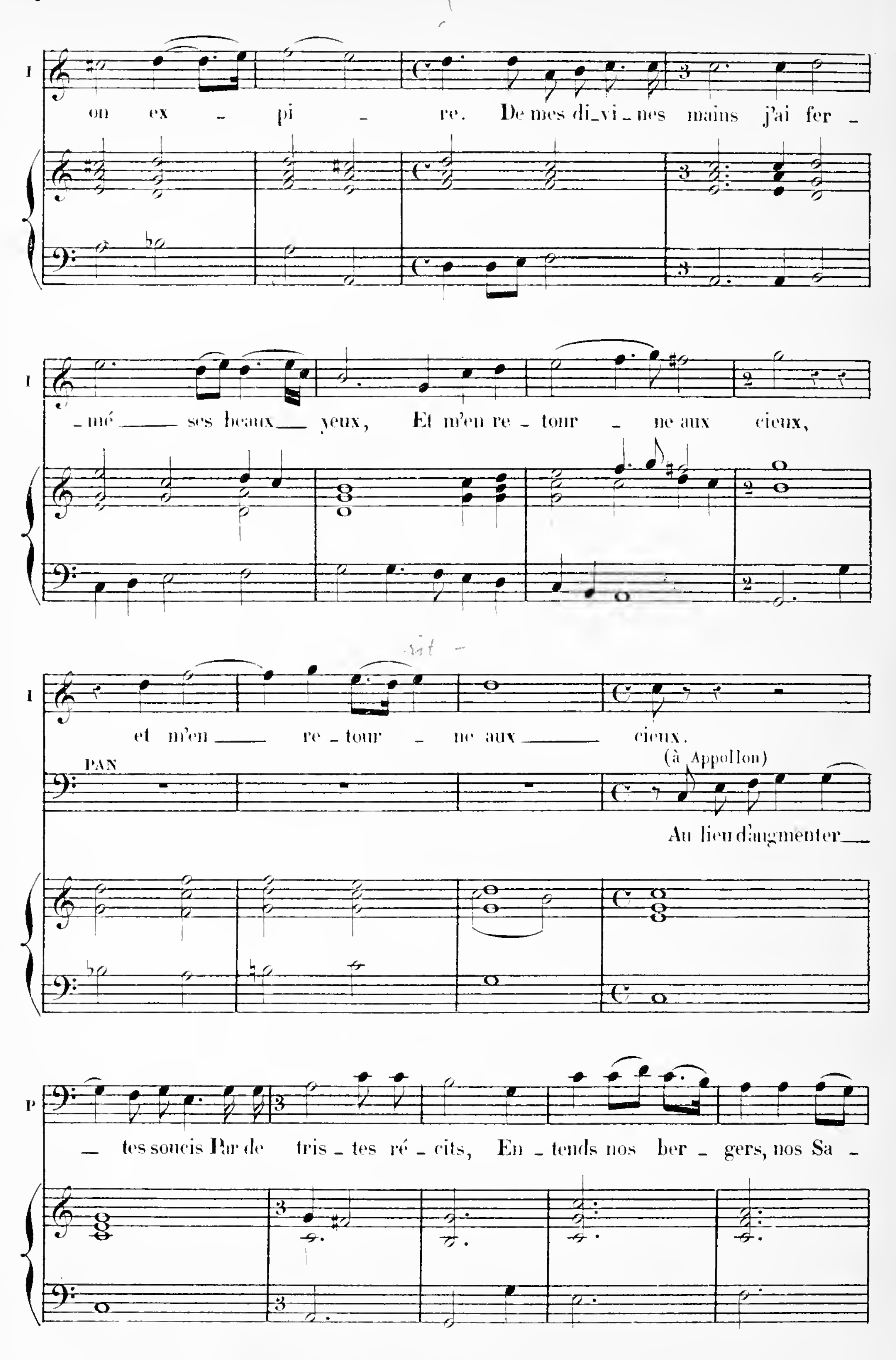

A
don - ne la loi: Com-me je n'ai - me qu'elle, el - le
A
n'ai - me que moi. Telle était ma Cli - mè - ne!
PAN.
Mais, ta cons-
P
-tance est vai - ne, Car la loi du tré - pas Ne se ré-vo-que
APOLLON
P
pas. — Si la loi du tré - pas Ne se ré - vo - que
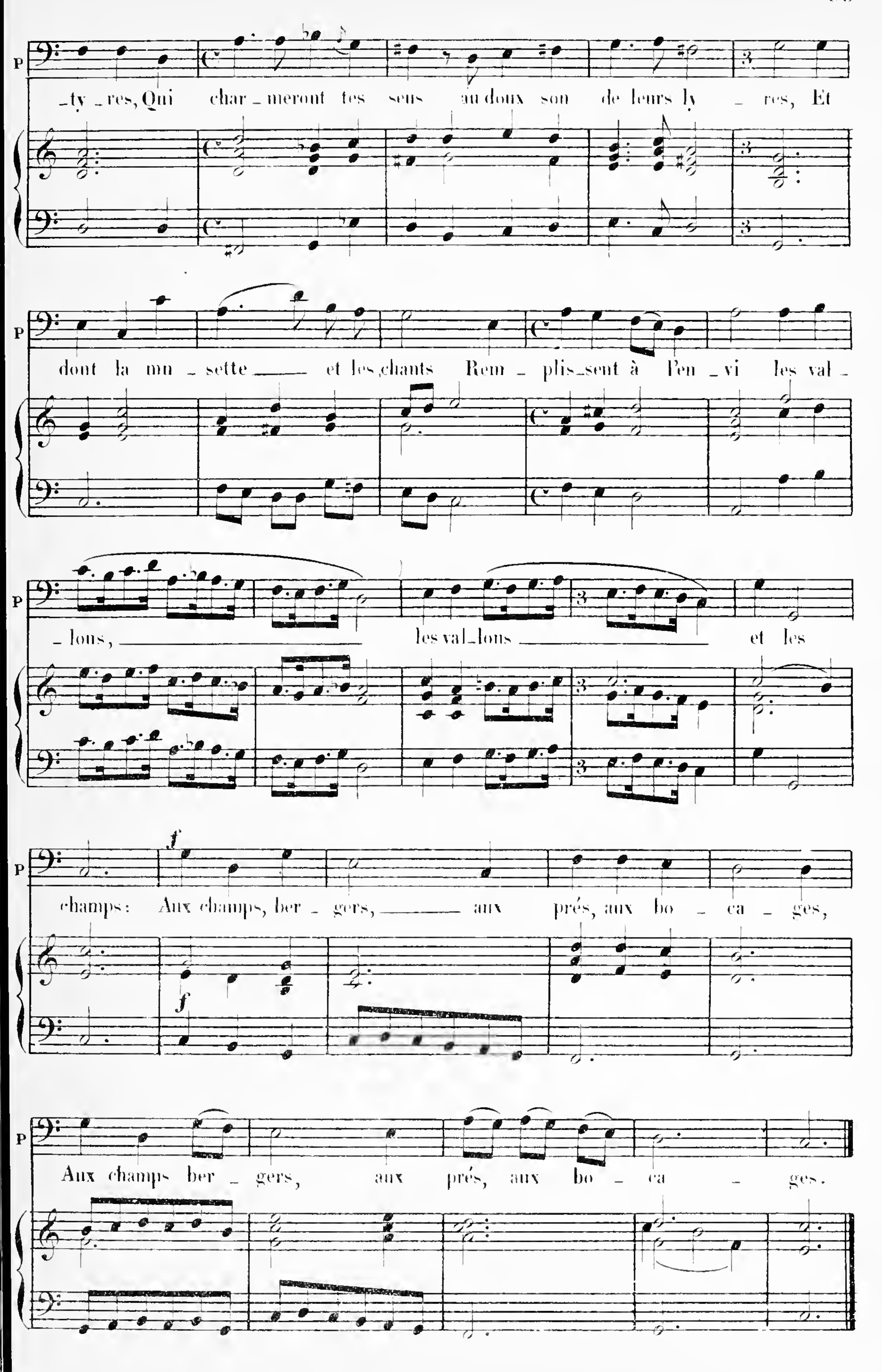

A
pas, Je veux rendre à ja_mais par des pom_pes fu_nêbres Mon amour pour Cli_
A
mène et sa beau_té_ cé_lè_bre. Mais, pour croître mes
A
pleurs, I_ris, vient d'une ai_le lé_gè_re Con_firmer mes mal_
IRIS (dans un char)
A
_heurs: Que viens-tu m'annon_cer fu_nes_te mes_sa_gè_re? — So_

SCÈNE III

IRIS, APOLLON, PAN, LES SATYRES.




I
on ex - pi - re. De mes di_vi_nes mains j'ai fer_
_mé ses beaux yeux, Et m'en re_tour - ne aux cieux,
et m'en re_tour - ne aux cieux.
PAN
(à Appollon)
Au lieu d'augmenter
P
tes soucis Par de tris_tes ré_cits, En_tends nos ber_gers, nos Sa_
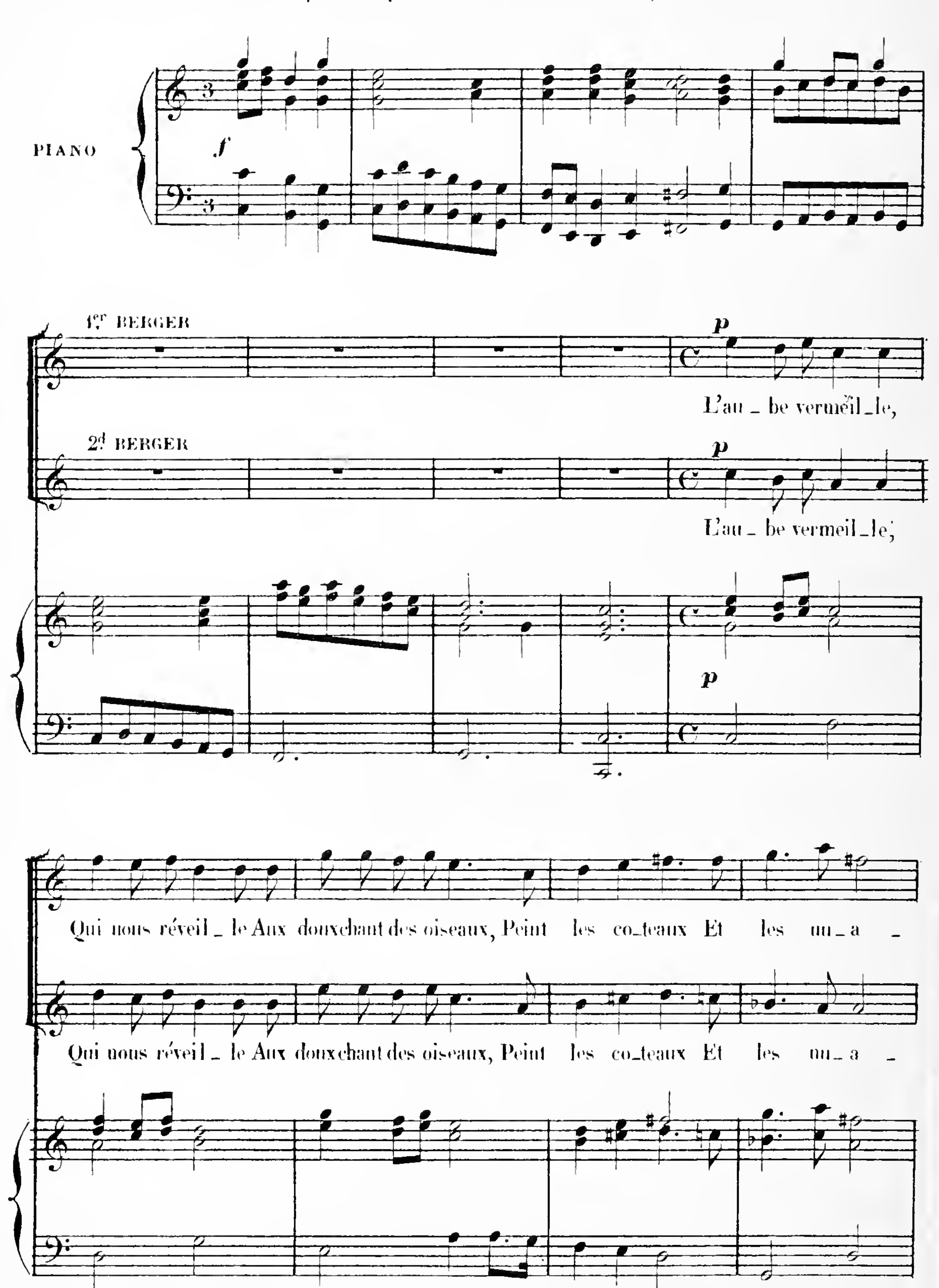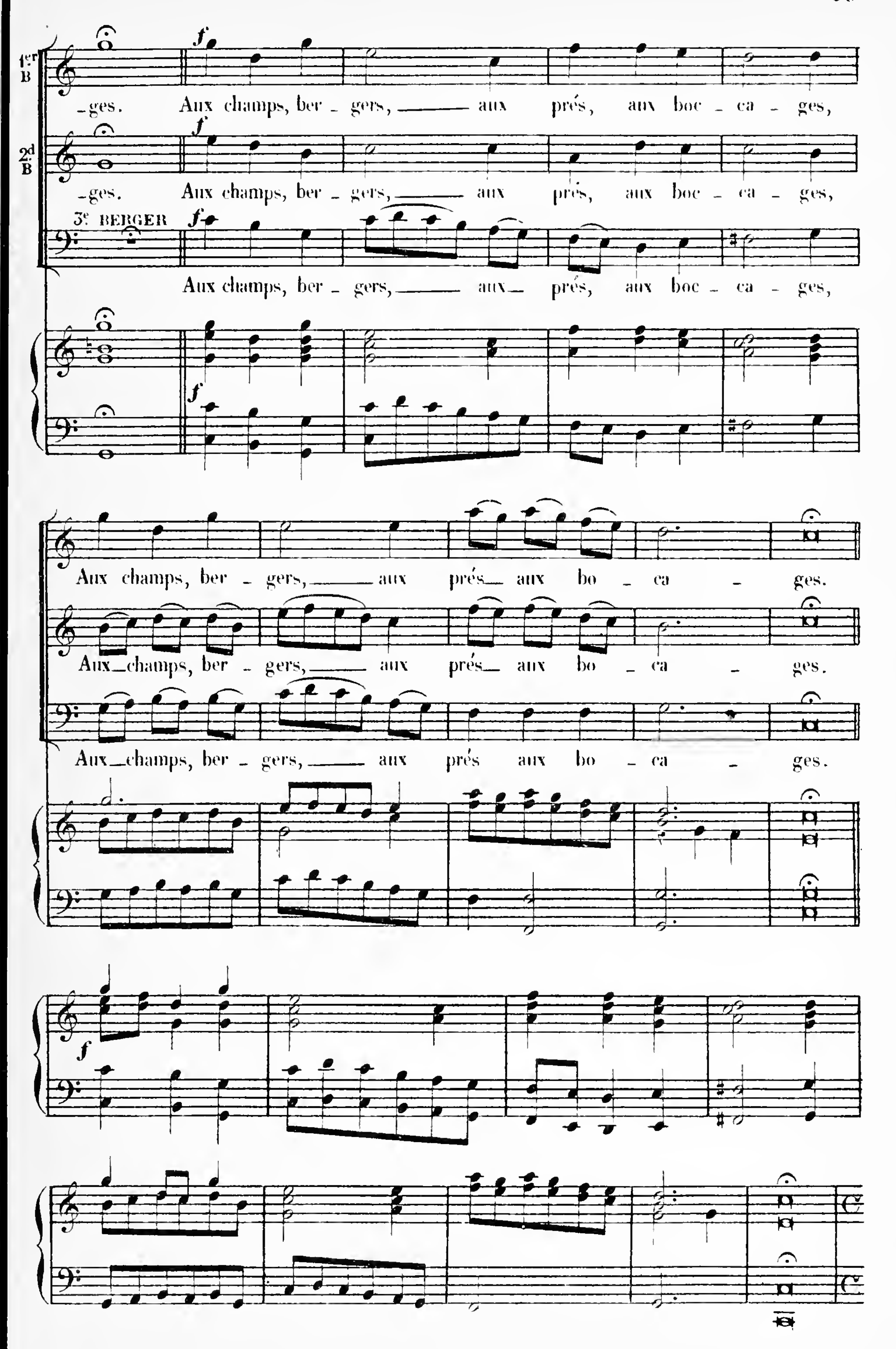


P
_ty _ res, Qui char _ meront tes sens au doux son de leurs ly _ res, Et
dont la mu _ sette ___ et les chants Rem _ plis _ sent à l'en _ vi les val _
_ lons, ___ les val _ lons ___ et les
champs: Aux champs, ber _ gers, ___ aux prés, aux bo _ ca _ ges,
Aux champs ber _ gers, aux prés, aux bo _ ca _ ges.
f
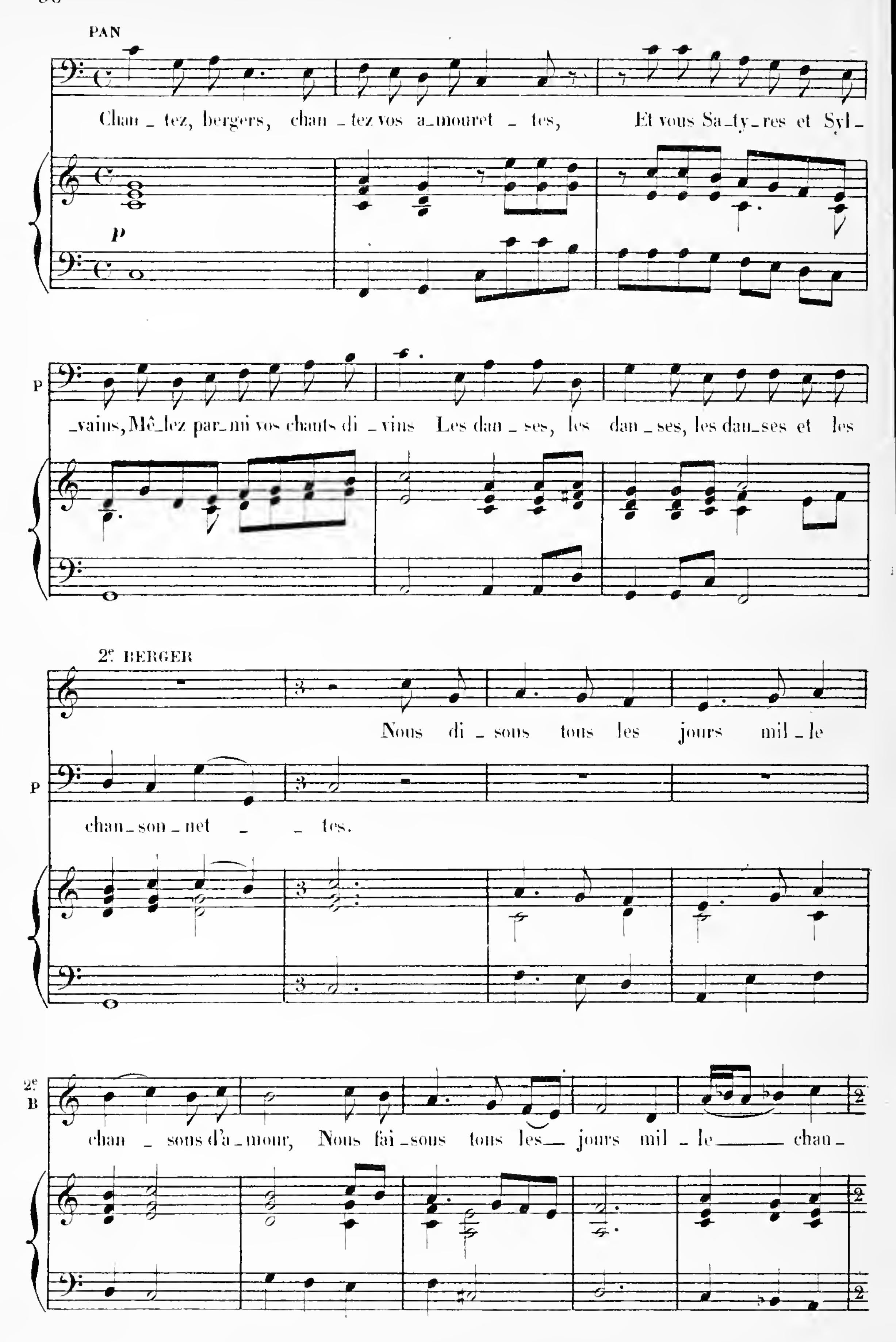
SCÈNE IV
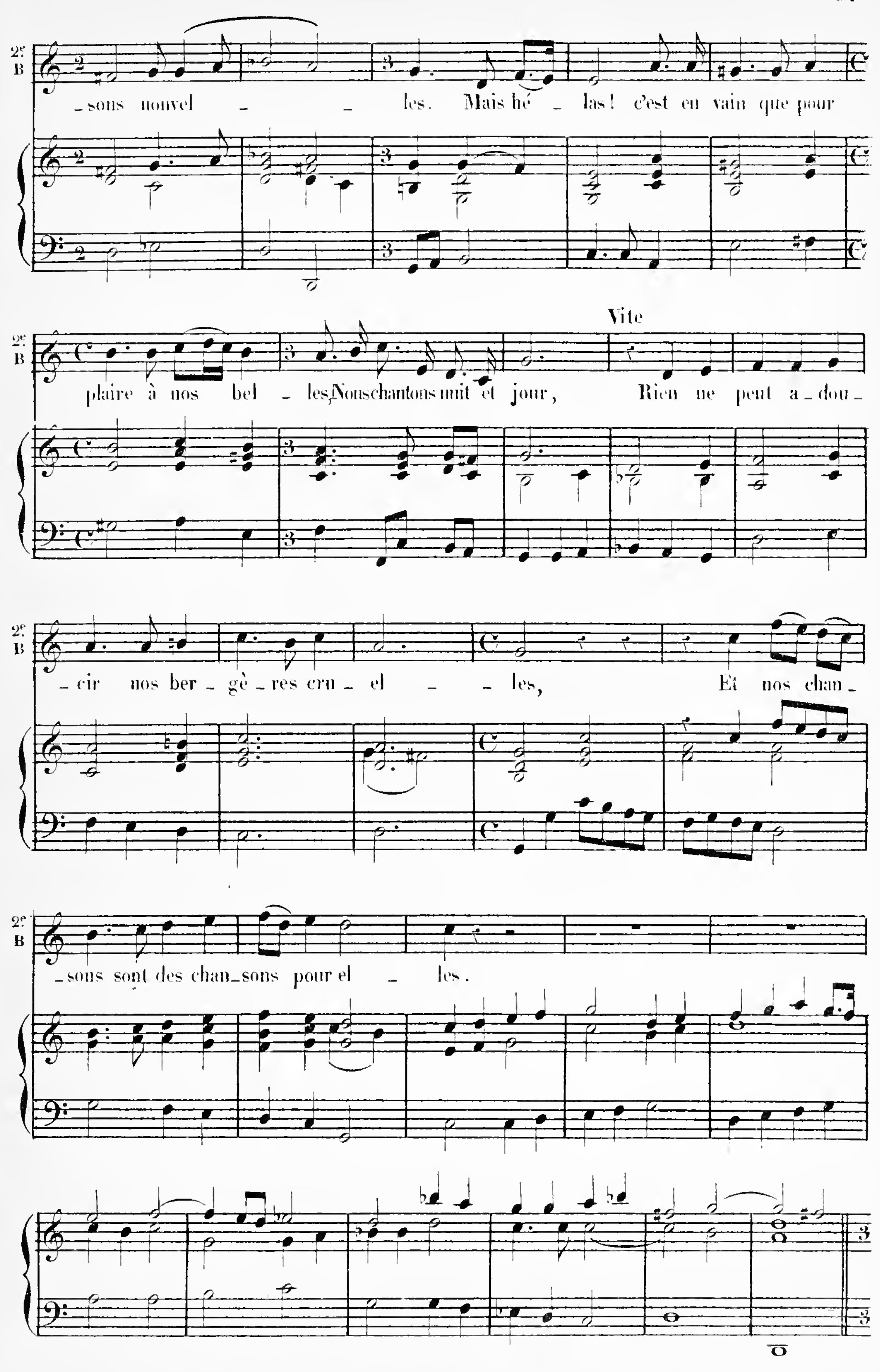
APOLLON, PAN, LES SATYRES ET LES BERGERS.
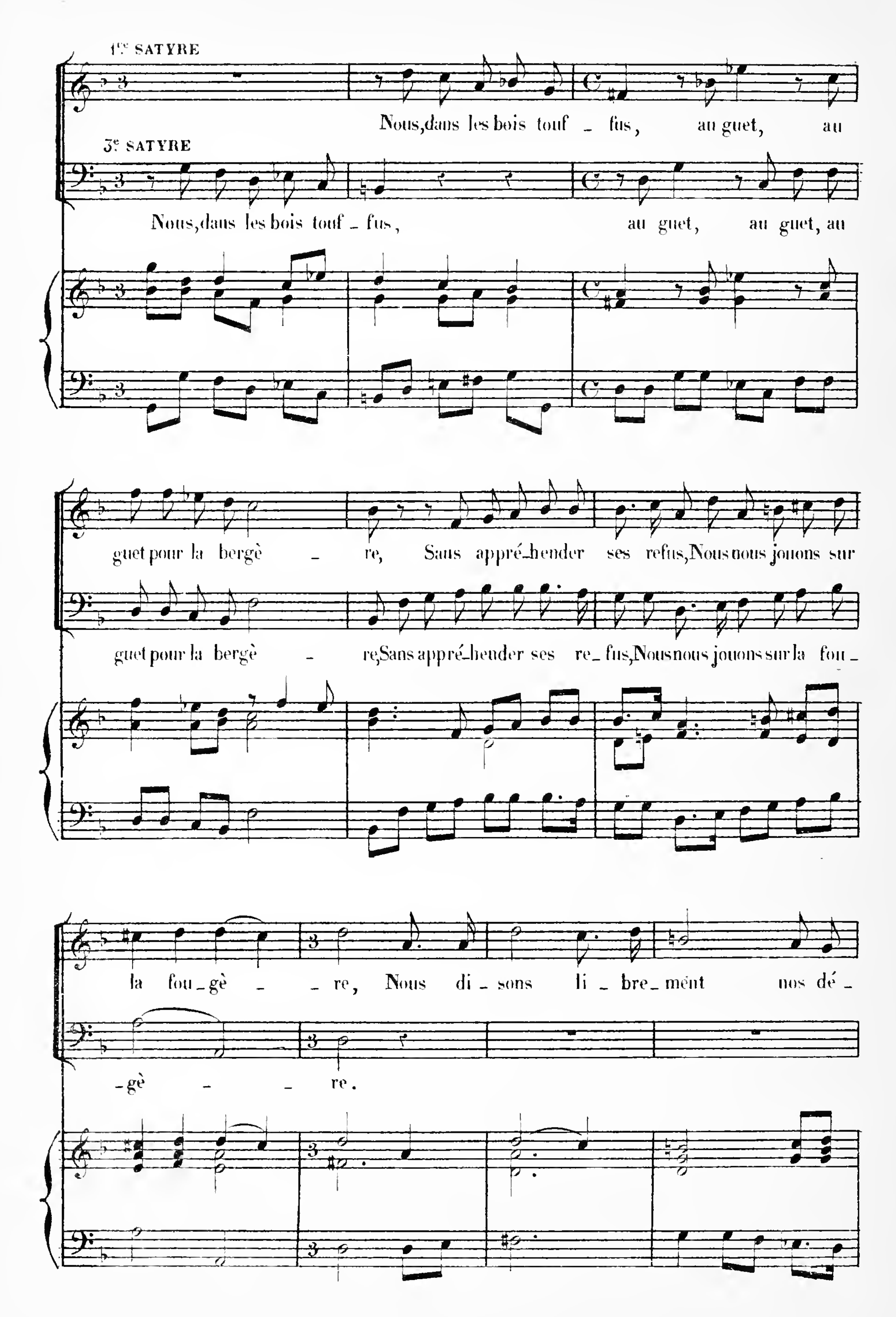
(précédés par les Flûtes et les Hautbois)
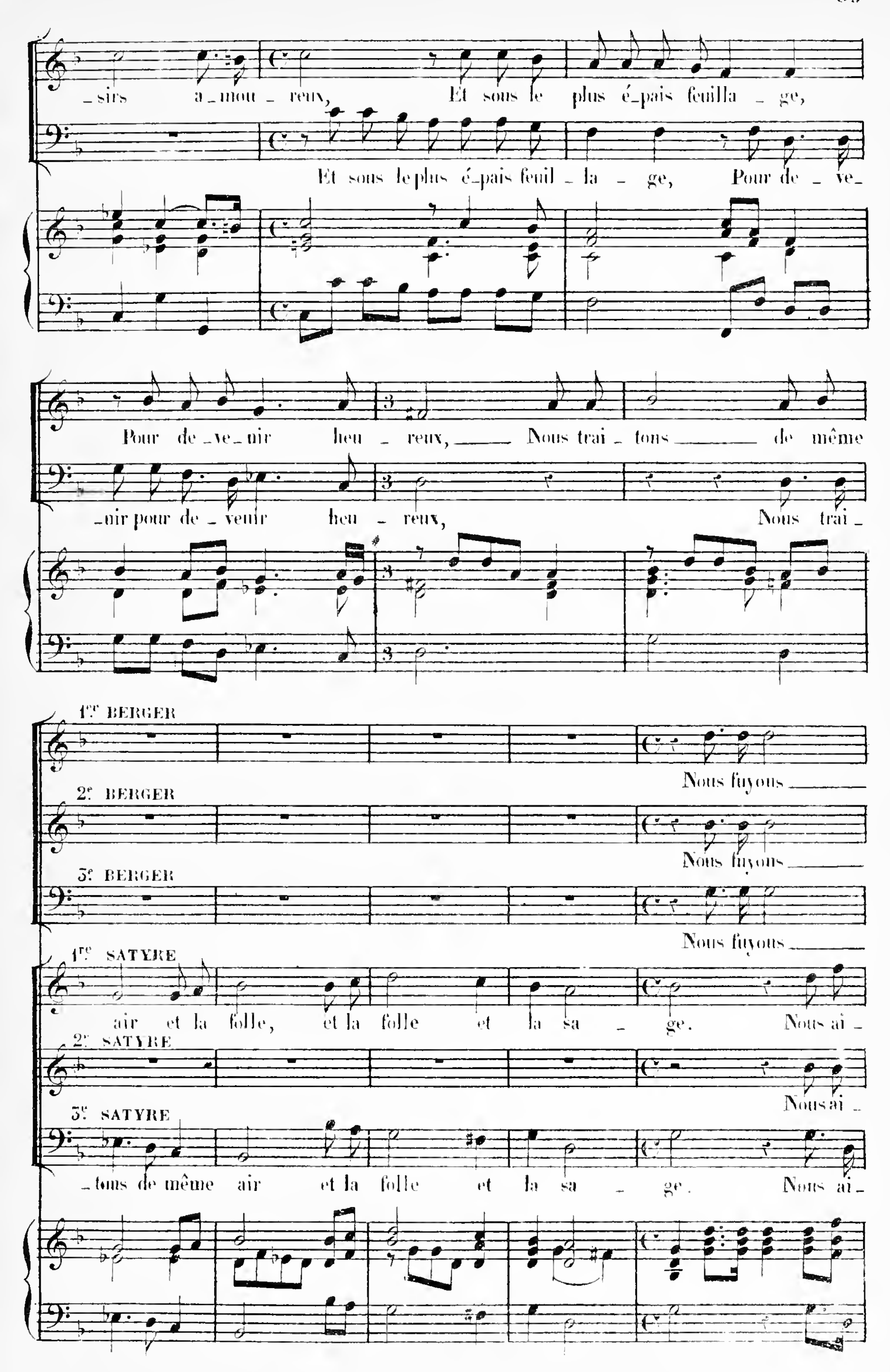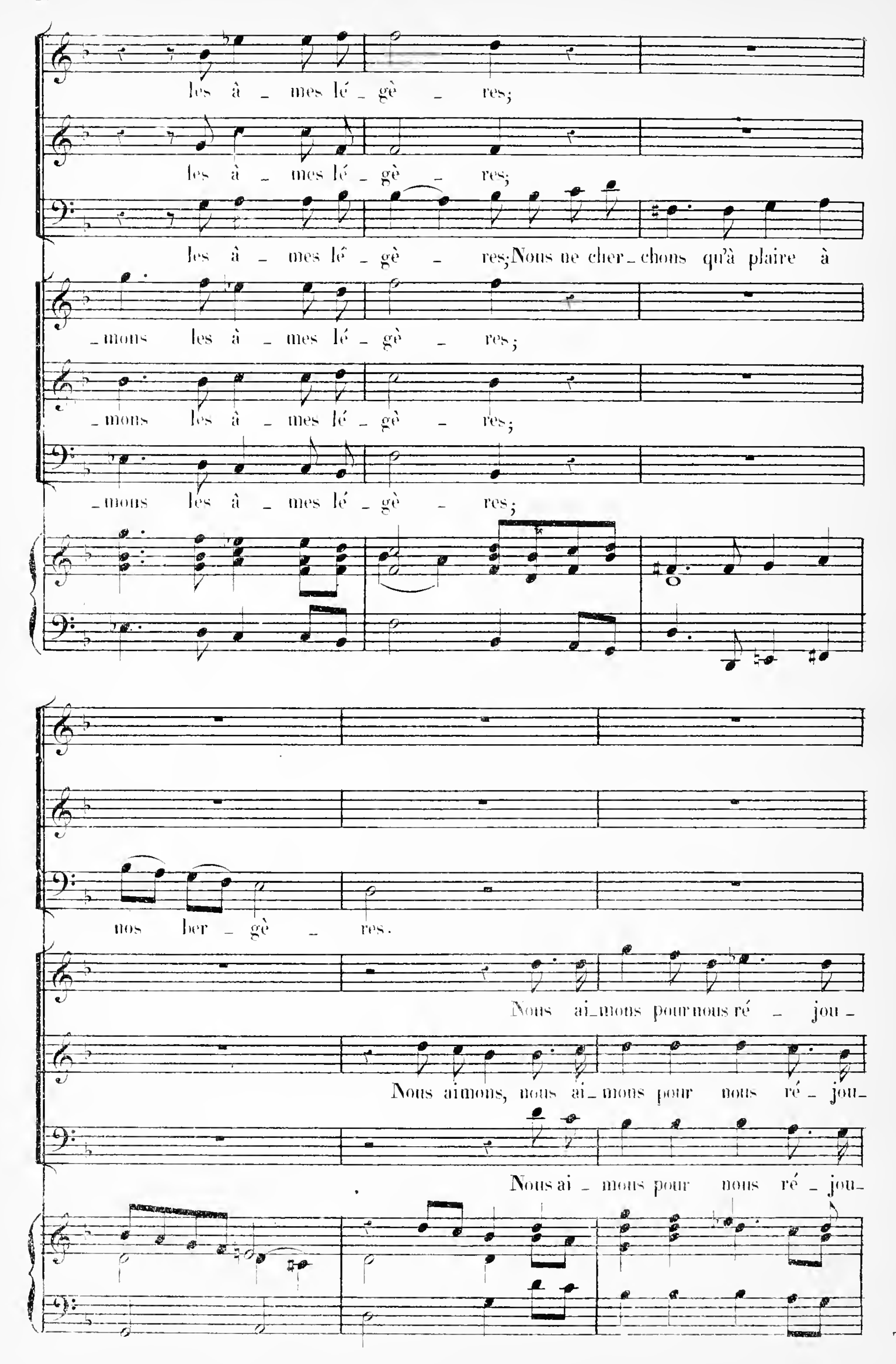



1er B
2d B
3e BERGER
f
_ges. Aux champs, ber _ gers, aux prés, aux boc _ ca _ ges,
_ges. Aux champs, ber _ gers, aux prés, aux boc _ ca _ ges,
Aux champs, ber _ gers, aux_ prés, aux boc _ ca _ ges,
Aux champs, ber _ gers, aux prés_ aux bo _ ca _ ges.
Aux_champs, ber _ gers, aux prés_ aux bo _ ca _ ges.
Aux_champs, ber _ gers, aux prés aux bo _ ca _ ges.


PAN
Chan _ tez, bergers, chan _ tez vos a_mouret _ tes, Et vous Sa_ty_res et Syl_
p
P
_vains, Mê_lez par_mi vos chants di _ vins Les dan _ ses, les dan _ ses, les dan_ses et les
2e BERGER
Nous di _ sons tous les jours mil _ le
P
chan_son _ net _ _ tes.
2e B
chan _ sons d'a _ mour, Nous fai _ sons tous les jours mil _ le chan _
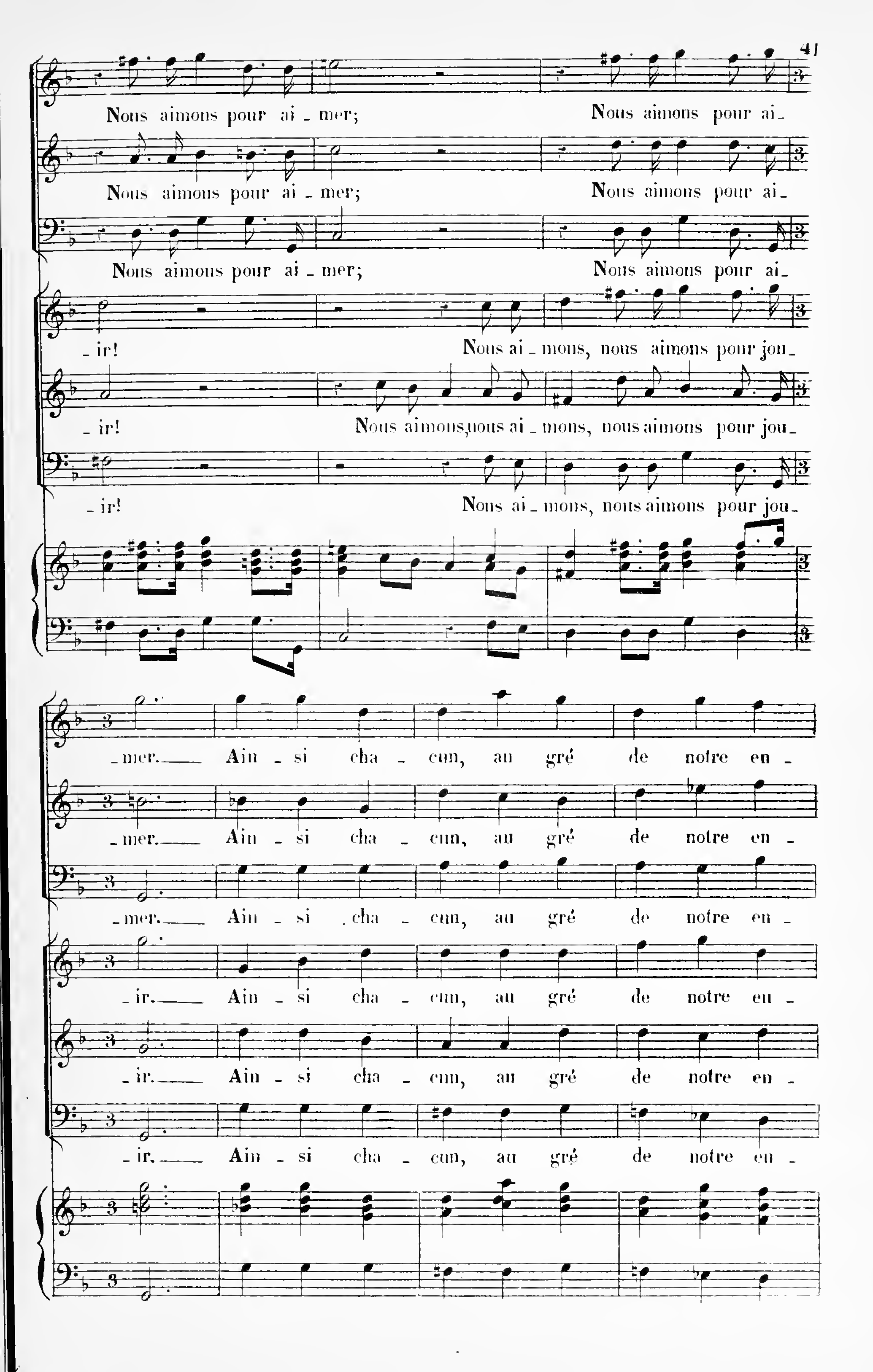

2e B
_sons nouvel _ _ les. Mais hé _ las! c'est en vain que pour
plaire à nos bel _ les, Nous chantons nuit et jour,
Vite
Rien ne peut a_dou_
_cir nos ber_gè_res cru_el _ _ les,
Et nos chan_
_sons sont des chan_sons pour el _ les.
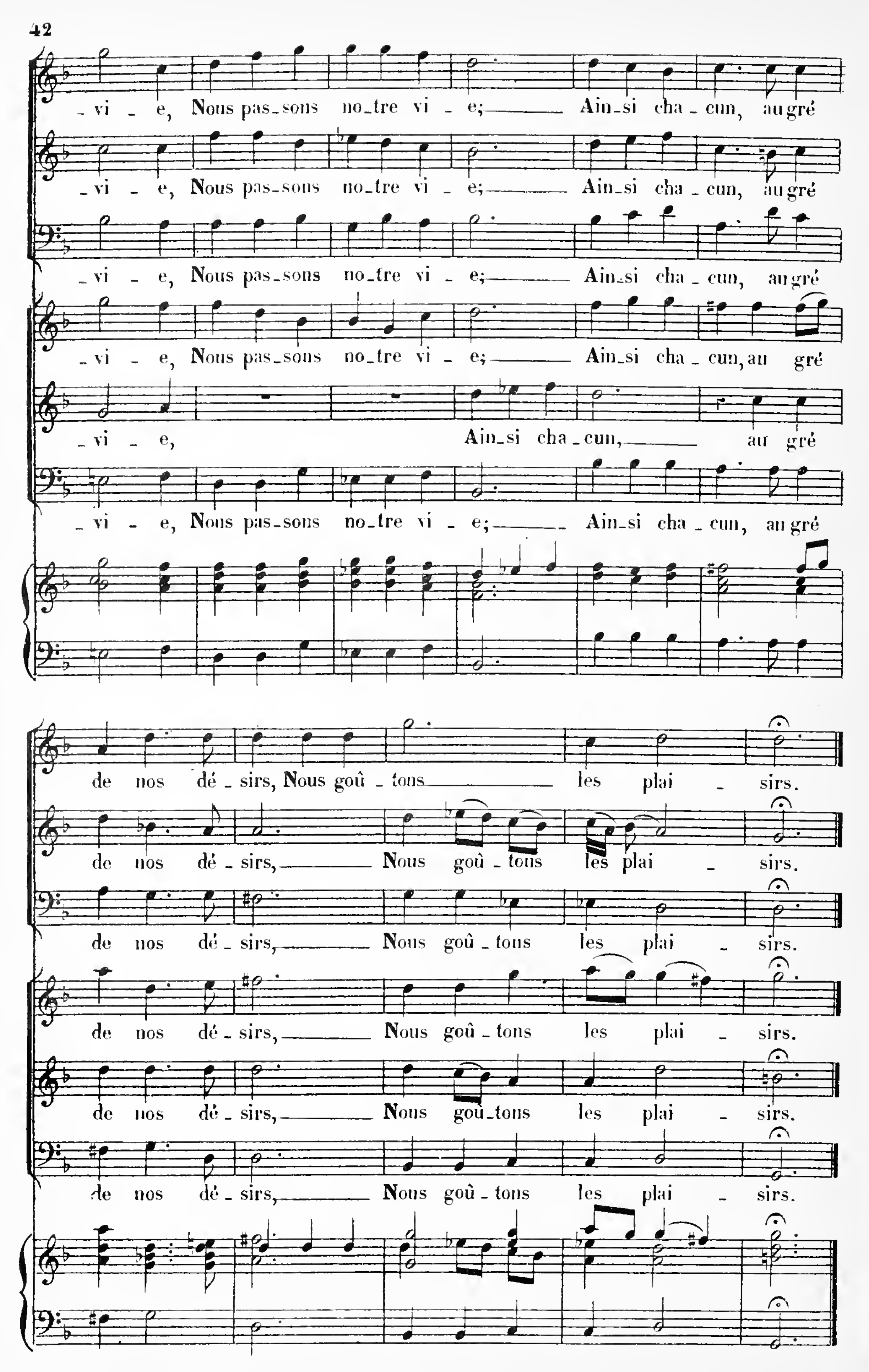

1re SATYRE
Nous, dans les bois touf _ fus, au guet, au
3e SATYRE
Nous, dans les bois touf _ fus, au guet, au guet, au
guet pour la bergè _ re, Sans appré_hender ses refus, Nous nous jouons sur
guet pour la bergè _ re, Sans appré_hender ses re_fus, Nous nous jouons sur la fou_
la fou_gè _ _ re, Nous di_sons li_bre_ment nos dé_
_gè _ _ re.


_sirs a_mou_reux, Et sous le plus é_pais feuilla_ge,
Et sous le plus é_pais feuil_la_ge, Pour de_ve_
Pour de_ve_nir heu_reux, Nous trai_tons de même
_nir pour de_venir heu_reux, Nous trai_
1.er BERGER
Nous fuyons
2.e BERGER
Nous fuyons
3.e BERGER
Nous fuyons
1.re SATYRE
air et la folle, et la folle et la sa_ge. Nous ai_
2.e SATYRE
Nous ai_
3.e SATYRE
_tons de même air et la folle et la sa_ge. Nous ai_
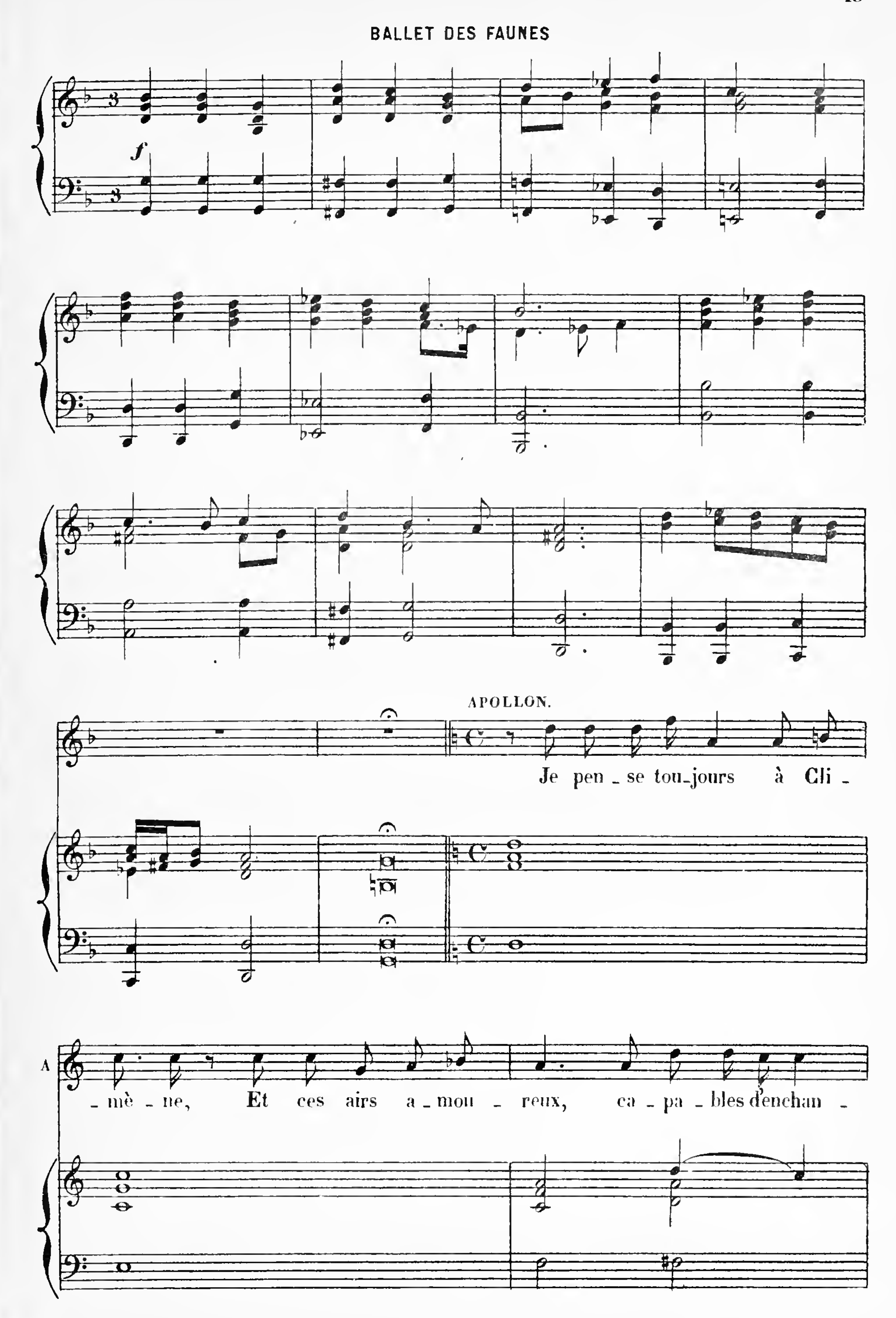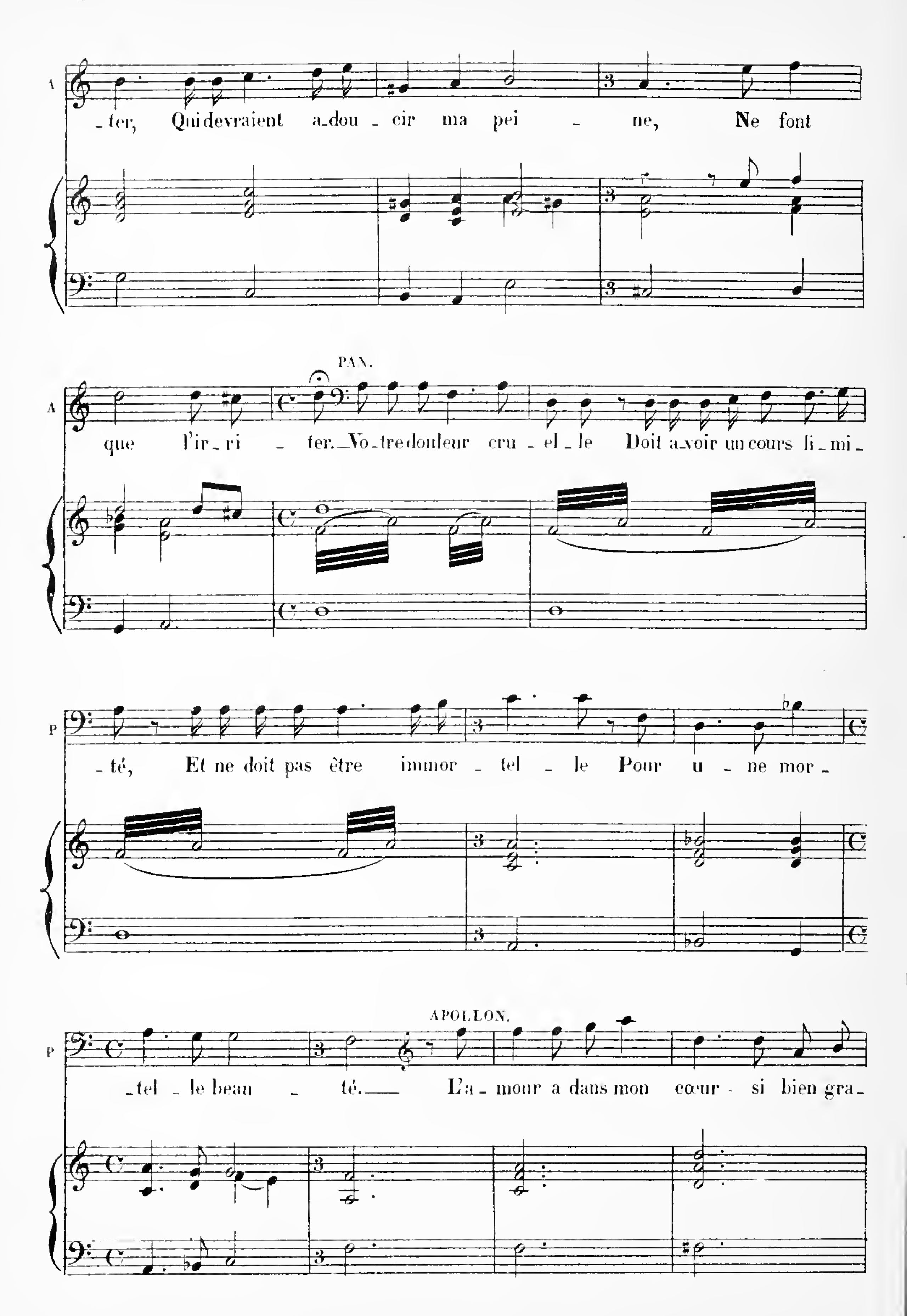


les â _ mes lé _ gè _ res;
les â _ mes lé _ gè _ res;
les â _ mes lé _ gè _ res;Nous ne cher _ chons qu'à plaire à
_mons les â _ mes lé _ gè _ res;
_mons les â _ mes lé _ gè _ res;
_mons les â _ mes lé _ gè _ res;
nos ber _ gè _ res.
Nous ai_mons pour nous ré _ jou _
Nous aimons, nous ai_mons pour nous ré _ jou_
Nous ai _ mons pour nous ré _ jou_
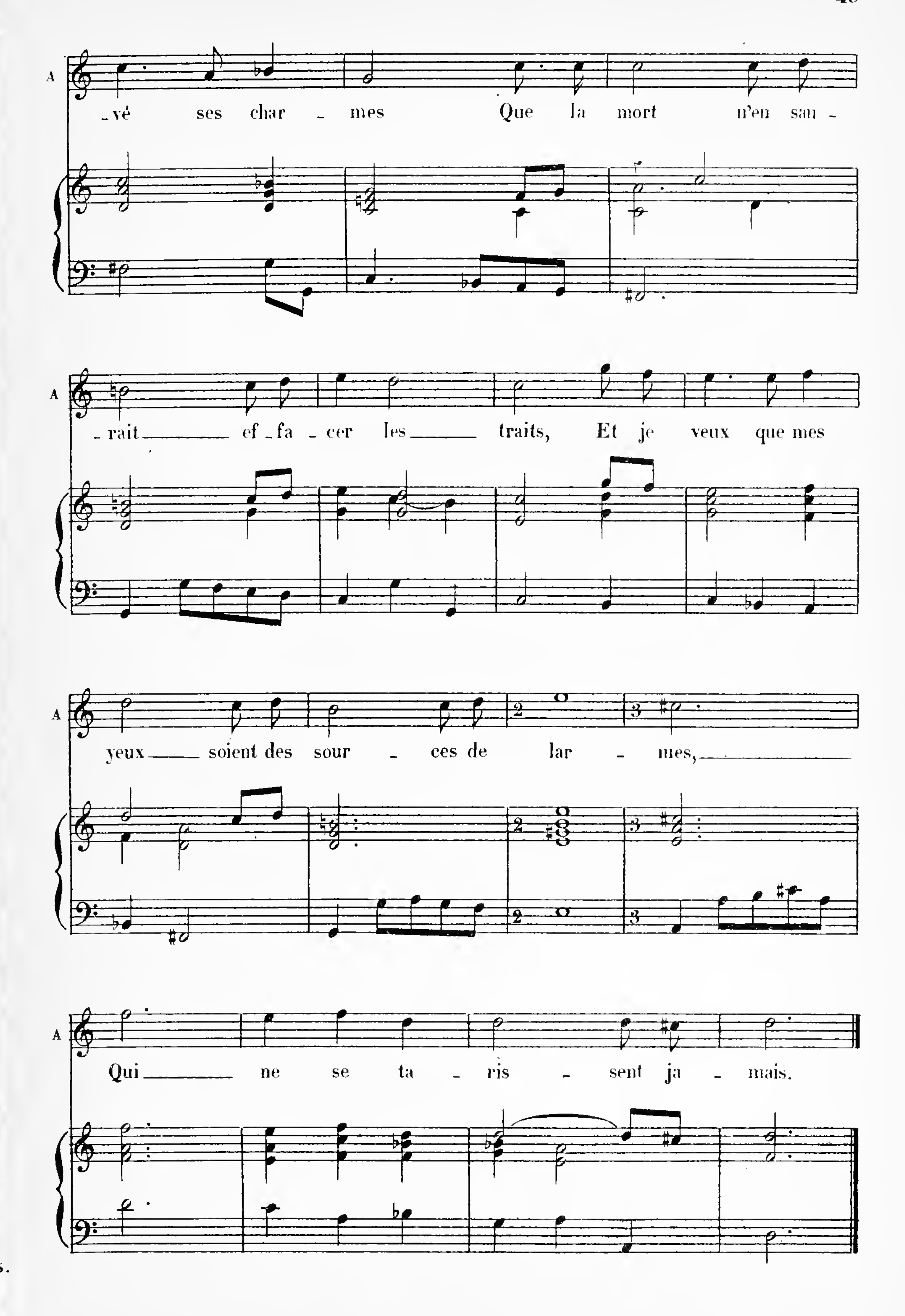

Nous aimons pour ai _ mer; Nous aimons pour ai _
Nous aimons pour ai _ mer; Nous aimons pour ai _
Nous aimons pour ai _ mer; Nous aimons pour ai _
_ ir! Nous ai _ mons, nous aimons pour jou _
_ ir! Nous aimons, nous ai _ mons, nous aimons pour jou _
_ ir! Nous ai _ mons, nous aimons pour jou _
_ mer. Ain _ si cha _ cun, au gré de notre en _
_ mer. Ain _ si cha _ cun, au gré de notre en _
_ mer. Ain _ si cha _ cun, au gré de notre en _
_ ir. Ain _ si cha _ cun, au gré de notre en _
_ ir. Ain _ si cha _ cun, au gré de notre en _
_ ir. Ain _ si cha _ cun, au gré de notre en _


_vi _ e, Nous pas_sons no_tre vi _ e;—— Ain_si cha _ cun, au gré
_vi _ e, Nous pas_sons no_tre vi _ e;—— Ain_si cha _ cun, au gré
_vi _ e, Nous pas_sons no_tre vi _ e;—— Ain_si cha _ cun, au gré
_vi _ e, Nous pas_sons no_tre vi _ e;—— Ain_si cha _ cun, au gré
_vi _ e, Ain_si cha _ cun,—— au gré
_vi _ e, Nous pas_sons no_tre vi _ e;—— Ain_si cha _ cun, au gré
de nos dé _ sirs, Nous goû _ tons—— les plai _ sirs.
de nos dé _ sirs,—— Nous goû _ tons les plai _ sirs.
de nos dé _ sirs,—— Nous goû _ tons les plai _ sirs.
de nos dé _ sirs,—— Nous goû _ tons les plai _ sirs.
de nos dé _ sirs,—— Nous goû_tons les plai _ sirs.
de nos dé _ sirs,—— Nous goû _ tons les plai _ sirs.

BALLET DES FAUNES
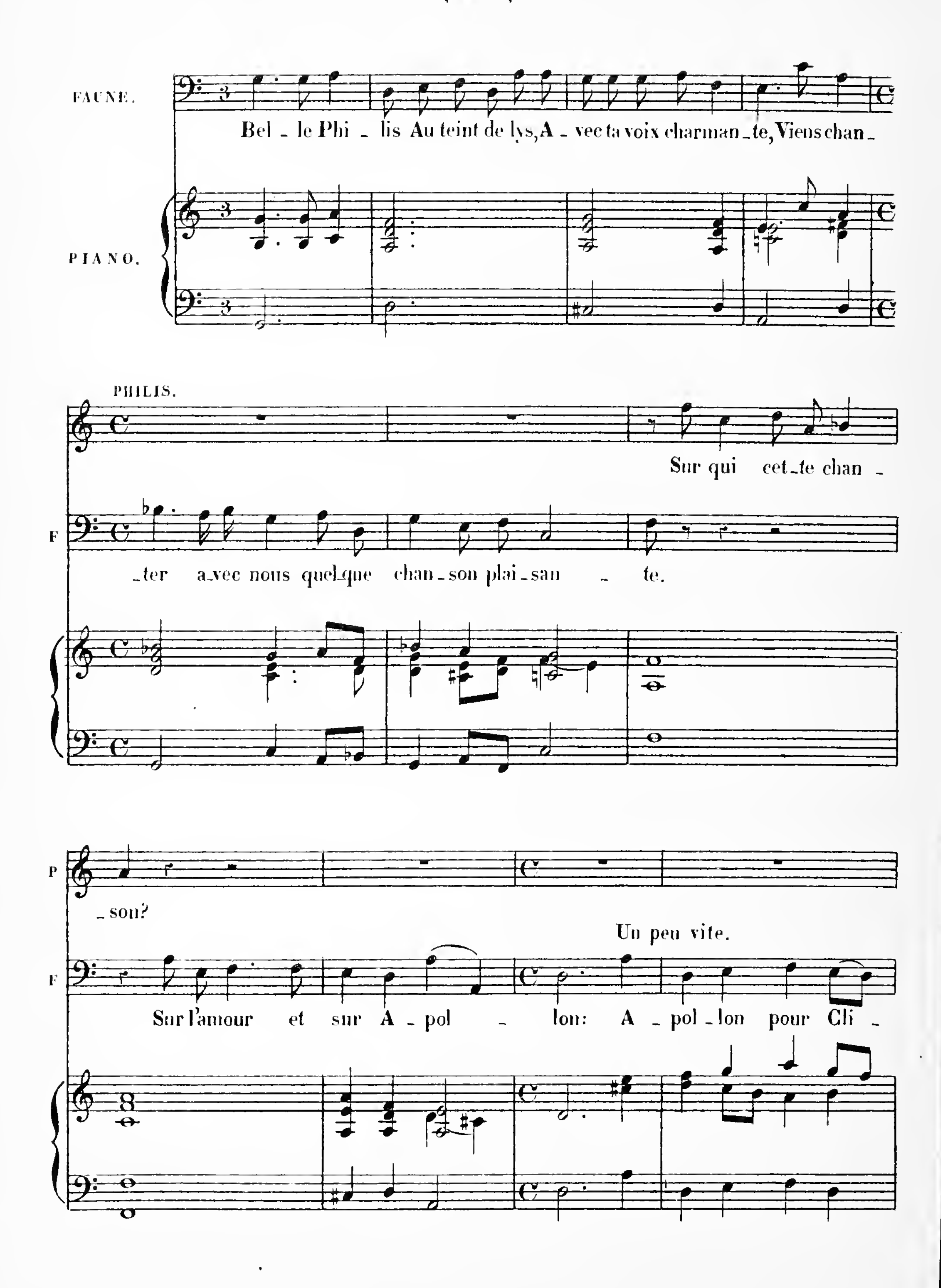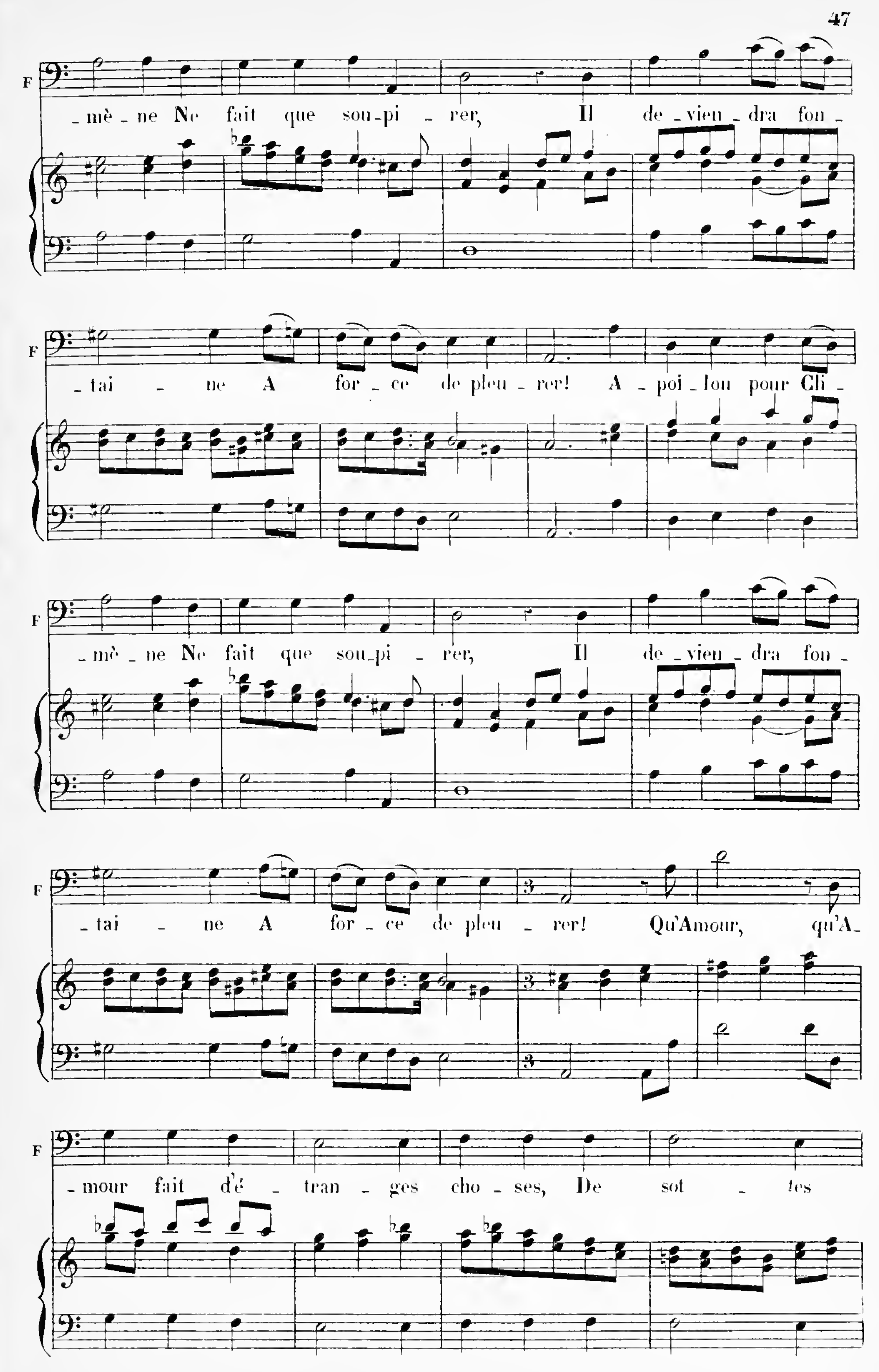



A
_ter, Qui devraient a_dou _ cir ma pei _ ne, Ne font
PAN.
A
que l'ir_ri _ ter._Vo_tre douleur cru _ el _ le Doit a_voir un cours li _ mi_
P
_ té, Et ne doit pas être immor _ tel _ le Pour u _ ne mor _
APOLLON.
P
_ tel _ le beau _ té.___ L'a _ mour a dans mon cœur - si bien gra_
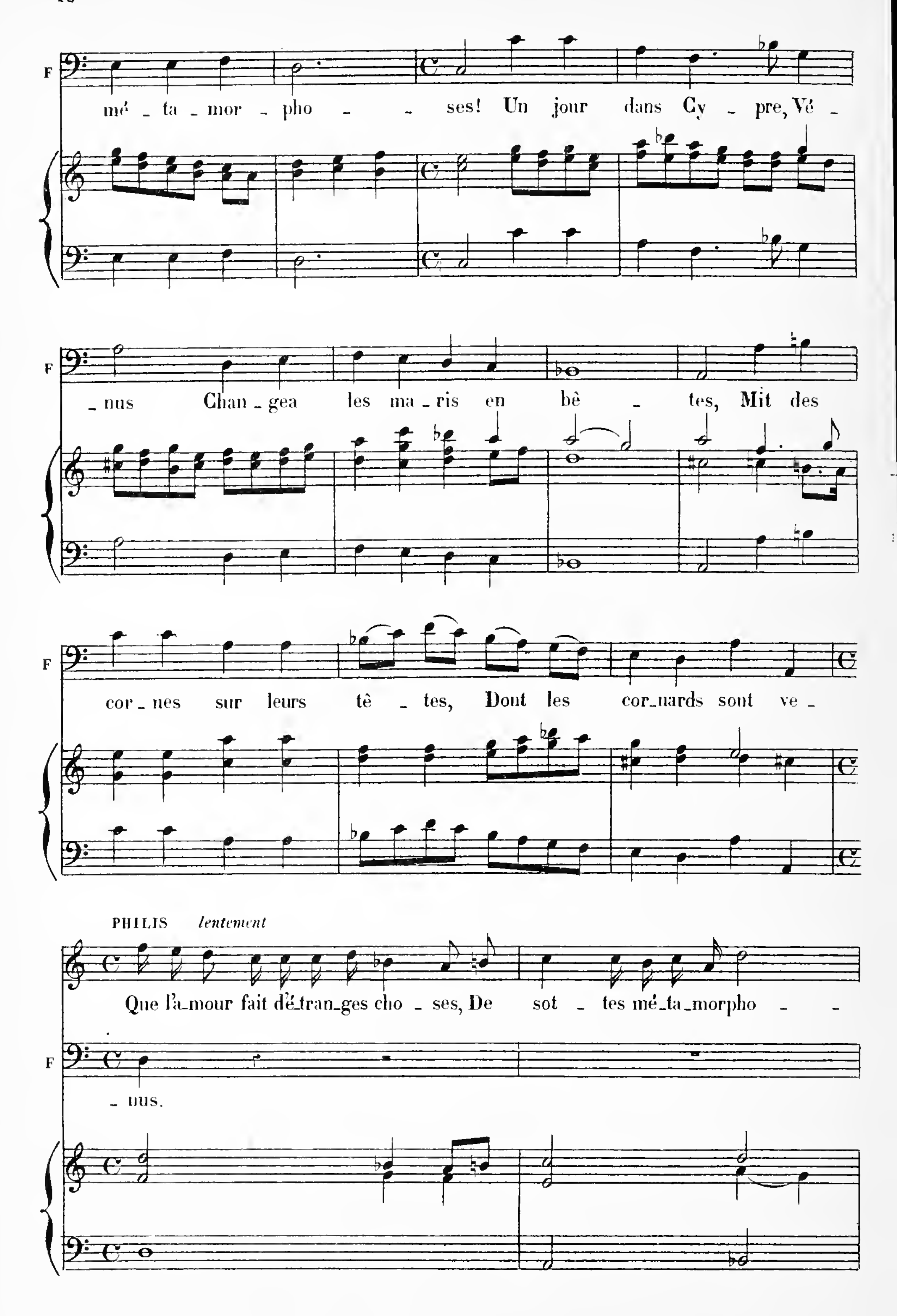

A
_vé ses char _ mes Que la mort n'en sau _
A
_rait ef _fa _ cer les traits, Et je veux que mes
A
yeux soient des sour _ ces de lar _ mes,
A
Qui ne se ta _ ris _ sent ja _ mais.
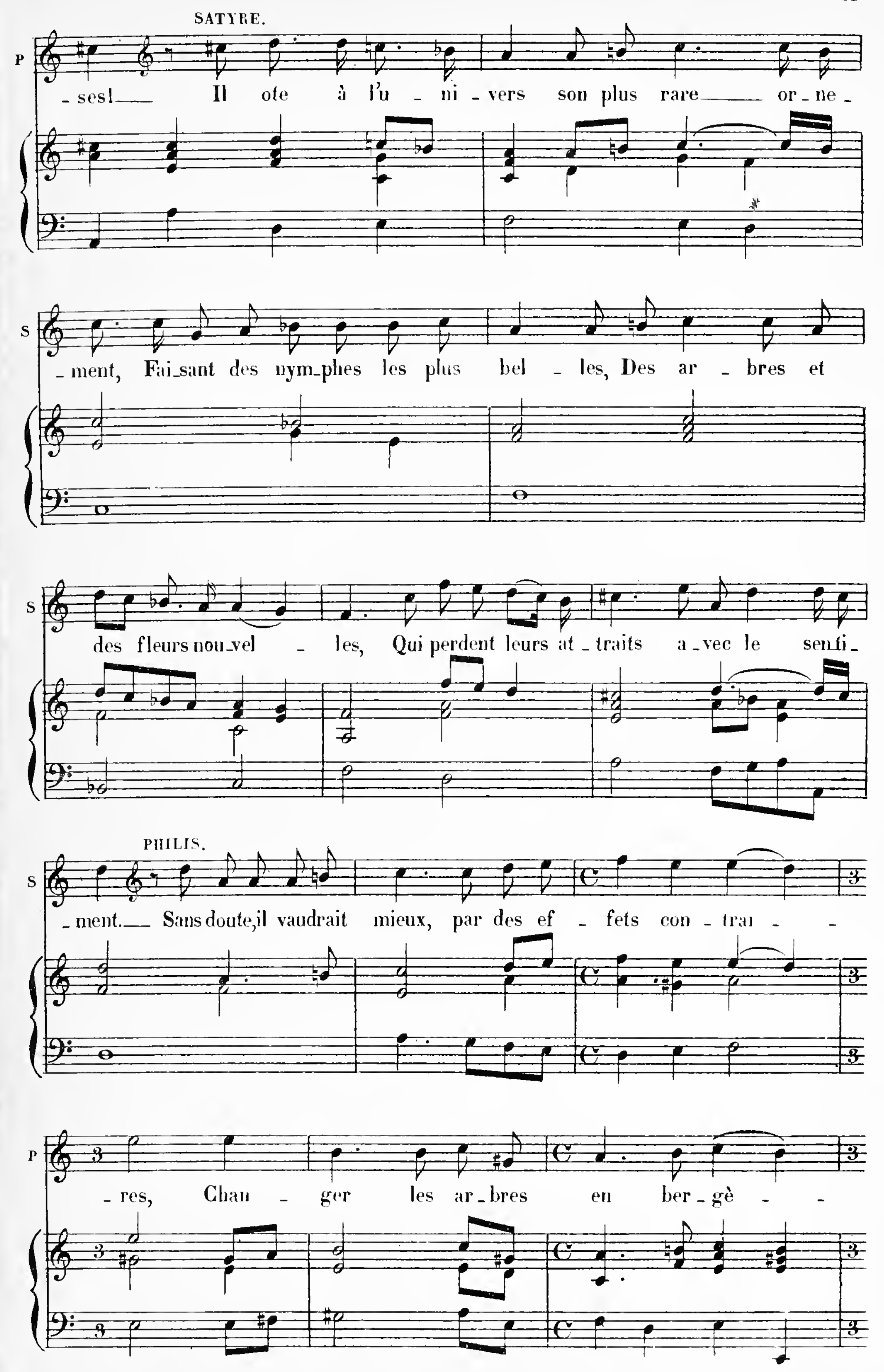
SCÈNE V

FAUNE, SATYRE, PHILIS.




F
- mè - ne Ne fait que sou-pi - rer, Il de - vien - dra fon -
F
- tai - ne A for - ce de pleu - rer! A - poi - lon pour Cli -
F
- mè - ne Ne fait que sou-pi - rer, Il de - vien - dra fon -
F
- tai - ne A for - ce de pleu - rer! Qu'Amour, qu'A -
F
- mour fait d'é - tran - ges cho - ses, De sot - tes


F
mé _ ta _ mor _ pho _ _ ses! Un jour dans Cy _ pre, Vé _
F
_ nus Chan _ gea les ma _ ris en bê _ tes, Mit des
F
cor _ nes sur leurs tê _ tes, Dont les cor_nards sont ve _
PHILIS lentement
Que l'a_mour fait d'é_tran_ges cho _ ses, De sot _ tes mé_ta_morpho _ _
F
_ nus.


SATYRE.
P
_ses! Il ote à l'u _ ni _ vers son plus rare or _ ne _
S
_ ment, Fai_sant des nym_phes les plus bel _ les, Des ar _ bres et
S
des fleurs nou_vel _ les, Qui perdent leurs at _ traits a _ vec le senti _
PHILIS.
S
_ ment. Sans doute,il vaudrait mieux, par des ef _ fets con _ trai _ _
P
_ res, Chan _ ger les ar _ bres en ber _ gè _ _



SATYRE.

P — _res.___ S'ils a _ vaient, com _ me toi _______ le vi_sage et la

FAUNE.

S'ils a_vaient, comme toi le vi_sage et la

lentement Vite.

S — voix, Quel plai _ sir__________ d'ha _ bi _ ter,__________

F — voix, Quel plai _ sir d'ha_bi _ ter,__________ d'ha_bi _

S — d'ha_bi _ ter,__________ d'ha_bi _ ter dans les______ bois.

F — _ ter,__________ d'ha_bi _ ter, d'ha_bi _ ter dans les _____ bois.

Fin du 1.er Acte.